3 1761 06637855 5

B-VI
19

F.C
35824

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre langue ; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainsi que les mœurs, les usages du temps, les circonstances particulières & relatives, & les Personnages connus, déguisés ou emblématiques.

OCTOBRE, 1777. PREMIER VOLUME.

209685
4. 3. 27

A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Sainte Catherine, *pour Paris.*

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue Saint Severin, *pour la Province.*

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVIS

Le Succès de cet Ouvrage augmente si sensiblement tous les jours, qu'il exige de nouveaux soins. Pour suffire & obvier à tout, on s'est déterminé à former un Bureau particulier. Il a été ouvert le 10 du mois de Mars, rue du Four Saint-Honoré, & est présentement rue neuve Sainte-Catherine, près la Place Royale. Ce sera au Sieur *Anceaume* que l'on s'y adressera ; & ce sera lui désormais qui signera & délivrera les Souscriptions pour Paris. A l'égard de la Province, on pourra s'adresser également audit Bureau, en affranchissant les lettres & l'argent.

Contraints de nous occuper d'une nouvelle édition, nous annonçons qu'il va devenir comme impossible de fournir les vingt-huit volumes qui ont paru ; mais lorsque les Exemplaires qui restent seront épuisés, on s'engagera envers les personnes qui se présenteront, à leur fournir, dans le courant d'une année, tous les volumes antérieurs à celui par lequel leur abonnement aura commencé. Il suffira qu'en donnant leur argent pour le courant, elles donnent leur nom pour le passé. La Bibliothèque des Romans étant une Collection, & non un Journal, il importe

peu par quel volume on en commence la lecture, pourvu que l'on soit certain d'en pouvoir compléter la Collection.

Cet Ouvrage unique, dont le *Prospectus* fut reçu si favorablement, il y a près de deux années, justifie si bien son titre, & jouit d'une réputation si étendue, qu'il est connu de ceux même qui ne le lisent pas. Son éloge répété dans tant de Journaux, est si bien confirmé par la voix publique, qu'il est inutile de lui donner ici de nouvelles louanges. Nous nous bornerons à assurer que de nouveaux moyens, toujours accordés par le même Protecteur *, doivent chaque jour en augmenter le mérite.

La Bibliothèque universelle des Romans est composée de 16 volumes *in*-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la Poste, est à Paris de 24 liv. & en Province, de 32 liv.

Cet Ouvrage a commencé au premier Juillet 1775.

---

* Nous sommes forcés de n'employer que cette expression.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

OCTOBRE, 1777. Premier Volume.

PREMIÈRE CLASSE.

Romans Grecs et Latins, Espagnols, Italiens, &c. et écrits en Langues Orientales.

Dans le Discours Préliminaire qui commence le premier Volume du mois de Juillet dernier, en parlant des principaux Romans Orintaux, nous en avons indiqué quelques-uns de Persans; &

dans notre Volume du mois d'Août, en parlant de la langue Turque, nous avons établi les différences qui se trouvent entre l'Arabe, le Turc & le Persan. Dans plusieurs autres occasions nous avons répété que la LanguePersanne étoit la plus agréable & la plus poétique de toutes celles d'Orient : aussi c'est celle dans laquelle a été écrit le plus grand nombre des Romans, & ceux qui sont le plus estimés dans le Levant & dans les Indes. Nous nous proposons de donner une idée de ceux, de différens genres, qu'il nous a été possible de connoître, toujours graces à l'amitié de M. Cardonne.

Nous allons commencer par un Roman historique, dont le sujet est trop beau & trop connu pour que nos Lecteurs ne voyent pas avec plaisir, comment les Persans, dont l'imagination est si ardente & si romanesque, l'on traité.

Extrait du Roman d'Alexandre-le-Grand, d'après un Manuscrit Persan de la Bibliothèque de M. L. M. D. P. traduit en François par M. Cardonne, Interprète du Roi pour les Langues Orientales, Lecteur & Professeur Royal en Turc & en Persan, &c.

Nous avons déjà dit que l'Histoire d'Alexandre avoit été très-défigurée par les Auteurs Orientaux ; qu'ils avoient même fondé sur cette Histoire des Romans de différente espèce, qui ne se ressemblaient pas trop les uns aux autres. Les plus estimés & les plus singuliers, d'entre ces Romans, sont Persans ; nous en allons présenter un ; peut-être traiterons-nous encore ce sujet d'après d'autres Manuscrits Arabes, Turcs, ou même encore Persans, si, lorsque nous les connoîtrons mieux, nous trouvons que les détails qu'ils contiennent méritent l'attention du Lecteur, autant que ceux qu'on va lire.

L'Auteur Persan le plus connu de l'Histoire Romanesque d'Alexandre, est *Amed el Kermanni* ; mais il l'a écrite en vers ; & le Manuscrit d'après

lequel M. Cardonne a travaillé, eſt en proſe. Probablement ce n'eſt qu'un abrégé du Livre de *Kermanni*.

Dara, Roi de Perſe, (c'eſt ſans doute Darius Nothus, prédéceſſeur de Darius Codomon, qui fut vaincu par Alexandre,) s'étoit ſoumis toute la Grèce; elle étoit ſa tributaire, & il y avoit établi, pour ſon Viceroi, *Philikos*, (c'eſt à-dire, Philippe,) père d'Alexandre; il lui avoit donné une de ſes filles en mariage: cette Princeſſe Perſanne accoucha d'un fils. *Philikos* qui étoit grand Aſtronome, conſulta les aſtres ſur le ſort de cet enfant: on lui prédit qu'il ſeroit un jour le maître de l'univers; & on voulut qu'il s'appellât *Zulcarnain*, c'eſt-à-dire, Prince à deux cornes, parce qu'on remarqua dès ſa naiſſance, ſur ſon front, deux cornes lumineuſes, dans le goût de celles avec leſquelles les Grecs peignoient Jupiter Hammon & Bacchus, & les Peintres Chrétiens repréſentent Moyſe. Alexandre porta ce nom juſqu'au moment le plus brillant de ſa vie, où il prit le nom d'Iskender.

Dès que ce jeune Prince eut atteint l'âge de sept ans, on résolut de l'initier dans les mystères de toutes les sciences. Aristote fut son précepteur, & lui apprit principalement la politique & la physique. Platon fut son maître de métaphysique ; Socrate lui enseigna la morale, & Hippocrate lui prescrivit un régime sage, encore plus utile pour le *gouvernement* de l'ame & du cœur, que pour celui du corps. L'Auteur Persan entre dans de grands détails sur les conférences que ces savans Philosophes tenoient pour l'instruction d'Alexandre, en présence de Philippe son père: il paroît que ces maîtres, quoiqu'on leur fasse porter de grands noms, n'étoient pas fort habiles, excepté en morale, dont les maximes sont ici très-bonnes.

Quand Alexandre fut plus fort, on le forma aux exercices du corps, & on lui apprit l'art de la guerre, dans lequel il devint un si grand maître. Il n'avoit encore que quinze ans, lorsqu'il fit un songe mystérieux : il crut voir un ange descendre du ciel, un sabre à la main, & après en avoir frappé à l'orient & à l'occident, lui

remettre son glaive. Aristote interprêta ce songe de son disciple, & assura qu'il étoit destiné à conquérir l'univers.

Peu de tems après Philippe mourut, & Alexandre monta à sa place sur le trône de la Grèce. Il n'y fut pas plutôt, que le second Dara ou Darius, qui étoit devenu Roi de Perse, lui envoya demander le tribut & l'hommage que Philippe payoit au premier Darius son beau-père. La réponse d'Alexandre fut fière & négative : il dit, qu'il ne reconnoissoit point de supérieur ; & que si on l'attaquoit, il se défendroit. Darius n'hésita pas à assembler une armée immense, avec laquelle il s'avança vers la Grèce. Alexandre, qui en avoit une beaucoup plus foible, mais plus brave, alla au devant de lui. Les deux armées se rencontrèrent sur les bords de l'Euphrate : il s'y donna une sanglante bataille, dans laquelle les Perses furent vaincus. Les conséquences de cette victoire furent très grandes ; car Darius ayant été blessé, & obligé de prendre la fuite, suivi de deux principaux Officiers de son armée, qu'il croyoit fidèles, mais qui le trahissoient, ces misérables après, l'a-

voir conduit dans un désert, achevèrent de dépouiller leur Souverain, & de lui ôter la vie; ils vinrent ensuite se rendre à Alexandre, & lui demander le prix du crime par lequel ils l'avoient délivré de son ennemi. Mais le vainqueur, loin de les traiter comme des gens dignes de récompense, les fit punir comme criminels de lèze-majesté. Cependant le trône de Perse étant vacant, les trésors de Darius, sa capitale, & bientôt tout son Empire, furent soumis à Alexandre.

Cette grande conquête ne suffisant pas à l'ambition du conquérant, après avoir soumis *Hiran*, le *Touran*, le *Zabalistan*, & le *Kabulistan*, il projetta de se rendre maître du *Sistan*; mais avant que de chercher à s'en emparer à force ouverte, il voulut tenter la voie de la négociation. Il fit plus, il voulut faire lui-même le personnage de son Ambassadeur auprès de *Zeczeb*, Roi du *Sistan*. Ce Monarque trouva que l'Ambassadeur Grec étoit un homme d'un grand mérite, fort aimable, instruit dans toutes les sciences, dont la conversation étoit charmante. Pendant quelque temps que durerent leurs

conférences, il l'admit dans sa familiarité, & le fit souper plusieurs fois avec lui. Les Grands de son Royaume, & jusques aux derniers Officiers qui le servoient, étoient dans la plus grande admiration de l'étendue des connoissances du Ministre Grec, & de son éloquence. La Princesse *Gulschah*, (ce nom veut dire en Persan Reine des roses) entendit parler du mérite de l'étranger, & voulut en juger elle-même. Par le conseil, & avec le secours de sa nourrice, elle vit & entendit à travers une jalousie, l'Ambassadeur soupant avec son pere; aussi-tôt elle en devint éprise jusqu'au point d'en tomber malade. Elle fit confidence de son amour à sa nourrice; & comme les Princesses, & sur tout celles de l'orient, étoient dans ce tems-là dans l'usage & même dans la nécessité de faire des avances, elle résolut de se déclarer au jeune & aimable Ambassadeur; & toujours par le conseil de sa nourrice, elle prit le parti de lui envoyer son portrait. Elle se fit donc peindre par un Artiste célebre, qui copia ensuite son portrait; & après avoir donné au Roi son pere la premiere représentation de son

charmant visage, elle envoya la seconde à son amant, avec ces cinq vers Persans :

Une *rose* veut être aimée,
Mais c'est pour ne jamais changer :
Peut-elle donc charmer ainsi qu'elle est charmée ?
Est-ce du papillon ou du zéphir léger
Qu'elle voudroit être adoré ?

Le faux Ambassadeur, après avoir admiré le portrait, qu'il baisa mille fois, répondit à la lettre ; & chargea de sa réponse l'eunuque qui lui avoit apporté le portrait. Elle étoit aussi en vers, toujours dans le style allégorique oriental :

Tout ce que la nature a formé de plus beau,
Peut il craindre l'indifférence ?
Ah ! son amant sera jusqu'au tombeau
Un éléphant par la constance,
Par son ardeur un franc moineau.

Si cette réponse fit concevoir à la Princesse des espérances, elles furent parfaitement remplies ; l'eunuque chargé des dépêches, concerta avec le prince Grec un rendez-vous qui eut lieu dans les jardins du serrail de Zeczeb. Alexandre s'y

conduisit à l'égard de Gulschah, en véritable héros, & en homme qui devoit être le conquérant du monde.

Cependant il ne put réussir dans sa négociation comme ambassadeur : Zeczeb ne voulut point devenir le tributaire d'Alexandre ; & le Roi des Grecs fut obligé de reprendre son véritable personnage. Etant retourné se mettre à la tête de son armée, il attaqua le Souverain du Sistan, avec lequel il avoit soupé, de si bonne amitié, pendant environ un mois. On juge bien qu'il le battit ; mais heureusement que le pere de Gulschah ne fut ni tué, ni blessé. Il se retira dans sa derniere forteresse avec la princesse sa fille. Celle-ci étoit au désespoir de n'avoir aucune nouvelle de son cher Ambassadeur. Elle se doutoit bien qu'il étoit dans le camp des assiégeans ; mais elle ignoroit qu'il en fût le Roi & le Général. Elle l'apprit par une lettre d'Alexandre même, qui la lui fit lancer par-dessus les murailles : elle étoit attachée à une flèche. Le fidéle eunuque de Gulschah la porta à sa maîtresse. Elle apprit alors que son amant étoit le conquérant de la Perse, & qu'il l'aimoit toujours. Il lui offroit de pardon-

ner en sa faveur au Roi son père, & à tous ses sujets ; & de les laisser tous jouir de leurs biens, à condition qu'ils lui rendroient un léger hommage. Ils étoient réduits à une telle extrémité qu'ils se trouvèrent trop heureux d'accepter ces conditions : ce fut Gulschah qui alla conclure & signer le traité dans le camp d'Alexandre ; elle revint en triomphe auprès de Zeczeb, & elle épousa le vainqueur.

Le Sistan étoit la dernière province de Perse qu'il restât à soumettre ; & ce fut là qu'Alexandre se prépara à la conquête des Indes. *Kid*, qui régnoit sur ce vaste & riche pays, avoit été averti en songe, qu'un Prince vêtu à la Grecque devoit soumettre son pays, & presque tout l'univers. Dès qu'il entendit parler du conquérant, qu'il apprit d'où il étoit parti, & quel étoit son habillement & son armure, il sentit tout le danger qu'il couroit, & voulut le prévenir. Il espéra d'abord gagner ses bonnes graces, en lui envoyant les plus riches présens ; il chargea donc un Ambassadeur d'aller les lui offrir. Outre une infinité de pièces d'or, de diamans & de pierres précieuses, de

perles d'une groſſeur immenſe, d'éléphants & d'autres animaux rares, on remarquoit, parmi ces tréſors, quatre pièces principales; ſavoir, une ſphère, qui marquoit tous les mouvemens du ciel, du ſoleil, des autres planettes & des étoiles; une coupe très-riche, remplie d'un vin délicieux, & qui ne ſe vuidoit jamais; car quand on avoit bu toute la liqueur qu'elle contenoit, elle ſe rempliſſoit d'elle même, & du même nectar: la troiſième rareté étoit une fille Indienne, d'une beauté ſi ſurprenante, que jamais le ſoleil n'avoit vu ſa pareille: elle s'appelloit *Chucheda Banou*, & étoit ſuivie de cent filles Eſclaves, qui, quoique très-belles, ne ſervoient qu'à relever l'éclat de ſa beauté. Enfin la quatrieme rareté étoit un Philoſophe Médecin, ſi habile, qu'aucune maladie ne lui réſiſtoit. Alexandre fit de ces préſens le cas qu'ils méritoient; il envoya la ſphère en Grèce, & la fit placer dans ſon cabinet; il fit porter la coupe à ſa ſuite, ſentant de quelle reſſource elle pourroit lui être à la guerre, dans toutes les occaſions où le bon vin pourroit lui manquer; il placa *Chucheda Banou* dans ſon ſerrail; &

comme elle étoit très jolie, il l'aima beaucoup, sans préjudice de *Gulschah*; mais ce qui l'amusa & l'intéressa davantage, ce fut le Philosophe. Il passa trois jours & trois nuits à l'interroger, & à raisonner avec lui sur toutes les parties de la philosophie; & ne le quitta que lorsque les Généraux le pressèrent de se mettre à la tête de son armée pour aller combattre le Roi des Indes; car malgré tous ses présens, & les raisonnemens du Philosophe, Alexandre étoit résolu de conquérir tout l'univers; & il n'y avoit point d'autre arrangement avec lui que de se soumettre, & de le reconnoître pour Souverain.

Kid avoit mille éléphans, dans lesquels consistoit la principale force de son armée, d'ailleurs très-nombreuse. Les troupes d'Alexandre n'étoient point accoutumées à combattre contre de pareils monstres: & il étoit fort à craindre qu'ils ne jettassent la terreur parmi elles: voici comme le Roman Persan dit qu'Alexandre se tira d'affaire. Il fit forger des éléphans de fer, ou, pour mieux dire, des boëtes de métal, qui avoient à peu-près la forme de cet animal. Il les fit

avancer sur des roulettes, à la tête de son armée ; les Indiens, & les éléphans même, crurent d'abord que c'étoient des bêtes de même espèce, dont le héros Grec s'étoit pourvu ; mais bien tôt ils trouvèrent que ces prétendus animaux étoient encore bien plus redoutables. Ils jettoient du feu par les yeux, la bouche & les narines, remuoient leur trompe d'une façon épouvantable, & poussoient des cris terribles. Tout cela s'opéroit au moyen de quelques soldats stylés, qui entrant par une trape de derrière, agitoient la trompe de l'éléphant, & faisoient sortir de ses yeux, de sa bouche & de ses narines, des torrens de feu & de fumée, provenant d'étoupes dont on leur avoit rempli le ventre. Les véritables éléphans, intimidés par ces flammes, prirent la fuite, & mirent le désordre dans l'armée Indienne : Alexandre défit entièrement & détruisit cette armée ; le Roi Kid périt dans la déroute. Le vainqueur s'empara de son camp, de ses trésors, de sa capitale, & enfin de tout son Empire.

Il parvint jusques aux frontières de la Chine ; & là le Roman Persan nous apprend qu'il vainquit un dragon, d'une fa-

çon bien singulière. Ce monstre ravageoit toute une province ; son souffle étoit empesté, & desséchoit toutes les herbes ; aucun animal n'osoit en approcher ; & le pays étoit devenu désert. Notre héros fit faire une grande cage ou hutte de grosses poutres doublées de fer ; il s'y enferma lui-même : des pointes piquantes sortoient de toutes parts en dehors, & étoient attachées aux poutres ; cette cage pouvoit marcher sur des roulettes : le Conquérant du monde s'avança dans cette machine, jusques à la portée du dragon, qui voulant se jetter sur la cage pour le dévorer, se fit une infinité de blessures. Pendant ce tems, Alexandre & ceux qui étoient enfermés avec lui, lui tiroient des flèches dans le ventre, où la peau étoit le moins chargée d'écailles : c'est ainsi qu'il vint à bout de ce terrible & dangereux animal

Se trouvant sur les bords de la mer, il voulut visiter les Isles de la mer des Indes ; & fit dans chacune d'elles des remarques, dont le détail est trop long dans l'Auteur Persan, mais que nous croyons devoir infiniment abréger. Dans l'une de ces Isles, Alexandre vit des hommes

qui avoient des aîles ; mais comme la forme du corps de l'homme le rend néceſſairement un oiſeau un peu peſant, ils ne s'en ſervoient que pour aller d'un bout de l'Iſle à l'autre, & ne ſortoient point de leur pays. Dans une autre, il vit un ſeul arbre ſous lequel des peuples & une armée entière pouvoient ſe mettre à couvert. Dans l'Iſle de *Vaſvach*, il trouva une Reine, belle comme le jour, dont la cour étoit compoſée de mille filles également charmantes. Il s'amuſa beaucoup dans cette Iſle : la Reine ne s'aviſa pas d'employer contre lui d'autres armes que celles des plaiſirs : Alexandre trouva que cette façon de ſe défendre ne pouvoit point mettre le vainqueur de mauvaiſe humeur ; il reçut de bonne grace les hommages de la Reine, & de toute ſa Cour ; & trouva que l'état d'un conquérant auquel rien ne réſiſte, eſt très-doux, mais un peu fatiguant.

Il viſita l'Iſle de Serendib (actuellement l'iſle de Ceylan) ; on lui fit voir la montagne ſur laquelle Adam ſe retira ſur la fin de ſes jours, où il mourut, & où il eſt enterré. Alexandre trouva ce pays ſi beau, ſi riche & ſi fertile, qu'il y fit

bâtir une grande Ville qui subsiste encore, & qui en est la capitale. Il en rapporta de grandes richesses, les pierres précieuses étant très-communes sur la montagne ou pic d'Adam, & cette Isle étant la seule qui produise le précieux *cinnamome* ou canelle.

Dans une autre Isle, on lui montra un valon, ou petite plaine, entre les montagnes, dont le terrein étoit tout couvert ou sablé de diamants; mais on n'osoit y pénétrer, parce que les diamants échauffés par le soleil, coupoient & brûloient les pieds de ceux qui auroient voulu marcher dessus, ou les mains de ceux qui auroient voulu les ramasser. Un second obstacle étoit la quantité de serpens & de bêtes venimeuses dont le vallon étoit rempli. Alexandre imagina de dresser des machines, au moyen desquelles il pêchoit, pour ainsi dire, dans la plaine avec des lignes gommées, & enlevoit les diamants. On les jettoit ensuite dans des baquets d'eau fraîche pour les réfroidir, & noyer les animaux venimeux qui pouvoient s'y être attachés.

Enfin le héros, après avoir visité toutes les Isles de la mer des Indes, passa à la

Chine. La conquête en fut bien-tôt faite. Les Chinois étoient trop foibles & trop ſages pour réſiſter à un tel conquérant. Leur Empereur alla au-devant de lui, ſe reconnut ſon vaſſal, & ſe ſoumit a lui payer tribut. Alexandre le combla de careſſes, & lui laiſſa tous ſes états. Après avoir traverſé une partie de ce pays, où il étoit entré par le midi, il en ſortit en tirant vers le ſeptentrion, du côté qui confine aujourd'hui à la Tartarie. Là, le conquérant & ſon armée trouvèrent des pays horribles, & des peuples tout-à-fait ſauvages: ils traversèrent des montagnes affreuſes, où l'on rencontroit à peine quelques malheureux dans la plus grande miſère. On leur en demanda la cauſe. *Nous ſommes*, dirent-ils, *expoſés aux courſes des deſcendans de Gog & de Magog, gens barbares & féroces, qui ne nous laiſſent jouir tranquillement d aucuns biens, & nous accordent a peine la vie.* Alexandre, pour défendre cette partie de la Chine contre les incurſions de ces enfans de Magog, qui ſont, dit-on, les ancêtres des Huns & des Tartares, fit bâtir cette grande muraille qui ſubſiſte encore, qui a pluſieurs centaines de lieues de lon-

gueur, & qui sépare la Chine de la Tartarie.

Ce fut alors que le grand Alexandre entendit parler pour la première fois des *Dives*, que les Persans appellent autrement *Dyus*, ou *Gines*. Ce sont des esprits malfaisans, & ennemis des hommes, qui habitoient le monde avant Adam. Ils le gouvernèrent pendant sept mille ans; après quoi ils furent détruits en grande partie, & le reste de leur race est renfermé dans quelque coin de notre terre, où ils sont toujours méchans, parce que ce sont des espèces de demi-démons; mais leur pouvoir est très-borné, & ils peuvent être domptés malgré leurs prestiges & leur nature spirituelle: ils l'ont été d'abord par *Salomon*, ensuite par *Rustam, fils de Zal*, qui les chassa du Systan, extrémité de la Perse, jusques dans le fond de la Tartarie; & enfin ils le furent encore par Alexandre.

Il est difficile de comprendre comment ces grands héros des Histoires ou des Romans Persans, pouvoient venir à bout d'un peuple & d'une armée d'esprits & de génies. On comprend bien que Salomon a pu les enchaîner par la force des talis-

mans, & des conjurations magiques, dont il poſſédoit les ſecrets; mais pour Ruſtam & Alexandre, qui combattoient chacun à la tête d'une armée d'hommes; l'une (celle de Ruſtam,) compoſée de Perſans; l'autre (celle d'Alexandre,) compoſée de Grecs, s'ils n'avoient pas joint un peu de magie à leur valeur naturelle, & ſi le ciel ne les avoit pas aidés de quelques miracles, ils n'en ſeroient jamais venus à bout. Après avoir battu & ſoumis les Ruſſes, par le pays deſquels le héros devoit paſſer pour aller juſques aux Dives, il livra à ces derniers une bataille terrible dans les plaines du *Mazandéran*. La première ruſe de guerre dont il uſa contre eux, fut de faire grand bruit, ayant armé la moitié de ſes ſoldats de trompettes. Il n'ignoroit pas que ſes ennemis étoient des eſprits de ténèbres, que le bruit effraye. Effectivement ce tapage les mit d'abord en déroute, & ils s'enfuirent; c'eſt-à-dire, qu'ils s'éleverent en l'air; car c'eſt la façon de s'enfuir de tous les génies bien ou mal-faiſants; mais bientôt leur Chef, ou Général, fit courir un grand danger au conquérant du

monde.

monde. Ayant plané dans l'air, il s'abattit tout à coup sur Alexandre même ; & s'étant cramponé sur ses épaules, & lui ayant saisi la tête, il alloit l'étrangler, si, par bonheur, le Monarque Grec ne s'étoit souvenu de quelques conjurations qu'il avoit appriſes d'Aristote, & qui étoient propres à écarter les mauvais génies. Le Général Dive fut donc obligé de le lâcher ; & Alexandre ayant donné ordre à ses soldats de tirer leurs fleches en l'air, ils percèrent une infinité de ces démons, en détruisirent une grande partie, & envoyèrent les autres si loin, que depuis ce temps on n'en a entendu parler que fort rarement.

Ce fut au Mazanderan, que notre héros forma le projet de passer d'Asie en Afrique. Il se mit en marche, pour arriver à cette destination, en traversant bien du pays. Chemin faisant, il bâtit les Villes de *Mérou*, de *Samarcande*, & de *Héral*; enfin il parvint en Egypte. Il admira l'extrême fertilité & la beauté de ce pays, qui se soumit à lui sans aucune difficulté. Il y fit de grands établissemens, & entre autres, il bâtit la superbe Ville à

laquelle il donna son nom. Les Grecs l'appellent encore aujourd'hui Alexandrie, & les Arabes Scandérone.

Tandis qu'il se reposoit en Egypte, une Reine de Mauritanie, nommée *Kaïdafé*, courageuse, spirituelle, & aussi belle qu'on peut l'être, sans avoir le teint, ni la peau blanche, entendit parler des grandes qualités du héros, & fut curieuse de connoître au moins sa figure. Elle envoya à Alexandrie un Peintre excellent, qui, après avoir fait le portrait du Conquérant, très-ressemblant, le porta à cette Reine. Elle en fut enchantée, mais le garda secrettement & soigneusement.

Quelques jours après, Alexandre entendit parler de la puissance & de la beauté de Kaïdafé. Il vouloit que rien ne lui échappât; il la fit sommer de se déclarer sa sujette. La Reine fit répondre qu'elle étoit libre & indépendante, & qu'elle sauroit se défendre : en même-temps, elle fit souvenir Alexandre de l'inconstance de la fortune, & lui fit craindre quelque revers funeste. Le Conquérant, tout philosophe qu'il étoit, trouva cette réflexion très-mauvaise, & entra en for-

ces dans la Mauritanie. Bientôt il se vit en état d'assiéger une forteresse, dans laquelle le fils de la Reine se trouvoit enfermé. La place fut prise, & l'enfant tomba entre les mains du vainqueur. Celui-ci se l'étant fait amener, fut touché de sa jeunesse & de sa beauté, & prit la résolution de le rendre à sa mère; mais il voulut en même temps connoître une Princesse qui osoit lui résister; & l'avertir qu'il n'étoit ni immortel ni même invincible. Il fit donc présenter le jeune homme à un de ses Courtisans, auquel il fit, pour un moment, jouer le personnage d'Alexandre; & lui-même joua celui d'un simple Seigneur de sa Cour, qui avoit l'air d'intercéder auprès du Monarque pour le jeune Prince. Je consens, dit le faux Alexandre, à lui faire grace; je te charge même de le reconduire à sa mère Kaïdafé. Alexandre parut flatté de ce faux titre, & du caractere d'Ambassadeur, & partit sous ce faux déguisement pour la Cour de Mauritanie. L'on croit bien que la belle Kaïdafé se préparoit à recevoir avec beaucoup d'honneur & de satisfaction le Seigneur Grec

qui lui amenoit son fils, & qui avoit même le plus contribué à obtenir sa grace. Mais dès qu'elle le vit, elle reconnut que c'étoit le Conquérant lui-même : elle dissimula cependant, remercia l'Ambassadeur, le fit asseoir auprès d'elle, & se prépara à lui donner de magnifiques fêtes. Le Héros trouva la Reine encore plus belle & plus aimable qu'on ne lui avoit dit ; il en devint amoureux, & comme il remarqua qu'elle le regardoit tendrement : » ah ! disoit-il en lui-même, le » déguisement en Ambassadeur m'est favo- » rable ; je me souviens que c'est ainsi » que j'ai séduit autrefois Gulschah. » Effectivement la Reine de Mauritanie avoit conçu pour Alexandre des sentimens fort tendres ; mais avant que de les lui déclarer, elle voulut lui donner une leçon importante : elle fit les préparatifs d'une fête charmante, dans une maison de campagne assez écartée de la capitale. Le faux Ambassadeur s'y étant rendu sans suite & désarmé, au milieu des danses qui suivirent un grand festin, il se trouva entouré d'Amazones armées, qui lui déclarerent qu'il étoit leur prisonnier, & celui

de leur Reine : en même-temps Kaïdafé s'avance : » *Seigneur*, lui dit-elle, *vous* » *n'avez rien à craindre, mais vous voyez* » *que vous êtes en mon pouvoir, & que loin* » *que vous ayez sur moi les droits d'un vain-* » *queur, c'est moi qui les ai sur vous : je n'en* » *abuserai point à l'égard d'un Héros qui a* » *été le maître de mon fils, & qui me l'a rendu ;* » *j'exige seulement de vous, que vous pro-* » *mettiez de ne jamais attaquer les côtes* » *d'Afrique sur lesquelles je règne ; que vous* » *acceptiez mon cœur & ma main, & que* » *vous renonciez au plaisir léger de dégui-* » *ser, sous l'apparence d'un homme ordinai-* » *re, le Conquérant du Monde. Les grands* » *Rois ne doivent pas se dépouiller légère-* » *ment de l'éclat attaché à leur Couronne : ra-* » *rement y a-t-il à gagner pour eux à se con-* » *fondre avec les simples particuliers* ».

Alexandre reçut de bonne grace les leçons de Kaïdafé, & lui promit tout ce qu'elle voulut. Il la conduisit à Alexandrie, où elle vécut assez long-temps avec lui comme la plus chérie de ses femmes, & avec la considération due à la Souveraine d'un grand & puissant Etat.

Cependant Alexandre, à l'aide de son ar

mée Grecque, & d'un grand nombre de soldats & d'Officiers Egyptiens, entreprit de couper la montagne de *Calpé* en Europe, & d'*Abila* en Afrique. Il en vint à bout, & forma ainsi le fameux détroit de Gibraltar, que les Persans croient son ouvrage.

Ainsi Alexandre, parti de l'Europe, après avoir soumis l'Asie & l'Afrique, ne pouvoit plus craindre autre chose, sinon qu'il ne lui restât plus de conquêtes à faire. Il consulta son grand Visir, dont le Roman ne nous apprend pas le nom. Celui-ci lui conseilla d'envoyer à la découverte des terres & des nations inconnues. Pour cet effet, l'on fit armer un vaisseau dans lequel on embarqua deux matelots & un Officier de chacune des 72 Nations qui reconnoissoient Alexandre pour leur maître. Le Commandant du bâtiment étoit un Carthaginois expérimenté, & qui avoit déjà beaucoup voyagé. Après avoir couru la mer pendant une année entière, il n'avoit encore rien appris ni trouvé de nouveau, lorsque dans une des mers très-éloignées, un vaisseau d'une forme particulière se présenta à sa vue; il l'aborde, y est reçu sans résistance; mais il y trouve des hommes

d'une tournure tout-à-fait singulière, dont aucune des Nations soumises à Alexandre n'entendoit le langage. On étoit loin de toute terre; par signes, & comme on peut, on convient que les équipages se partageront; quelques-uns du vaisseau étranger passent sur celui d'Alexandre, & autant de celui-ci s'embarquent sur l'autre; & les vaisseaux regagnent chacun les ports de leurs Souverains. Celui du Monarque Grec revient à Alexandrie, ramenant en triomphe ces habitans d'un pays inconnu. Au bout de quelque tems, ils apprennent assez de Grec pour se faire entendre: on leur demande quel est leur Pays? Nous venons, disent-ils, d'un nouveau monde composé, comme celui-ci, de sept grandes régions, remplies d'une grande quantité de Nations différentes. Elles appartenoient autrefois à divers Princes; mais elles sont à présent soumises à un seul Conquérant. Eh! comment se nomme ce Prince ambitieux, leur dit-on? Il s'appelle Alexandre, répondirent-ils. » Quoi! » s'écria le Prince Grec, il y a donc dans » un autre monde un Prince qui s'appelle « comme moi, & a de même le goût des » conquêtes? — N'en doutez pas: ayant

» soumis tout notre hémisphère, il nous a
» envoyés pour tâcher d'en découvrir en-
» core un autre qu'il veut conquérir.... J'ai
» formé le même projet, leur dit l'Alexan-
» dre Européen; & j'espère vivre assez pour
» rencontrer le Héros dont vous me par-
» lez, le combattre, le vaincre, & joindre
» l'Empire du monde qu'il possède à celui
» dont je suis le maître. Ah! Seigneur, dit
» à son disciple le sage Aristote, qui étoit
» présent à cette conversation, songez que
» vous êtes mortel; la connoissance que j'ai
» de l'histoire, m'apprend qu'il y a eu
» avant vous bien des conquérans & des
» grands hommes qui sont tous morts, &
» se sont succédés les uns aux autres; &
» l'étude que j'ai faite de l'avenir m'ap-
» prend de même qu'il y en aura encore
» beaucoup d'autres après vous. Je serois
» en état de vous nommer les principaux.
» Je peux faire plus, & vous les faire
» voir; chacun d'eux vous dira, en peu de
» mots, ce qu'il a fait ou fera, & quel a été
» ou sera son sort, & celui du monde qu'il
» connoîtra. Cette vision sera la leçon la
» plus instructive que je vous aie donnée.
» Vous verrez comment l'Etre suprême se

» joue du monde & des hommes, des peu-
» ples & des conquérans, des plus grands
» Rois & de leurs foibles Sujets.... » Je te prie, dit Alexandre, de me procurer cette utile & noble vision.

Aussi-tôt, Aristote ayant évoqué le Prophète Elie, & l'ayant attiré par enchantement jusques dans le cabinet du Conquérant, le Prophète Juif & le Philosophe Grec lui montrèrent, dans un miroir magique, les plus fameux de ses prédécesseurs & de ses successeurs dans l'Empire du monde, & chacun d'eux lui conta son histoire. *

* Ce morceau est très-curieux dans le Roman Persan, parce qu'il contient un Abrégé de l'Histoire Universelle, telle que les Persans la supposoient, tant avant que depuis le siècle d'Alexandre. C'est la substance du fameux Livre historique de *Mirkond*, si estimé dans toute l'Asie, & si rare en Europe : d'ailleurs en cherchant dans la Bibliothèque Orientale de d'Herbelot, les noms des Souverains que le miroir magique va présenter, on y trouvera tous les traits historiques, & toutes les maximes qu'on va lire.

Le premier Héros qui parut dans le miroir, fut *Caioumarath*. Je suis, dit-il à Alexandre, le premier Roi de la première Dynastie de l'Empire de Perse, & le premier des enfans d'Adam qui ait assujetti l'Asie. J'ai vécu mille ans; mais je n'ai été que trente ans tranquille sur le trône brillant que je m'étois élevé; j'ai perdu 970 années de ma vie à vaincre toujours de nouveaux peuples; à peine ai-je pu penser à rendre heureux ceux qui m'ont été les premiers soumis. Je me repens, depuis plusieurs milliers de siècles, d'avoir été si puissant, au lieu d'être bon.

Le second fut *Houschemeth*, petit-fils de *Caioumarath*, & son successeur immédiat. J'ai profité, dit il, des dernières leçons que mon grand-père me donna en mourant. C'est à être juste que je me suis particulièrement occupé; aussi ai-je mérité le beau surnom de *Pischedad*, c'est-à-dire, juste. J'ai donné mon nom à la première race des Rois de l'Orient, qui, pendant bien des siècles, se sont fait plus d'honneur de porter celui d'un Roi juste, que celui d'un Conquérant barbare.

Le troisième fut *Giamschid*, petit-fils

de *Houſchemech*. J'ai, dit-il, été nommé *Ciaſchid*, c'eſt-à-dire Soleil, à cauſe de la beauté de mon viſage. C'eſt moi qui ai fait bâtir la ſuperbe ville d'*Eſtékar*, à préſent Perſépolis, & le riche Palais orné de colonnes qui, ſous le nom de *Chelmenhar*, ſera encore remarqué & admiré dans deux mille ans d'ici. J'ai fait de ſi grands & de ſi beaux établiſſemens, que je me ſuis imaginé que j'étois immortel. Cependant le malheur m'a détrompé; j'ai été vaincu par *Ad*, mon neveu : obligé de m'enfuir & d'abandonner mes Etats, j'ai péri miſérablement, quoique après ſept cens ans de règne. O Alexandre! Dieu ne vous en accordera pas autant. Je me ſuis pourtant trouvé auſſi malheureux à la fin de ma longue & brillante carrière, que ſi je n'avois paſſé que ſept jours ſur le plus brillant trône du monde.

Le quatrième perſonnage qui parut dans le miroir, fut le Prophète *Elie* lui-même, enlevé dans un char brûlant du milieu de la Paleſtine, & tranſporté dans la Perſe & dans les Indes, deſtiné à vivre éternellement, & à enſeigner ſans ceſſe aux hommes qu'il n'eſt qu'un ſeul & uni-

que Dieu tout puissant, que l'on doit adorer. J'ai, dit il à Alexandre, rendu service à vos prédécesseurs; mais je ne leur ai fait part que de la partie de mes connoissances qui pouvoient leur servir de bonnes & sages règles de conduite; je me suis bien gardé de leur dire que je savois le chemin de la fontaine de la vie éternelle. Quiconque boit de ses eaux, jouit de l'avantage de l'immortalité & d'une eunesse éternelle; mais des ordres suprêmes ont caché cette source de vie dans un lieu ténébreux & écarté où il est difficile de parvenir. C'est une erreur & une témérité que de la chercher; il n'est cependant pas impossible de la trouver; mais Dieu sait s il ne vaut pas mieux jouir de la mesure de vie qui nous est accordée, que de désirer de voir notre existence durer éternellement.

Le cinquième fut *Feridoun*, descendant de Giamschid. J'ai, dit il, reconquis l'Asie sur l'usurpateur *Zohak*, & j'ai regné cinq cens ans; e suis le premier qui ai dompté les éléphans, & je les ai fait servir à la guerre, pour subjuguer mes ennemis: ce dont je me vante encore davantage, c'est que c'est sous mon règne que l'on a découvert

la thériaque, remede admirable, qui sauve la vie à tant d'hommes. Après cinq siècles de règne, e remis ma couronne à mon petit fils, & lui donnai cette importante leçon : *La vie d'un Roi est un papier de Journal ; heureux celui qui pendant le cours de son regne, n'y a inscrit que de bonnes actions* ! Graces au Dieu tout-puissant, cette réflexion fait la conclusion de l'histoire de mon règne.

Le sixième qui parut, fut *Manoudjeher*. J'ai, dit-il, fertilisé mon pays, en creusant des canaux de communication d'une rivière & d'une Province à l'autre. *Sanizeniman*, mon premier Ministre, m'aida par ses conseils, à faire fleurir l'agriculture, & à faire règner dans mes Etats une excellente Police. Mais j'ai négligé de mettre mon pays en état de défense contre mes ennemis : il faut joindre la force à la sagesse. Je l'éprouvai : *Afrasiab* né barbare, quoique descendant par les femmes de *Feridoun*, m'attaqua, me vainquit & s'empara de mes Etats. Mon Visir se retira dans une solitude ; d'où son fils sortit pour me venger ; mais depuis long-temps je n'étois plus. Il a rétabli sur le trône mon petit-fils ; & le

fils de celui-ci a été le dernier de la race des *Pixdadiens*, qui avoient regné plusieurs centaines de siècles. O ! conquérant du monde, apprenez, par mon exemple, que l'immortalité n'est accordée ni aux hommes, ni aux Empires.

Le septième fut *Kaikobad*. J'ai, dit-il, vengé la mémoire de *Manudjeher*, mon grand-père par les femmes. Je me suis rétabli sur son trône, & j'ai été aussi puissant qu'il l'avoit été autrefois lui-même. J'ai fait des loix, & j'ai établi des impôts sur mes sujets ; quoiqu'ils parussent durs en eux-mêmes, ils ont été partagés avec tant d'équité que mes peuples les ont supportés sans se plaindre ni se révolter. J'ai fait des ordonnances sur la Religion, & fait adorer dans tout mon Empire le Dieu unique, créateur & tout-puissant. J'ai transmis mon pouvoir à mon fils *Keiakou* ; il a régné sur l'Asie après moi, & avec la même gloire : mais ce n'est pas par nous-mêmes que nous avons fait de grandes choses, c'est par nos Généraux & nos Ministres. Mes armées étoient commandées par le fameux *Rustam*, fils de *Zal*. J'avois confié l'administration civile & po-

litique de mes Etats au sage *Kaiswad*, surnommé la Thiare d'or, parce que je lui avois accordé le privilége de porter cet ornement magnifique, afin de le faire respecter davantage Mais, qu'importe qu'un Souverain règne glorieusement sur ses Peuples, & se fasse craindre de ses ennemis par lui-même ou par ceux qui agissent en son nom? La gloire des Sujets est celle du Monarque; & leur bonheur est le sien. Il a le mérite du choix des armes, s'il n'a pas celui d'avoir frappé par son propre bras. La race de Rustam devint l'appui de mon trône; il fut solide tant qu'elle le soutint. Je me reproche d'avoir disgracié Rustam, qui m'avoit été si utile; de l'avoir mis dans l'obligation de combattre contre Isfendiar, mon fils, qu'il vainquit.

Le huitième fut le grand *Rustam* lui-même.*

Alexandre vit ensuite plusieurs autres Princes, Rois & Reines de la Dynastie

* Lui & son fils sont les Héros d'un Roman Persan très-fameux & intéressant, dont nous nous proposons de donner l'extrait.

des *Kajanides*, dont le dernier fut ce Dara ou Darius qu'il avoit vaincu. Tous avouerent qu'ils avoient été foibles & insuffisans pour porter le poids d'une couronne aussi grande & aussi belle que celle de l'Orient. Alexandre rougit d'avoir de tels ancêtres, quoiqu'il ne descendît d'eux que par sa mère.

Ce que devoit devenir son Empire, & quels devoient être ses successeurs, étoit l'objet d'une vision bien plus intéressante pour Alexandre; & elle lui fut présentée. Après avoir vu quelques-uns de ses Généraux Grecs remplir, quoiqu'avec assez d'embarras, le trône d'Orient, & avoir été instruit par Elie & par Aristote que les descendans de ces Généraux, & plusieurs peuples barbares voisins, devoient déchirer & diviser son Empire, il vit paroître enfin un Héros qui lui dit: O Alexandre, le ciel m'a destiné à relever votre Empire, qui sera agité, divisé, &, pour ainsi dire, oublié pendant cinq siècles. Je m'appellerai *Ardeschir*, fils de *Sassan*: quoique descendu des anciens Rois de Perse, je vivrai d'abord dans la plus grande obscurité, & je ne serai qu'un simple Ber-

ger ; mais ayant épousé la fille de mon maître, ma femme & son père exciteront en moi l'ambition & le désir de la gloire. Je me ferai connoître à la Cour du dernier rejetton des usurpateurs qui auront enlevé le trône à mes ancêtres. Je serai d'abord son favori, ensuite son ennemi : je le combattrai, & je reprendrai la couronne sur laquelle ma famille aura eu d'anciens droits : paisible possesseur d'un trône dont je ne me serai rapproché que par degrés, je me trouverai en état de donner des leçons, sur l'art de régner, à mes successeurs & à mes descendans. Je laisserai à ma postérité trois ouvrages, dont la lecture leur sera utile. L'un sera le Journal exact de ma vie, dans lequel j'aurai ordonné qu'on mette exactement tout ce que j'aurai fait de bon, de mauvais, ou d'indifférent, afin qu'en le relisant, je me repente de ce que j'aurai fait de mal, je rougisse d'avoir fait tant de choses indifférentes & peu utiles, & je goûte, en me rappellant que j'ai fait quelque bien, le plus grand plaisir des Rois, & le seul qui soit vraiment digne d'eux. Mon second ouvrage sera un recueil de maximes politiques à l'usage de mes successeurs, & mon

troisième, un de loix & de réglemens propres à rendre mes sujets également justes & heureux. On y lira ces précieuses maximes qui méritent d'être écrites en lettres d'or dans les cabinets des Rois :

Proportionnez toujours les peines aux fautes ; n'employez jamais l'épée où la canne suffit, ni le bâton pour les fautes qui peuvent être corrigées par la seule réprimande.

Le plus mauvais de tous les Princes est celui que les gens de bien craignent, & duquel les méchans espèrent.

L'autorité royale se maintient par les troupes ; les troupes par l'argent : la source de l'argent est la parfaite culture des terres, & un commerce florissant ; & ces derniers avantages résultent de l'exacte justice, de la bonne police, & de la liberté bien entendue.

A la suite du premier *Ardeschir*, Alexandre vit passer les vingt-neuf autres Rois de sa race ou dynastie. Aristote lui fit remarquer, parmi eux, quelques grands hommes. Ils seront connus, dit il, des Grecs sous les noms d'Artaxercès, Sapor, Hormisdas & Cosroës. Le plus illustre d'eux

tous ſera le ſage *Mouſchirvan :* il ſera le modele des Rois, & le protecteur des lettres & des ſciences. Entre les derniers de ces Rois, vous voyez un fils aſſaſſin de ſon père : un pareil crime attirera ſur cette race une malédiction qui la fera finir.

Enfin, le ſceptre des Perſes paſſera entre les mains des parens & des ſucceſſeurs de ce grand homme qui va paroître devant vous ; c'eſt Mahomet. Tout à-la fois Conquérant, Prophéte & Légiſlateur, ce ſera par la force de ſes armes qu'il obligera les peuples à adorer le ſeul vrai Dieu, & à ſuivre les loix les plus ſages qu'il leur dictera. La terre s'effrayera d'abord ; enſuite elle ſe félicitera d'être ſous le joug de Mahomet & de l'Alcoran.

C'eſt ainſi que l'Auteur du Roman Perſan fait prédire à Alexandre les ſuccès de Mahomet, qui ne devoit paroître ſur la terre que plus de mille ans après lui. Il ſuppoſe même qu'Élie & Ariſtote firent paſſer en revue les Califes des deux races des *Ommiades* & des *Abbaſſides* ; enfin, *Genghiſcan*, & ſon fils *Hotacou*. Il y a apparence que c'eſt ſous l'empire de celui-ci que le Roman Perſan a été écrit.

Cette magnifique vision mit le grand Alexandre dans le cas de faire de sérieuses réflexions sur l'instabilité des choses humaines; mais, hélas! qu'en conclut il? que si l'on vouloit faire de vraiment grandes choses, il falloit chercher les moyens de vivre toujours. Il se souvint qu'Elie lui avoit parlé de la fontaine *de la vie éternelle*, & de *l'eau qui rajeunissoit*. Le Prophète étoit convenu qu'il savoit où étoit cette fontaine; & quoiqu'il eût ajouté que c'étoit une folie que de la chercher, Alexandre n'en eut pas moins d'envie. Il fit à Aristote les plus vives instances, pour qu'évoquant encore une fois Elie, il pût apprendre de lui où étoit cette fontaine merveilleuse. Ce fut avec peine, & après toutes les remontrances imaginables, qu'enfin le Philosophe fit sa conjuration: ce ne fut aussi qu'après avoir témoigné les mêmes regrets, & fait les mêmes remontrances, qu'Elie lui indiqua le chemin qui pouvoit mener à cette fatale fontaine. Il y avoit encore bien des pays à traverser pour y arriver: l'abord en étoit terrible & effrayant; mais rien n'étoit capable d'intimider l'audacieux Alexandre. D'ailleurs, quelle plus belle conquête pou-

voit-il tenter ? Il partit donc. A quelques centaines de lieues d'Alexandrie, on lui indiqua la retraite d'un Hermite en réputation de sainteté, & qui passoit pour un grand Maître en philosophie : le Conquérant du monde voulut le voir, & se rendit à l'entrée de son hermitage. Le Philosophe ne daigna pas se lever, ni faire aucune attention au Monarque. Les courtisans d'Alexandre voulurent lui en faire des reproches. *Pourquoi*, leur dit-il, *me dérangerois-je pour l'esclave de mes esclaves ? Qu'entendez-vous par là*, lui répliqua-t-on ? *Je veux dire*, ajouta-t-il, *qu'Alexandre est esclave de ses passions ; que pour moi je suis leur maître, & que j'ai su les dompter.* D'après un pareil début, on juge bien que l'Hermite n'approuva pas le voyage d'Alexandre ; cependant il lui donna de nouveaux éclaircissemens sur le chemin qu'il devoit prendre.

Quelques centaines de lieues encore par-de là, Alexandre se trouva dans le pays des *Bracmanes*, c'est-à-dire, dans cette partie des Indes gouvernée par une espèce de Philosophes qui reconnoissent pour leur maître, & même pour leur auteur, le Dieu *Brama* ; qui croyent à la transmigration des

ames, ne mangent rien qui ait eu vie, mènent la vie du monde la plus austère, vont toujours nuds, & passent presque toute leur journée à méditer sur le néant des choses de la terre. Alexandre voulut visiter les plus célèbres d'entre ces Philosophes, & converser avec eux : ils le traitèrent avec le dernier mépris. *Qu'espères-tu devenir après ta mort*, lui dirent-ils ? *Conquérant avide & barbare, ton ame passera dans le corps de quelque tigre ou de quelque lion, &, sous cette enveloppe, elle sera malheureuse : qu'est-ce qu'un lion en effet ? Un animal que tous les autres craignent, & qu'aucun n'aime ; qui est obligé d'aller chercher au loin sa nourriture, de forcer des barrières, & de se battre contre des Bergers pour dévorer leurs troupeaux, parce que tout est en garde contre lui & qu'il a rendu déserts les lieux où il est né. Il succombe enfin sous la multitude des êtres qui l'attaquent, & n'a pour toute consolation que l'idée de croire que quelque guerrier se fera honneur d'être revêtu de sa peau. Pour nous, après avoir mené dans ce monde une vie qui est douce, quoiqu'elle paroisse austère, parce que nous méprisons les voluptés & les vanités, nous nous attendons que notre ame*

se réunira un jour à Brama, & que nous jouirons dans son sein d'un bonheur éternel.

Alexandre ayant fait part à un des principaux de ces Braçmanes du sujet de son voyage, & de la route qu'il devoit tenir suivant le conseil d'Elie: « Vous passerez, » lui dit le Philosophe, près du sépulchre » de Bacchus: ne manquez pas de le vi- » siter, & lisez l'inscription que vous trou- » verez sur sa tombe ». Quand Alexandre fut parvenu jusqu'au fleuve *Jaxarte*, il s'en ressouvint, & chercha ce fameux tombeau, étonné cependant que Bacchus, qui étoit révéré comme un Dieu dans la Grèce, se trouvât enterré à l'extrémité des Indes. L'endroit où devoit être ce monument lui avoit été très-bien indiqué. Il étoit pourtant tout auprès, sans qu'il apperçût rien qui le lui désignât. Enfin, quelques uns de ses soldats ayant fouillé à travers un monceau de pierres couvertes d'épaisses broussailles, apperçurent une tombe de porphyre d'une magnificence surprenante. Elle étoit faite en autel: les quatre coins étoient sculptés en forme de têtes d'éléphant; d'un autre côté, on remarquoit des mufles de lions & de panthères:

des thyrſes & des feuillages de vigne, de pampre & de lierre, en faiſoient les ornemens. Ils étoient d'or, garnis de diamans & de pierres précieuſes : enfin, rien n'étoit ſi riche ni ſi brillant que ce tombeau ; mais le temple, ou eſpèce de dôme ſous lequel il avoit été placé, & qui avoit été bâti pour le mettre à l'abri des injures de l'air, ayant été écraſé par la foudre, ou s'étant détruit de lui-même, le tombeau avoit été enſeveli ſous ſes ruines. Cependant Alexandre ayant fait écarter tout ce qui pouvoit l'empêcher de lire l'inſcription, y vit gravées ces paroles en anciens caractères Grecs :

» *J'ai ſoumis la terre par mon courage,* » *& par la force de mes armes ; & ce qui* » *ne rend bien plus cher à l'humanité, je* » *l'ai rendu heureuſe, & lui ai procuré des* » *plaiſirs : tandis qu'on m'élevoit des au-* » *tels dans la Grèce, je ſuis mort au fond* » *des Indes en cherchant la fontaine de* » *l'immortalité* ».

Alexandre furieux, acheva de détruire le tombeau de Bacchus, pour ne laiſſer aucunes traces de la malheureuſe iſſue du projet chimérique qu'il vouloit lui même abſolument

absolument suivre. Enfin, il arriva dans un pays livré à d'épaisses & perpétuelles ténébres. C'étoit par-là que le Prophéte Elie lui avoit dit qu'il falloit absolument passer, & il s'y engagea. Apres avoir marché pendant quelques journées à la lueur des flambeaux dont il s'étoit muni, deux chemins se présenterent à lui : l'un étoit un passage praticable pour le conquérant & sa suite. Dans l'incertitude du choix, ce fut celui-là qu'il suivit. Aristote seul s'engagea dans l'autre, muni d'une simple lanterne, & d'un briquet propre à la rallumer, en cas qu'elle s'éteignît.

Le Monarque ne fut pas long-temps sans rencontrer dans sa route les plus terribles obstacles : tantôt des troupes de lions & de panthéres, contre lesquels il falloit que ses soldats & lui-même combattissent ; quelquefois une foule d'aigles & de vautours qui fondoient sur eux. Ils essuyoient des orages affreux, des tonnerres & des éclairs, qui, brillant au milieu des ténébres, & frappant à droite & à gauche, portoient par-tout la terreur, & quelquefois la mort. Plus d'une fois ils trouverent des torrens rapides &

de larges fleuves à traverſer, des phantômes giganteſques & horribles à diſſiper. L'armée Grecque ſurmonta tous les obſtacles, mais ce ne fut pas ſans s'affoiblir. Enfin, Alexandre & une partie de ſes troupes revirent la lumière, & ſortirent du pays affreux dans lequel ils s'étoient engagés. Mais ils apprirent qu'ils étoient bien loin de la fontaine de l'immortalité; ils avoient pris le mauvais chemin. Le héros comprit enfin que la volonté du ciel n'étoit pas qu'il trouvât cette fontaine, & il prit le parti de s'y ſoumettre. Il ſe repoſa dans une forêt de chênes myſtérieux, & qui rendoient des oracles : il les conſulta ſur ſon ſort; la réponſe fut générale & uniforme : *Alexandre eſt mortel; la volonté des Dieux eſt qu'il retourne à Alexandrie.* Il en reprit le chemin : il lui fallut encore traverſer bien des pays pour y arriver : enfin, le conquérant en approchoit lorſqu'il tomba malade : une fièvre ardente s'alluma dans ſes veines, & le dévoroit. Il ſentit ſa fin approcher, & voulut hâter ſon arrivée dans ſa ville favorite. Ses ſoldats, pour le porter plus commodément, unirent pluſieurs boucliers de fer ſur leſquels ils étendirent des

tapis, en guise de matelats, & en firent ainsi un lit portatif. Pour le garantir des ardeurs du soleil, d'autres soldats portoient son bouclier d'or élevé sur sa tête. Alors il se souvint d'un Oracle qui lui avoit autrefois prédit qu'il mourroit quand la terre seroit pour lui de fer, & le ciel d'or. Il mourut effectivement, & n'entra à Alexandrie que dans le cercueil. Aristote y arriva presque aussitôt que lui : il avoit pris le bon chemin pour parvenir à la fontaine de l'immortalité, & il rapportoit un vase plein de cette eau merveilleuse : il comptoit en faire boire à son disciple ; mais le trouvant expiré, il se contenta de répandre cette divine liqueur sur le corps d'Alexandre mort ; & l'effet en a été tel, que si le héros a perdu la vie, du moins son nom a acquis l'immortalité. Il jouit encore de sa gloire, & elle se perpétuera d'âge en âge. Il restoit encore assez d'eau dans le vase, pour qu'Aristote pût en prendre pour lui-même ; mais il étoit trop sage pour ne pas sentir que l'immortalité sur la terre ne seroit qu'une longue souffrance. Il se contenta de verser de l'eau sur sa tête, sur sa barbe, & sur sa poitrine, & la réputation d'Aristote, en fait

de ſcience, de ſageſſe & de philoſophie, eſt auſſi bien établie & ſera auſſi durable que la gloire d'Alexandre.

Tel eſt le Roman Perſan d'Alexandre. Nous laiſſons à nos Lecteurs le ſoin de faire des réflexions ſur le mélange bizarre qu'il préſente, de fables abſurdes, de contes ridicules, & de traits nobles & hardis; de raiſonnemens haſardés, de réfléxions morales, & enfin d'une philoſophie tantôt fauſſe, tantôt vraie, & du genre de celle que les hommes ne pourront jamais trop étudier pour leur bonheur.

Paſſons aux Romans Perſans, du genre de la Chevalerie. Le plus fameux eſt, ſans doute, celui de *Ruſtam*. C'eſt le *Roland* des Perſans; & il y a un grand nombre d'ouvrages romaneſques qui traitent de différens exploits de ce héros, expoſent les différentes circonſtances où il s'eſt trouvé pendant ſa vie, les combats qu'il a eu à ſoutenir, & enfin parlent de ſa mort. Mais tous les Romans de Ruſtam ne ſont pas parvenus en France; nous n'en connoiſſons que trois dans la Bibliothèque du Roi, encore ne ſont-ils pas en Perſan, & ſeulement en proſe Turque; heureuſement qu'on y trouve jointe une traduction Fran-

çoise, qui a été faite il y a une quarantaine d'années par le Sieur Deval, alors enfant de langue à Constantinople, & qui a été depuis premier Interprète du Roi à la Porte. On juge bien qu'ayant eu communication de cette traduction, il nous a été aussi aisé d'extraire ces Romans de Rustam, que de vrais Romans François. Nous nous proposons d'en publier l'Extrait dans un de nos prochains Volumes.

La nation galante & spirituelle des Persans, a, comme on juge bien, autant de Romans d'Amour que de Romans Historiques & de Chevalerie. Nous avons eu à choisir; & nous nous sommes décidés pour deux qui ont une aussi grande réputation en Turquie qu'en Perse. Nous ne les avons pas trouvé traduits; mais M. Cardonne, notre ressource ordinaire, ne nous a pas manqué; & nous serons bientôt en état de présenter au Public François ces deux morceaux curieux & intéressans. L'un est l'histoire des amours de *Cosroès* & de *Chirin*, écrite par le fameux Poëte Persan *Nizani*. Le héros de ce Roman, (*Cosroès*) étoit fils de *Hormisdas*, troisième du nom, vingt-troisième Roi de Perse, de la Dynastie des Sassanides, & vivoit au sixième siècle.

Le second, est celui des Amours de *Leileh* &

de *Meignoun*, écrit en vers Persans par Hatify.

Les Romans moraux, politiques & philosophiques, sont (comme nous l'avons déjà dit) communs dans l'Orient; & les Persans sont les plus intéressans & les plus agréables. Leurs plus fameux Romans dans ce genre, sont le *Gulistan* & le *Bahalistan*, tous deux de *Musladini-Saadi*, reconnu pour le Prince des Poëtes Persans. Le *Gulistan* est traduit & imprimé en François. Le *Bahalistan* ne l'est pas précisément; mais la plupart des maximes qu'il contient, sont répandues ou dans l'*Orientaliana* de M. Galland, ou dans les *mélanges de Littérature Orientale* de M. Cardonne. Il est difficile de présenter les deux Ouvrages dont nous venons de parler, comme des histoires, parce qu'ils n'ont point de fil historique; mais il a paru depuis peu d'années un ouvrage Anglois, que l'on donne, avec bien de la vraisemblance, pour être véritablement traduit du Persan: les plus belles maximes des deux Livres dont nous venons de parler, s'y trouvent refondues; & comme le cadre nous en a paru ingénieux & intéressant, nous pourrons l'adopter, pour en former un article bon à être placé dans la classe des Romans moraux & philosophiques.

Nous serions embarrassés à trouver un Roman

Perſan comique & ſatyrique, ſi on ne nous en avoit indiqué un parmi les Manuſcrits de la Bibliothéque du Roi. C'eſt l'hiſtoire d'un perroquet donné par un mari à ſa femme, pour épier toutes ſes actions, & l'empêcher d'en faire aucune dont l'époux jaloux eût lieu de ſe plaindre. Ce merveilleux perroquet ſe conduit avec une adreſſe infinie. Il ſauve bien des ſottiſes à la Dame, & des affronts au mari, le tout ſans offenſer ni irriter un jeune amant qui lui auroit apparemment tordu le col, s'il s'étoit apperçu de la manœuvre de l'oiſeau.

Quant aux Contes & Nouvelles, & aux Romans merveilleux, c'eſt dans cette dernière claſſe que triomphent les Perſans. Les fameux & charmans Contes des Mille & un Jours, en ſont bien une preuve. Nous penſons ſur ceux-ci comme ſur les Mille & une Nuits, que nous ne pourrions les extraire ſans leur faire perdre quelque choſe de leur prix, puiſque tout en eſt agréable. Si les aventures dans les Contes Perſans, ne ſont pas toujours auſſi ſingulières que dans les Contes Arabes, elles ont l'avantage d'être, en général, mieux écrites, & l'on s'apperçoit que M. *le Sage*, un des plus agréables Romanciers du commencement de ce ſiècle, a prêté ſa plume à M. *Petit*

de la Croix, qui a tiré le fond de ces Contes du Perſan, & en a été le véritable Traducteur. Une petite remarque littéraire, que nous ne devons pas nous diſpenſer de faire ici, c'eſt que M. le Sage a tranſporté preſque tous ces Contes ſur le Théâtre de l'Opera-Comique, dont il étoit, il y a 50 à 60 ans, l'Auteur ordinaire. Quiconque lira les cinq tomes des Mille & un Jours, & enſuite les neuf tomes du Théâtre de la Foire, y trouvera le même fond, employé bien différemment; mais ce fond eſt ſi agréable, qu'il plaît également ſous l'une & l'autre forme.

La premiere édition des Mille & un Jours, eſt de 1710. Ils ont été ſouvent réimprimés depuis, mais ſans aucun changement.

Nous ſommes perſuadés qu'il ſeroit auſſi aiſé de faire un ſupplément aux Mille & un Jours, qu'aux Mille & une Nuits.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

Depuis plus de deux ans qu'a été commencée l'entreprise de la Bibliothéque des Romans, une des huit Classes a toujours été réservée pour un Roman de Chevalerie ; & tous ceux de ce genre dont nous avons donné l'extrait, ont été tirés des anciens Romans de Chevalerie de la Table Ronde. Nous espérions épuiser bien plutôt cet ordre de Romans ; mais après avoir extrait tous les Livres imprimés, de cette espèce, qui se trouvoient dans une grande Bibliothèque, nous avons découvert des Manuscrits du même genre, qui nous ont fourni une nouvelle source d'extraits, aussi agréables & aussi intéressans que les premiers, peut-être même plus précieux, puisque les Ouvrages dont ils sont tirés sont moins connus. Enfin, nous avons aussi épuisé tous les Manuscrits ; & nous croyions être à la fin de cette partie de notre carrière, lorsque nous avons recouvré le Roman imprimé le plus rare & le plus introuvable de tous ceux de la Table Ronde. C'est celui

dont nous allons donner l'extrait : après cela nous ne croyons pas qu'il en exiſte d'autres ; nous oſons même défier qu'on nous en trouve aucun ; & nous faiſons ce défi avec d'autant moins de crainte, que nous ſerions charmés de perdre, parce qu'en perdant nous découvririons une nouvelle piéce du tréſor des curieux de Chevalerie. Nous croyons même qu'en fait de Manuſcrits, il n'y en a qu'un ſeul appartenant à la Table Ronde, dont nous n'avons pu encore connoître le fond : il eſt intitulé, *Faits & Aventures de Meſſire Yvain.* Nous n'en avons vu que le titre ; mais nous croyons qu'il ne contient d'autres aventures que celles qui ſont miſes ſous le nom d'Yvain dans pluſieurs de nos articles. En tout cas, nous pourrons toujours y revenir, ſi jamais il nous tombe entre les mains, & qu'il contienne quelque choſe de nouveau & d'agréable : en attendant, hâtons-nous de parler du Roman de *Giglan*, afin de paſſer à la ſeconde ſubdiviſion, qui doit contenir les Romans du temps de *Charlemagne*, de *Roland*, & des *quatre Fils d'Aymond.*

Extrait de l'Hiſtoire de Giglan, fils de Meſſire Gauvain, qui fut Roi de Galles ; & de Geoffroy de Mayence, ſon compagnon, tous deux Chevaliers de la Table Ronde ; nouvellement tranſlatée du langage Eſpagnol en François. Lyon, chez Claude Nouri, dit le Prince, in-quarto, *Gothique, ſans date.* (Debure prétend qu'il a été imprimé en 153c.)

L'on voit que ce Roman a été traduit de l'Eſpagnol en François ; mais il y a apparence qu'il a été compoſé en François avant que d'être mis en Eſpagnol ; c'eſt ainſi que *Florès* & *Blanche-fleur Claremonde* & même les *Amadis*, n'ont été imprimés dans notre langue qu'après des Livres ou Manuſcrits Eſpagnols, mais qui originairement avoient été eux-mêmes traduits du François.

Le Traducteur de l'imprimé dont nous parlons, s'appelloit *Claude Platin*, Religieux Antonin ; il dit qu'ayant trouvé ce Livre écrit ſur velin en Eſpagnol, il l'a traduit pour éviter l'oiſiveté

mère de tous vices, & *pour plaire à ceux qui aiment à savoir des détails sur ces hommes célèbres, dont la renommée sera éternelle.* Certainement M. Platin pouvoit mieux employer son temps, qu'à confondre deux histoires qui n'ont proprement aucune relation ensemble, & qui ne sont d'ailleurs pas fort instructives; il les a si bien brouillées, que les aventures de Giglan, qui tiennent à la Table Ronde, sont mêlées avec celles de Geoffroy de Mayence, qui ne devroient pas y tenir; & que le Lecteur, dans son Livre, passe, à tout instant, d'un sujet à l'autre, sans pouvoir y rien comprendre. Nous avons travaillé à démêler tout cela, pour qu'il fût possible de s'y reconnoître; & nous allons extraire les deux histoires l'une après l'autre.

Giglan.

Giglan étoit fils naturel de l'illustre *Gauvain*, & de la Fée *Blanchevallée.* Sa mère, en *le faisant baptiser*, lui avoit donné le nom de *Giglan*, & s'étoit chargée elle-même de son éducation, dans un lieu désert & éloigné du commerce des hommes, où elle le formoit à la fatigue, & à tous les exercices du corps. Elle lui

parloit souvent des exploits merveilleux des Chevaliers de la Table Ronde, & sur-tout de ceux de Gauvain ; mais elle lui cachoit soigneusement que ce dernier fût son père ; & elle ne lui disoit pas même quel étoit son propre nom, de peur que, s'il rencontroit Gauvain, celui-ci ne le reconnût d'abord, parce qu'il savoit le nom qui lui avoit été donné dans son enfance, quoique d'ailleurs les traits de son visage lui fussent absolument inconnus.

Quand notre jeune Héros eut vingt-deux ans, sa mère voulut l'envoyer dans cette même Cour, dont elle lui avoit si souvent fait l'éloge, pour recevoir la Chevalerie de la main d'Artus. Elle lui fit un équipage convenable : & il s'y rendit avec de grandes dispositions pour les exploits, & fort peu de connoissance de sa propre histoire. Comme il étoit beau, bien fait, qu'il avoit l'air martial, délibéré, & sentoit son jeune homme de qualité, il fut parfaitement bien reçu du Monarque Anglois & de toute sa Cour. La Reine Genièvre trouva même qu'il ressembloit à Lancelot du Lac, (c'étoit la ressemblance qui lui étoit la plus chère;) « il ne s'agit plus,

» dit-elle, que de voir s'il eſt auſſi brave » qu'il eſt beau ». On demanda au jeune *Varlet* ſon nom. « Ma mère, répondit-il, » ne m'a jamais appellé que *Beaufils*; elle » ne m'a point dit quel étoit mon véritable » nom, ni celui de mon père; mais elle » m'a recommandé de mériter, par ma » valeur, de l'apprendre un jour... Puiſ- » que ce jeune homme n'a pas de nom, » dit Artus, en ſe tournant vers Genièvre, » il faut que nous lui en donnions un. Eh » bien, dit la Reine, qu'on l'appelle *le bel* » *Inconnu* ».

Ce fut donc ſous ce nom que Giglan reſta quelques jours à Carduel, attendant l'occaſion de gagner ſes éperons. Elle ſe préſenta d'une façon bien ſingulière; la voici.

Une jeune & belle Demoiſelle entra dans la ſalle du château d'Artus, accompagnée d'un Chevalier tout armé, mais dont l'écu étoit blanc & ſans deviſe, la viſiere de ſon caſque baiſſée. *Sire*, dit-elle, en s'adreſſant au Roi, « *je préſente à* » Votre Majeſté ce Chevalier qui m'a pris » pour ſa Dame & mie; il eſt fauſſement » accuſé d'avoir tué, en trahiſon, le brave & illuſtre Gauvain, votre neveu; mais

» il vient soutenir ici, les armes à la main,
» contre quiconque de vos Chevaliers
» voudra le combattre, qu'il s'est loya-
» lement comporté contre celui qui vou-
» loit me faire violence; & que s'il a tué
» Gauvain, ce n'est sûrement pas *mécham-*
» *ment & traîtreusement* ».

La nouvelle de la mort de Gauvain frappa & consterna toute la Cour d'Artus. Effectivement, il y avoit un an que ce héros étoit parti de Carduel, & on n'en avoit point entendu parler depuis; on ne pouvoit s'imaginer qu'il eût fait une fin si malheureuse, & dont il paroissoit même que les circonstances étoient injurieuses à sa mémoire. Le Souverain, qui aimoit tendrement son neveu, parut profondément affligé; il se fit répéter à plusieurs reprises, que Gauvain n'étoit plus; enfin, croyant s'en être bien assuré, il demanda à la Demoiselle de lui expliquer les circonstances de cette douloureuse histoire; elle parla en ces termes.

Je suis née dans un château situé à l'extrémité de votre Empire, ô grand Roi! Mon père, qui étoit un vieux Chevalier en grande réputation dans son temps, ayant reçu cette Seigneurie pour prix

de ſes ſervices, s'y étoit retiré avec ma mère. Celle-ci mourut lorſque je n'étois encore qu'un enfant; mon père continua de prendre ſoin de mon éducation; & il m'inſpira les principes d'honneur & de vertu convenables à une perſonne de mon ſexe & de ma naiſſance; mais en même-temps il m'entretenoit ſouvent des exploits de ſes anciens compagnons de la Table ronde; il en parloit avec intérêt & admiration; & ſur-tout, il ne tariſſoit pas ſur les louanges de Gauvain. Lorſque je quittai la Cour d'Artus, me diſoit-il, il étoit encore très-jeune; mais on pouvoit juger, dès ce temps-là, que ce ſeroit la fleur de notre Chevalerie. Rien n'égaloit ſa valeur & ſon intrépidité, ſi ce n'eſt ſa prudence & ſa ſageſſe. Il étoit beau, charmant, ſpirituel & galant, mais reſpectant l'honneur des Dames, & toujours empreſſé à les défendre; & ne voulant rien obtenir d'elles, qu'en leur prouvant qu'il en étoit digne. J'avois prévu que ſes exploits, en guerre & en amour, ſeroient innombrables: ils le ſont effectivement; & ce que j'entends dire de lui dans ma retraite, me confirme dans la haute opinion que j'en ai conçue.

Ces propos, que mon père me répetoit souvent, me portèrent à dire plusieurs fois, d'abord avec la légereté d'un enfant, ensuite avec la sensibilité d'une jeune personne dont le cœur commence à s'expliquer, que si jamais je rencontrois Gauvain, je ne pourrois m'empêcher de l'aimer, & qu'un tel Chevalier méritoit toute mon estime; si bien que dans notre voisinage, on m'appelloit, par plaisanterie, l'amante de Gauvain. Cependant je ne l'avois jamais vu. Depuis quelque temps, mon père a été obligé de faire un voyage en Cornouailles, pour recueillir un héritage, dont le prix, joint à ce qu'il possede, nous rendra beaucoup plus riches; il m'a laissée seule dans son château avec des domestiques fidèles, comptant bien aussi sur ma sagesse, fruit de la bonne éducation qu'il m'a donnée. J'y passois des jours tranquilles, lorsque l'arrivée de ce même Gauvain, dont le nom m'étoit cher, troubla mon repos. Il vint, armé de pied en cap, & monté sur un fier coursier, se présenter à la porte de mon château. Dès qu'il se fut nommé, je m'empressai à le recevoir. « Ah! Seigneur, lui dis-je, quel bonheur pour moi de voir un Héros

dont la réputation eſt ſi grande, & dont mon père m'a tant de fois entretenue ! Auſſi-tôt je fis prendre ſoin de ſa perſonne, de ſes chevaux & de ſon Ecuyer ; je le logeai dans l'appartement même de mon père, & je lui fis ſervir le meilleur ſouper qu'il me fut poſſible. Il parut fort ſatisfait de cette bonne réception ; & convenant qu'il avoit grand beſoin de repos, venant de faire des courſes & des exploits incroyables, il reſta chez nous pendant quelques jours. Je m'apperçus bientôt que je lui avois inſpiré de l'amour ; il me le témoigna même avec beaucoup de vivacité. Flattée d'avoir touché le cœur d'un pareil Héros, je l'aſſurai que j'étois diſpoſée à répondre à ſes ſentimens ; que je ne doutois pas que mon père ne penſât comme moi : que s'il vouloit attendre ſon retour, il obtiendroit aiſément ſon conſentement pour m'épouſer : « Il vous connoît parfaite-» ment, ajoutai-je, & quoiqu'il y ait » pluſieurs années qu'il ne vous a vu, » il m'a dit que vos traits étoient ſi bien » gravés dans ſa mémoire, qu'il ſe les » rappelleroit ſans peine ; & que le plus » beau & le plus heureux jour de ſa vie, » ſeroit celui où il pourroit vous rece-

» voir & vous embrasser ». Je me flattois qu'une si douce espérance calmeroit l'impatience de ce Gauvain, que l'on m'avoit annoncé comme aussi sage qu'il étoit brave. Mais, au contraire, il sembla qu'un desir effréné de me posséder, lui rendoit tout délai odieux & insupportable. « Belle » Demoiselle, me disoit-il sans cesse, » puisque votre père a pour moi une si » forte estime, & qu'il doit être si content » de me voir son gendre, il trouvera l'af» faire plutôt faite, & moi j'en serai » plutôt heureux ». Enfin, un jour, tandis que nous nous promenions dans une allée située près d'un bois, tout à coup il me saisit, & perdant tout-à-fait le respect: » non, me dit-il, beauté rébelle, tu » ne différeras plus de faire mon bon» heur; nous sommes seuls, & je suis le » plus fort ». Je m'écrie aussi-tôt, quoique avec peu d'espérance que mes cris seront entendus. Cependant ce Chevalier que voici, passoit par hasard à travers le bois auprès duquel nous étions: il accourt à mes cris, s'approche & en demande la cause: ah! Seigneur, lui dis-je, qui l'eût pu croire? c'est des mains de Gauvain que je vous prie de me délivrer; il veut me

faire violence. Qu'entends-je, dit le Chevalier ! toi, Gauvin ? Félon, défends toi. Vous voyez, dit Gauvain, que je suis sans cheval & sans armes !... Elles sont dans le château voisin, dis-je alors, & il est aisé de vous en revêtir. Effectivement, il alla s'armer ; & le Chevalier l'ayant attendu, je les vis combattre. Soit par un effet du remord de la faute qu'il venoit de commettre, soit par une autre cause que j'ignore, je ne trouvai point en Gauvain cet excès de valeur qu'on m'avait tant vanté. Il fut aisément abattu ; & je peux vous assurer que le Chevalier que voici offrit de lui accorder la vie, s'il se repentoit de la violence qu'il avoit voulu me faire ; mais celui-ci ne lui ayant répondu que par des injures, il lui trancha la tête. Madame, me dit-il ensuite, je vous ai vengée ; mais ne croyez pas que j'abuse de mon triomphe ; je n'imiterai pas ce traître, en cherchant à vous faire violence ; un amour fidèle & respectueux, & une soumission parfaite, sont les sentimens que vous devez inspirer. Seigneur, lui dis-je, quoique j'eusse à me plaindre de Gauvain, je ne peux qu'être affligée de ce que vous avez enlevé à la terre un

si preux Chevalier : il vient de payer cherement la seule faute qu'il ait commise ; & il est aisé de voir, par la maniere dont il s'est défendu, qu'il en rougissoit lui-même. Permettez que je lui fasse, du moins, rendre les honneurs de la sépulture. Mon père, qui est l'homme du monde le plus pénétré d'estime & d'admiration pour Gauvain, ne me pardonneroit jamais d'avoir négligé ce devoir. Vous pourrez ensuite attendre, si vous voulez, mon pere dans notre château : vous êtes vainqueur & puissant ; & je ne peux, jusqu'à son arrivée, vous opposer que des prieres d'être courtois à mon égard. Il me promit de nouveau, déférence, honnêteté, soumission ; & me tint parole. Je fis élever une tombe à celui auquel il avoit ôté la vie ; mais mon Chevalier voulut qu'on n'y mît d'autre inscription que ces paroles :

Cy-git le Chevalier félon,
Qui de Gauvain porta le nom.

Pendant plus de quinze jours qu'il passa dans mon château, il se conduisit envers moi si différemment de Gauvain, m'assura de son amour d'une façon si

honnête & si respectueuse, me pria avec tant de ménagement, & en même temps avec tant d'ardeur, d'oublier celui qui m'avoit insultée, & de ne m'occuper que de lui, qui vouloit mériter toute mon estime, que je ne pus la lui refuser. Je lui permis donc de se dire mon Chevalier, & je me déclarai sa dame. Nous attendîmes le retour de mon père, pour lui faire agréer nos sentimens, & l'engager à recevoir nos justifications sur la mort de Gauvain. Il arriva enfin du pays de Cornouailles. L'Ecuyer de Gauvain avoit couru au devant de lui, l'avoit rencontré depuis deux jours, & lui avoit appris la mort de son maître. Nous nous avançâmes au devant de mon père. Ce Chevalier étoit monté sur son palefroi, armé de pied en cap, comme vous le voyez, la visiere de son casque baissée ; j'étois à côté de lui, montée sur ma haquenée blanche. Dès que nous parûmes, mon père nous accabla des plus cruels reproches ; il étoit si prévenu pour Gauvain, qu'on auroit cru à l'entendre, que c'étoit moi qui avois manqué de considération pour ce Chevalier, & non pas lui qui m'avoit insultée. Quant à mon défen-

seur, il alla jusqu'à lui dire des injures : celui ci les reçut avec autant de sang-froid qne de patience. Chevalier, lui dit-il, je respecte en vous le père de cette belle personne que j'ai prise pour ma Dame ; mais je peux vous jurer, par ce qu'il y a de plus sacré, que je n'ai point tué Gauvain en trahison. Allez donc, lui dit mon père, allez vous justifier à la Cour du grand Roi Artus, à qui vous avez enlevé la fleur de sa Chevalerie. J'irai, répliqua-t-il, & avant que de me découvrir à cette Cour, je combattrai contre qui voudra, pour soutenir que je suis incapable d'avoir donné traîtreusement la mort à un Chevalier ; je vaincrai, & je serai justifié. Mais, permettez-moi d'emmener avec moi cette belle Demoiselle ; son témoignage m'est nécessaire ; elle a été l'objet de l'action que l'on m'impute à crime, & elle le sera de ma justification. Mon père y consentit, sur ce que je l'assurai que j'étois assez certaine de la délicatesse & de la prud'hommie de ce Chevalier, pour ne pas craindre de voyager avec lui. Nous partîmes, & nous voici.

L'étonnement & l'intérêt de la Cour d'Artus, où personne n'osa interrompre

la Demoiſelle, augmenterent par ces détails. Cependant toute le Chevalerie ne revenoit point de ſa ſurpriſe, du défi qui lui étoit fait ; lorſque le *Bel Inconnu* élevant la voix : quoi ! dit-il, ce Chevalier, dont ma mère m'a tant recommandé de faire mon ami & mon modele, a été tué ; & un autre Chevalier a l'audace de ſoutenir qu'il l'a fait périr juſtement, pour avoir commis une action infâme ? Une telle calomnie mérite d'être punie ; mais celui qui l'avance eſt trop menteur, & ſans doute trop lâche, pour mériter d'être combattu par un ancien Chevalier ; c'eſt à moi, ſimple Varlet, de gagner mes éperons, en lui faiſant mordre la pouſſiere, & confeſſer ſon crime. Jeune homme, dit alors le Chevalier inconnu, ton audace exciteroit ma colere, ſi ta jeuneſſe & ta phyſionomie ne m'intéreſſoient pas ; mais je conſens à t'accorder l'honneur que tu demandes de combattre contre moi ; je ſuis même diſpoſé à ne te donner qu'une leçon douce & pour ainſi dire paternelle : tu ne peux mieux gagner tes éperons, qu'en me combattant ; quand tu ſeras vaincu par moi,

tu ne les mériteras pas moins; & si tu pouvois avoir sur moi quelque avantage, du dernier Varlet, tu deviendrois le premier Chevalier du monde. Vas, jeune homme, vas t'armer; & descends dans la carrière où je vais t'attendre. Le bel Inconnu se retira en tenant encore quelques propos audacieux; & le Chevalier descendit dans la lice, qui étoit toujours préparée sous le balcon du Roi & de la Reine. Tandis qu'il s'y promenoit, en attendant son jeune adversaire, le Sénéchal *Queux*, toujours soutenant son caractère impertinent & ridicule, voulut encore essuyer dans cette occasion un nouvel affront. « Messieurs, dit-il aux autres » Chevaliers d'Artus, j'ai voulu laisser » à ce jeune homme l'avantage de se » présenter, & de haranguer le pre- » mier en faveur de notre cher Gau- » vain; mais je saurai le devancer au » combat; j'ai des Valets pour m'aider » à m'armer promptement, & il n'en a » pas. Je vais expédier le Chevalier in- » connu; quand le Varlet viendra, il » trouvera besogne faite; & ma foi, il » n'aura qu'à chercher une autre occasion

» de gagner ſes éperons ». Effectivement, Queux fut bientôt prêt ; & s'avançant dans la carrière, & adreſſant la parole à l'inconnu ; « Chevalier, lui dit-» il, il eſt bon que vous ſachiez que feu » Gauvain étoit mon compagnon d'armes, & mon ami intime ; j'oſe même » dire (à préſent que ce bon & brave » Chevalier eſt mort) qu'il faiſoit de » moi un cas très-particulier ; que la » moindre preuve de reconnoiſſance que » je puiſſe lui donner, eſt de faire avec » vous un coup de lance en ſa mémoi-» re. Tenez-vous bien, je vous attaque. » Beau Sire Chevalier, répliqua l'in-» connu, qui reconnut le Sénéchal, je » ſçais ce que vous méritez, & le cas » que Gauvain faiſoit de vous ; je vais » vous en donner la preuve ». En même-temps il l'attendit, évita adroitement ſon coup de lance, & de la ſienne lui en porta un ſi rude, qu'il le fit paſſer par-deſſus la croupe de ſon cheval, & le jetta à plus de dix pas en arrière. Alors voyant paroître le jeune Varlet : Sergens ! s'écria-t-il, qu'on ramaſſe Monſeigneur le Sénéchal ; & qu'il ne vienne plus troubler

l'ordre de nos combats. Auſſi-tôt il en commença un bien plus rude & plus intéreſſant avec le bel Inconnu. Ils fondent l'un ſur l'autre avec la rapidité de la foudre, & ſe heurtent d'une telle force, que les ſangles de leurs chevaux étant rompues & arrachées, les Cavaliers ſe trouvent en même-temps tous deux à terre. Le bel Inconnu, plus jeune & plus leſte, fut le premier relevé, & vint l'épée à la main attaquer ſon adverſaire; celui-ci le reçut bien: ils ſe battirent long-temps; l'un avoit pour lui la force & l'expérience; l'autre l'agilité & l'adreſſe. Le ſuccès paroiſſoit incertain: enfin, s'étant arrêtés involontairement l'un & l'autre pour reprendre haleine: « jeune homme, dit » le Chevalier à l'Ecu blanc, je dois louer » votre valeur & vos diſpoſitions pour » le noble métier de la Chevalerie; & » je vois déjà que vous êtes digne d'être » admis dans celle du grand Artus: s'il » conſent à vous y recevoir, après avoir » été votre adverſaire, je ſerai votre » parrain ». Le jeune homme, flatté des éloges de ſon digne rival, le pria à ſon tour de lui dire contre qui il avoit eu l'honneur de combattre. J'étois réſolu de

le cacher, dit le Chevalier; mais vous méritez de l'apprendre, & je vais vous révéler ce secret. *Je suis Gauvain*, (en même-temps il leva la visiére de son casque.) La Cour d'Artus, surprise & enchantée, reconnut ce Héros qu'elle pleuroit. L'on juge bien que le combat ne fut pas poussé plus loin. On conduisit les deux champions dans le château, aux pieds d'Artus & de la Reine Génièvre. Gauvain y trouva sa Dame bien étonnée d'apprendre que c'étoit-là le véritable Gauvain. On lui demanda avec empressement l'explication de cette énigme; il la donna en ces termes.

Je cherchois des aventures, & je traversois le bois auprès duquel j'eus le bonheur de rendre service à cette belle Demoiselle, lorsqu'une Levrette, plus blanche que la neige, caressante, mais qui paroissoit dans ce moment agitée d'une grande inquiétude, accourut vers moi; & tantôt sautant devant mon cheval, tantôt paroissant vouloir s'attacher à mes étriers, courant, caracolant, sembloit m'entraîner dans un sentier qu'elle me montroit par ses mouvemens. Je compris à la fin qu'elle prenoit intérêt à quelque

personne qui étoit en danger, & auprès de laquelle ce sentier pouvoit me conduire; je le suivis. Bientôt j'entendis des cris, & je trouvai cette Demoiselle dans le danger dont elle vous a rendu compte. Vous jugez quel fut mon étonnement, quand j'appris qu'elle me croyoit coupable de l'insulte dont je venois la venger. Je compris enfin que quelque indigne Chevalier avoit emprunté mon nom pour la séduire, & j'ai imaginé la tournure qui m'a paru la plus propre à faire distinguer le véritable Gauvain du Gauvain supposé. Je m'estime heureux, de ce qu'en me conduisant comme j'ai fait, j'ai eu le bonheur de plaire à une aimable personne, à laquelle je veux rester attaché tout le reste de ma vie; & de connoître le mérite d'un jeune homme pour qui je me sens une véritable inclination, & que je trouve digne de mon estime.

Dans la même journée il interrogea le bel Inconnu sur sa naissance; il découvrit qu'il étoit fils de la Fée *de la Blanche-Vallée*, & par conséquent le sien. Aucun des jours de notre Héros ne fut si heureux ni si brillant pour lui. On envoya rendre compte au pere de la jeune De-

moiſelle, de la juſtification du prétendu aſſaſſin de Gauvain; il vint bientôt lui-même à la Cour d'Artus, & aſſiſta aux nôces de ſa fille avec le Héros, ſon ancien ami. Giglan y aſſiſta également; & après avoir reçu de ſon pere l'ordre de Chevalerie, & les inſtructions propres à en faire un Héros, il alla, à ſon exemple, chercher de belles & brillantes aventures.

Nous ne nous arrêterons pas à en conter un grand nombre, qui reſſemblent à beaucoup d'autres; nous nous attacherons ſeulement à la plus galante. Paſſant à quelque diſtance d'un château, une Soubrette vint implorer ſon ſecours en faveur de la Demoiſelle Hélène ſa maîtreſſe. Un Chevalier voiſin, redoutable par ſa force, d'ailleurs laid & de mauvaiſe humeur, étoit venu s'établir chez elle, & vouloit la forcer à l'épouſer. La Demoiſelle cherchoit partout un défenſeur; & la Soubrette aſſura Giglan qu'elle étoit d'autant plus faite pour en trouver, qu'elle étoit d'une beauté parfaite, & digne du nom qu'elle portoit. Notre jeune Héros n'avoit pas beſoin de cette conſidération, pour être

disposé à défendre une Demoiselle opprimée. Les instructions de Gauvain portoient qu'il devoit chercher à réparer toute injustice. Le nouveau Chevalier suivit donc la messagère d'Hélène ; & étant arrivé près du Château, il envoya défier le Chevalier, & lui fit dire qu'il l'attendoit à cent pas dans la plaine, pour le combattre seul, fût il secondé de tous ses vassaux. Ce fut Robert, sage & fidéle Ecuyer, que Gauvain avoit attaché au sort de Giglan, qui porta ce défi. Il fut reçu avec promesse que dans une heure on se trouveroit dans la plaine, au bas de la colline ; & que, les Vassaux d'un côté, & l'Ecuyer de l'autre, ne seroient que témoins du combat. Effectivement, le Chevalier usurpateur parut au moment marqué : sa taille haute, & sa contenance hardie, n'effrayèrent point le fils de Gauvain : ils combattirent. Le combat fut long & sanglant : mais enfin le plus ancien Chevalier fut vaincu, & même percé par la lance du nouveau. Aussi-tôt les Vassaux se dissipent dans la plaine ; & Giglan & Robert entrent en triomphe dans le Château. Hélène la pucelle, (c'est ainsi que l'appelle le Ro-

man, sans doute pour la distinguer de l'Hélène Grecque,) le reçut avec reconnoissance & empressement. Le Roman nous fait la description de l'ajustement de la belle; & comme nous y trouvons quelques traits de ressemblance avec celui que portent encore nos Dames à la campage, nous ne négligerons pas de le mettre ici. Sa chevelure blonde étoit retenue par un ruban large de soie verte, qui formoit, à quelque distance au-dessus de son front, une barrière qui partageoit sa hauteur de ses cheveux. Le même ruban les relevoit par derrière quand elle le jugeoit à-propos; mais quand il étoit lâché, il les laissoit flotter à grosses boucles sur ses épaules & sur son dos. Quand elle s'exposoit au grand air, elle ornoit sa tête d'un chapeau blanc & or, galamment garni de plumes blanches, & dont les côtés étoient relevés avec des agraffes de perles. Son habillement étoit composé d'un corset, orné de rubans verds, assortis à la nuance de celui qui retenoit ses cheveux. Sa robe relevée avec des rubans de même couleur, laissoit voir un jupon blanc brodé de branchages verds, & de fleurs de diverses couleurs; quand

elle vouloit se mettre sur ses grands atours, elle portoit, sur tout cela, une manteline couleur de rose bordée d'hermine. C'est ainsi qu'elle reçut d'abord Giglan, a qui elle parut, comme elle étoit en effet, belle comme l'astre du jour. L'ayant fait entrer dans sa Salle, elle l'invita à se reposer ; & l'ayant engagé à se dépouiller de ses armes, tandis que de son côté elle ôtoit sa manteline & son chapeau, elle lui fit servir un repas aussi délicat que le lieu & le temps pouvoient le permettre. Giglan, qui n'avoit jamais connu l'amour, sentit pourtant toute la force des traits qui partoient des yeux de l'aimable Hélène. Pendant le souper, elle lui fit assez entendre que l'humeur & la figure du tyran dont il venoit de la délivrer, étoit ce qui l'avoit le plus irritée contre lui, & qu'elle ne seroit pas insensible aux soupirs d'un amant plus jeune, plus aimable, & qui s'y prendroit mieux pour la séduire. Giglan fut enchanté. Après le souper, elle le conduisit elle-même dans la Chambre qu'il devoit occuper ; & en lui souhaitant une bonne nuit, elle accompagna ce souhait d'œillades si tendres, que le

jeune Héros fut sur le point de se laisser emporter à l'ardeur d'une bouillante jeunesse. Mais Hélène ne lui eût pas plutôt dit, quoiqué d'un ton très-doux; *arrêtez, Giglan, finissez; Gauvain dont vous venez de me dire que vous étiez le disciple & l'élève, ne vous a sûrement pas appris d'aller si vîte avec les Dames; les régles de la bonne & pure Chevalerie sont d'attendre de leur volonté le don d'amoureuse merci, sans se presser de leur ravir un consentement qu'elles peuvent vous faire espérer pour la suite.* Giglan, à qui il suffisoit de rappeller les leçons de Gauvain pour le contenir dans le devoir le plus rigoureux, s'arrêta & se contenta de la légère & éloignée espérance que lui donnoit la belle Hélène. Elle se retira, & Giglan se coucha; mais il ne put passer la nuit tranquillement, l'image d'Hélène le tourmentoit.

A la pointe du jour, Robert entra dans sa Chambre & le trouvant éveillé; Sire lui dit-il, les Vassaux du Seigneur que vous avez tué hier, & qui s'étoient enfuis, se sont rassemblés; ils courent autour du Château, & ravagent le Village qui est au pied de la colline: laissez-moi prendre

votre lance & votre armure ; il suffit de moi pour battre cette canaille. Non, lui répondit le Chevalier, je ne veux point laisser mon ouvrage imparfait, je veux y aller moi même. Aussi-tôt il se lève, il s'arme, il monte à cheval, & sort avant que de s'informer si Hélène est éveillée. Descendu dans le Village, suivi de Robert, leur aspect a bientôt fait fuir les partisans de l'ancien tyran ; mais il les poursuit assez loin, & s'écarte du Château à la distance de quelques lieues. Tandis qu'il se disposoit à y retourner, il entend des cris, & vole au secours de quelques malheureux : c'étoit remplir les devoirs de la Chevalerie. Le lendemain nouvelle aventure, qui le conduit encore plus loin ; enfin d'aventure en aventure, il s'éloigne beaucoup, & trouve qu'il a à combattre une troupe entière de gens bien armés. L'intrépide Giglan ne les craint pa ; il fait plus, il vient à bout de les vaincre ; mais ce n'est pas sans recevoir, en trahison, plusieurs coups dont il est grièvement blessé. Ceux qu'il a secourus prennent de lui tous les soins qu'inspirent la reconnoissance ; mais il est forcé de se laisser panser, & de se mettre au lit, où

il passe plusieurs semaines. Robert lui tenoit fidelle compagnie, & il lui parloit souvent d'Hélène. Que j'ai d'impatience de la rejoindre & de la revoir, disoit-il a ce fidele Ecuyer! Eh! mais, Monseigneur, répondoit Robert, cela étant, il ne falloit donc pas tant vous presser de la quitter: il me paroît, par le récit que vous venez de me faire, que vos affaires étoient bien avancées. Puisque vous avez poussé le scrupule jusqu'à ne pas brusquer l'aventure dès ce soir-là même, au moins la conclusion n'en auroit pas été fort retardée; au lieu que vous voici bien loin de cette belle, & qui plus est, blessé. Ah! Robert, Robert, répondit Giglan, peut-on se repentir d'avoir eu des sentimens trop délicats? D'ailleurs, les leçons de Gauvain.... Sire, Sire, répliqua Robert, quand les vieux Chevaliers donnent de ces sortes de leçons aux jeunes, ils ont leurs raisons, & ils savent bien qu'on ne les prendra pas trop au pied de la lettre. Quoi qu'il en soit, guérissez-vous; & quand vous vous porterez bien, retournons au Château d'Hélène; il faut espérer que vous y regagnerez le temps perdu.

Ils y retournèrent en effet, après une

absence de six semaines. Environ à une lieue du château, ils rencontrèrent la belle Demoiselle qui chassoit au vol, suivie de ses femmes, Fauconniers & domestiques. Giglan mettant aussi-tôt pied à terre, la salua respectueusement & s'approchant de sa haquenée, voulut baiser le bas de son étrier : mais la Demoiselle, sans lui répondre, tourna son cheval d'un autre côté. — » Ecoutez-moi, lui dit-il, belle » Demoiselle, vous allez causer ma mort. » — La Demoiselle continuoit son che- » min. — Ne me reconnoissez-vous plus, » reprit le Chevalier ? Je suis Giglan, qui » ai eu le bonheur de vous rendre service, » & le bonheur plus grand de vous plaire : » je viens à vous rempli d'amour. — En- » fin, la Demoiselle en retournant la » tête : j'ai connu Giglan, lui dit-elle ; » pendant un jour entier il a été cher à » mon cœur ; mais dès le lendemain il » m'a abandonnée sans raison, & je ne » cherche plus qu'à l'oublier ». Cela dit, la Demoiselle continua de suivre ses éper- viers, & quitta le Chevalier, qui resta comme pétrifié. Ah ! Robert, Robert, s'écria t-il, que deviendrai-je ? Je suis haï & mépriſé de ma Dame ! Je vais fuir

loin de ce pays, cheminer tant que terre pourra me porter; & je ne la reverrai jamais. Point du tout, Monseigneur, répondit Robert ce n'est point là le parti qu'il faut prendre: soyez fâché, j'y consens; mais ne portez point votre chagrin trop loin, & ne vous éloignez pas des lieux où vous pouvez recevoir consolation, & vous ménager un raccommodement. Etablissons-nous dans le village au bas de la colline où est bâti le château de la belle Hélène. Là, vous soupirerez tout à votre aise.

Ils allerent, en effet, se loger dans une maison de paysan, où Giglan, tourmenté par son amour pour Hélène, & par le désespoir de lui avoir déplu, tomba bientôt véritablement malade. Cela ne sera rien, disoit Robert; buvez de l'eau, cela vous rafraîchira; & dites que vous voulez vous laisser mourir de faim: pourvu que Mademoiselle Hélène le sache bientôt, tout ira bien. Effectivement la Demoiselle fut bientôt informée que son vengeur & son amant étoit au pied de son château dans un état déplorable. Elle lui tint cependant rigueur pendant plus d'une semaine. Giglan commençoit à désespérer du succès

des conseils de Robert, lorsque la Suivante d'Hélène arriva dans la cabane où le Chevalier étoit couché. Elle portoit une robe vermeille, qu'elle étoit chargée de lui présenter de la part de sa maîtresse, en lui annonçant son pardon, & le desir qu'Hélène avoit de le revoir. Le Chevalier se sentit aussi-tôt parfaitement rétabli, & monta bientôt au château. Il y fut bien reçu, y soupa à merveille, & ne fut point effrayé d'une légère résistance, qui dans le fond n'étoit qu'une agacerie. Il fut si content de sa bonne fortune, qu'il passa près d'un an dans le château d'Hélène, heureux, ne songeant plus aux combats ni aux exploits militaires, & préférant les mirthes aux lauriers. *Il ne pensoit* (dit le Roman) *qu'à joie & à plaisance*; *car il avoit tout ce que cœur d'homme peut désirer, pour avoir plaisir en ce monde.* Mais enfin l'amour de la gloire se ranima dans son cœur : le souvenir de la Cour d'Artus, & de l'illustre Gauvain, lui revinrent dans l'esprit. L'annonce d'un tournoi fameux, qui devoit se célébrer à Carduel, lui inspira le desir de se signaler par de nouveaux exploits. *Madame & mie*, dit-il un jour à Hélène,

plaisirs & liesse sont réunis près de vous ; mais honneur & gloire de chevalerie sont à Carduelle, & c'est-là que doit les chercher un digne fils de l'illustre Gauvain, & petit-neveu du grand Artus. Donnez-moi donc licence de voler aux combats où l'on m'appelle. Ah ! Giglan, Giglan, lui répondit Hélène, *si vous perds un jour, plus ne dois espérer de vous revoir : je connois vous & vos pareils ; amour de Dame ne tient dans leur cœur, si désir de gloire n'en est banni.*

Giglan fit tout ce qu'il put pour la rassurer : il n'épargna ni sermens, ni caresses ; mais il voulut partir, & partit en effet. Il arriva à temps pour être un des tenans du tournoi ; & justifier, par la façon dont il y combattit, la haute opinion qu'on avoit déjà conçue de lui, & le plaisir que témoignoient de le revoir toute la Cour & la Chevalerie d'Artus.

On n'oublia rien pour le retenir, ou l'engager dans de nouvelles aventures ; & on y réussit. Il suivit Gauvain dans des courses où, sa valeur secondant la prudence de son père, il obtint l'admiration de la Grande-Bretagne & de la Table Ronde. Un an se passa, pendant lequel la

tendre Hélène ne reçut point de ſes nouvelles.

Quand il fut de retour à Carduel, la Reine Geniévre conçut pour lui un projet de fortune qui devoit le rendre le plus grand Seigneur de l'Angleterre. *Emérie*, Princeſſe de Galles, venoit d'hériter du Royaume de ſon père; mais elle avoit beſoin de défenſeurs pour ſe ſoutenir ſur un Trône dont on lui diſputoit la poſſeſſion, uniquement parce que les Chevaliers Gallois avoient honte d'obéir à une femme. Artus chargea Gauvain de ſe mettre à la tête d'une troupe qui devoit ſoumettre le pays de Galles à ſa légitime Souveraine. L'on juge bien que Giglan le ſuivit dans cette expédition; & ce fut alors que la Reine forma le deſſein de le marier à la belle Reine de Galles. Le bruit de cette grande affaire ſe répandit bientôt à la Cour d'Artus: cependant ce n'étoit qu'un projet, dont Giglan même n'étoit pas inſtruit. Il ſuivoit ſon père dans l'expédition de Galles comme dans une guerre juſte, & où il y avoit de la gloire à acquérir; mais il n'avoit point d'autres vues; & s'il oublioit la promeſſe qu'il avoit faite à Hélène de la rejoindre promp-

tement, au moins ne vouloit-il pas manquer à la foi qu'il lui avoit jurée.

Cependant la Demoiselle délaissée envoya sa Suivante à Carduel pour apprendre des nouvelles de son amant : celles que rapporta la messagere plongèrent sa maîtresse dans le désespoir. Elle lui dit qu'il n'étoit question que du mariage de Giglan avec Emérie. Cet avis imprudent porta la mort dans le cœur d'Hélène. Une fièvre violente la saisit, & peu de jours après elle mourut.

Giglan revenant triomphant du pays de Galles, apprit cette catastrophe ; alors sa premiere tendresse pour Hélène se réveillant dans son cœur, il se livra aux remords & aux regrets. Pendant long-temps il ne voulut pour entendre parler ni du trône de Galles, ni de la belle Reine Emérie, quoiqu'il l'eût trouvée très-aimable ; mais enfin on parvint à calmer sa douleur ; & son cœur devenu libre, il l'offrit à la nièce de Genièvre, avec qui il fut couronné.

Et, dit le Roman, *il fut digne de son père Gauvain ; car il se fit aimer des grands & petits, extirpa les vices de son pays le plus qu'il put, visita toutes les villes de son Royaume, administrant justice à cha-*

eux. S'il venoit quelque pauvre Chevalier qui, par fortune, eût perdu le sien, il le remontoit. Quand quelques-uns de ses Barons ou sujets étoient en dissension, il prenoit peine de les bien remettre ensemble. Il aima sa femme, & lui porta honneur, foi & loyauté. Ils véquirent en grand amour, & eurent belle génération.

Telle est l'Histoire de Giglan ; passons à celle de Geoffroy, que l'ignorant Auteur ou Traducteur (Claude Platin) dit avoir été fils de *Doon*, Duc de Mayence. Si cela étoit, ce Héros appartiendroit à la Cour de Charlemagne ; mais on le fait figurer ici à la Cour d'Artus, ainsi qu'on va le voir.

Geoffroy de Mayence.

Le Roi Artus tenoit sa Cour plénière à Carduel. On étoit à table : tout-à coup entra un jeune Varlet, grand, fort & vigoureux, qui, descendant de cheval, pria le Monarque, en l'honneur de la fête, de lui accorder un don. La promesse lui en ayant été faite : Sire, dit-il, je n'ai voulu être reçu Chevalier que de la main du

plus vaillant Roi de la terre ; c'eſt pour recevoir cet honneur que je viens à votre Cour. Artus lui demanda quel étoit ſon nom : il répondit qu'il s'appelloit *Geoffroy*, & étoit fils de *Doon*, Due de Mayence. Ce nom fameux étoit connu d'Artus. Doon avoit été un des premiers, & l'un des plus célèbres Chevaliers de la Table Ronde. Le Monarque s'applaudit de pouvoir récompenſer, dans le fils, les ſervices du père : il lui conféra la Chevalerie ; & le fit aſſeoir à ſa table avec les autres Héros qui s'y trouvoient.

Sur la fin du repas, ſe préſenta un Cavalier armé de toutes pièces : il entra, comme Geoffroy, dans la ſalle, mais ſans dire un mot, frappa de ſa lance l'Officier qui ſervoit devant la Reine, & qui n'étoit point armé : « *Roi Artus*, dit-il alors, *c'eſt pour t'inſulter que je viens de frapper en ta préſence l'un de tes Chevaliers. Tous les ans, au même jour, je viendrai en faire autant : ſi tu oſes entreprendre de m'en empêcher, mon nom eſt Taulas de Rogemont.* A ces mots il ſortit. La Reine fut effrayée de ce ſpectacle : Artus & toute ſa Chevalerie en furent indignés ; mais Geoffroy ſortant de ſa place, & approchant

du Monarque, lui demanda la permission de le venger, & de mériter ainsi l'honneur qu'il venoit de recevoir de sa main. Artus hésita d'abord, trouvant que le nouveau Chevalier étoit encore bien jeune & bien foible pour oser se mesurer avec un personnage aussi redoutable que paroissoit l'être Taulas. Cependant à la fin il y consentit, sur-tout après avoir entendu le serment que fit Geoffroy de ne jamais *boire vin pur*, *manger pain sur nappe*, *ni dormir en linceul*, qu'il n'eût combattu l'insolent qui venoit d'insulter Artus, Geniévre & leur Chevalerie. L'audacieux étranger étoit sorti sur le champ. Le Roi ordonna qu'on amenât un cheval au fils de Doon. La monture fut bientôt prête, Geoffroy bientôt armé; & il partit, suivant les traces de celui qu'il devoit attaquer.

Au bout de quelques heures de marche, il apperçut un arbre élevé & isolé, auquel pendoit une lance dorée, & d'un éclat éblouissant : il s'en approcha; & trouvant qu'elle étoit aussi bonne que belle, il mit la sienne à la place, & se préparoit à l'emporter, lorsqu'un Nain, qui étoit caché derrière un buisson, se

montrant tout-à-coup : *Vaſſal*, lui dit-il, (on ſait que le terme de Vaſſal étoit la plus grande injure que l'on pût dire à un Chevalier,) *arrête*; *jamais tu ne touchas lance qui te coûtât ſi cher.* Alors il donna du cor, & un Chevalier tout armé parut. *Il faut que la vie te ſoit bien à charge*, dit celui ci à Geoffroy, *pour avoir oſé toucher cette lance! tu auras à t'en ſervir contre moi, & elle te ſera inutile, ainſi qu'elle l'a été à ces Chevaliers que tu peux voir d'ici.* En même tems il lui montra les fourches patibulaires ſituées à quelque diſtance, auxquelles étoient attachés vingt-quatre Chevaliers avec leurs écus pendus au col par dériſion. *Je ne crains point ta menace*, dit alors le jeune Geoffroy; *c'eſt toi qui feras le vingt-cinquième.* En même-tems il combattit le Chevalier, redoutable défenſeur de la lance d'or. Cette armure qui, ſans doute, n'étoit faite que pour attirer & ſéduire les Chevaliers qui la voyoient, ſervit mal notre Héros; mais ſon épée y ſuppléa. Il fondit ſur ſon adverſaire, l'atteignit au défaut de la cuiraſſe, le jetta en bas de ſon cheval; & ayant achevé de lui ôter la vie, le traîna juſqu'au gibet, où il remplit la dernière

place. Auſſi-tôt notre héros remontant à cheval, continua de ſuivre Taulas. Pendant trois jours & trois nuits, il marcha continuellement, ne vivant que de quelques fruits ſauvages, & ne buvant que de l'eau de quelques fontaines qu'il trouvoit en route. Il ne pouvoit joindre ſon ennemi; cependant il étoit sûr d'être dans le bon chemin, parce qu'il entendoit dire ſouvent, dans les lieux où il paſſoit, qu'on y avoit vu Taulas depuis peu. Enfin, excédé de fatigue & de ſommeil, il ſe trouva un ſoir au milieu d'un joli boſquet, dont l'herbe haute & touffue fourniſſoit à ſon cheval de quoi paître, & ſembloit lui offrir à lui-même un lit commode. Il débride ſon palefroy, & mettant ſon écu ſous ſa tête, il s'endort. Le boſquet faiſoit partie du parc d'un château appellé *Montbrun*, qui appartenoit à une jeune & belle Demoiſelle nommée *Berniolle*. Elle étoit riche & puiſſante; ſon château étoit magnifique. Geoffroy étant arrivé à la pointe du jour, dans le boſquet attenant cette demeure, il fut bientôt apperçu des tours du château: & le Nain du donjon donna avis à la dame qu'un jeune Chevalier étoit couché & dormoit aſſez près

de chez elle. Auſſi-tôt elle envoie chercher ſon Sénéchal, & lui ordonne d'aller le réveiller. Il exécute ſon ordre, & prenant Geoffroy par le bras; « Seigneur » Chevalier, lui dit le Sénéchal, la Dame » du château de Montbrun, que vous » pouvez voir d'ici, vous ordonne de ve- » nir à ſes pieds recevoir ſes ordres. Par- » bleu, répliqua le fils de Doon, après » s'être bien fait tirailler, il y a trois jours » que je n'ai dormi; j'en ai le beſoin le » plus extrême : vous me direz une autre » fois quelle eſt votre maîtreſſe & ſon » château..... Debout, debout, dit le » Sénéchal; il faut me ſuivre ou com- » battre. Laiſſez moi dormir, encore » une fois, répéta Geoffroy; ou, ſi vous » voulez abſolument que nous combat- » tions, armez-vous du moins, dit-il en » ouvrant un inſtant les yeux, & les re- » fermant auſſi-tôt ». Le Sénéchal alla s'armer, & revint. « Allons, reprit-il, » en le pouſſant du bout de ſa lance, je » ſuis armé à préſent; combattons, ou » venez trouver ma Dame. Ah! dit, en » étendant les bras, le jeune Chevalier, » battons-nous; mais promettez-moi que

» ſi

» si je vous abbars, vous me laisserez dor-
» mir après. Je vous le promets, dit le
» Sénéchal ». A l'instant Geoffroy est à cheval, fond, la lance en arrêt, sur son adversaire, le culbute, retourne à la place d'où il étoit parti, descend de cheval, & se recouche. Le Sénéchal honteux, se relève comme il peut, retourne au château, & raconte son aventure. Berniolle trouva très-mauvais qu'on préférât le sommeil à l'honneur de venir lui faire la révérence. Aussi-tôt elle réunit tous les Chevaliers du château de Montbrun, & leur ordonne d'aller saisir le dormeur, mort ou vif. La scène du Sénéchal se répète avec le plus fort & le plus brave de ces Chevaliers, nommé *Guyon* : un troisième, nommé *Simon*, éprouva le même sort; ils revinrent, en clopinant, annoncer leur désastre au château. Geoffroy croyoit toujours avoir affaire au même. Parbleu, disoit-il, cet homme-là est bien obstiné ; il faut toujours l'abattre ; à la fin, il faudra que je le tue. *Berniolle*, impatientée du mauvais succès de ses messages, prit enfin le parti d'y envoyer tout ensemble, sa chevalerie, ses vassaux, sa valetaille ; de sorte que notre

jeune Chevalier se vit entouré d'une troupe nombreuse, & très-animée ; mais s'éveillant enfin, & faisant le moulinet à droite & à gauche, il la dissipoit & la dispersoit, lorsqu'enfin il s'avisa de leur demander de quoi il s'agissoit. » D'aller, lui dit-on, » faire la révérence à la Dame du châ- » teau que vous voyez ; c'est une jeune & » belle Demoiselle. Eh ! que ne me disiez- » vous cela, répondit Geoffroy ? à présent » que j'ai bien dormi, j'irai tant que vous » voudrez » ; &, se mettant en marche, il monta au château avec eux, & les menant comme en triomphe à sa suite. Il y entra d'un air assez délibéré, pour prouver que quoiqu'il fût seul, l'appareil de la grandeur & de la puissance ne l'effrayoit pas. Il vit la Dame dans sa grande salle, & la trouva, comme elle l'étoit en effet, belle, jeune & charmante. *Berniolle*, de son côté, s'apperçut qu'il étoit beau, jeune & bien fait. Cependant prenant le ton sévère & de dignité : » Chevalier, lui dit- » elle, est-ce vous qui avez eu l'audace de » désarçonner mon Sénéchal, de blesser » deux de mes Chevaliers, & d'estropier » quelques-uns de mes gens que je vous

» envoyois ? Belle Dame, répondit le Che-
» valier d'un ton plus doux que celui qu'il
» eût pris avec tout autre, je ne sais si
» c'est un ou plusieurs Chevaliers que j'ai
» vaincus, parce qu'ils venoient interrom-
» pre mon sommeil : bien sais que ce ma-
» tin on ne pouvoit me faire peine plus
» grande que de troubler mon repos ;
» mais quelqu'endormi que je fusse, si
» j'eusse pensé qu'il fût question de voir
» si gente Demoiselle, je crois qu'aisément
» me serois-je trouvé plus éveillé ». La Dame flattée au fond du cœur de ce compliment, mais instruite par ses Chevaliers, lui répondit : » Chevalier, vous
» êtes courtois, mais mes Barons sont
» d'opinion que je punisse votre audace,
» & le tort que leur avez fait ; ainsi j'or-
» donne que soyez conduit en obscure
» prison. Damoiselle, répliqua Geoffroy,
« sachez que toute votre baronnie ni che-
» valerie, *ains même un ost* (armée) *entier*,
» ne pourroit, contre mon gré, me tra-
» duire en prison ; mais pour soumettre
» homme jeune & galant, un fil de soie
» suffit à la beauté ; donc je suis prêt à me
» rendre où vous commanderez ». La Da-
me, toujours adoucie par un pareil com-

pliment, changea la résolution de l'envoyer en prison, en celle de le mettre en la garde de son Sénéchal, auquel même elle recommanda de le bien traiter, & de le lui représenter le lendemain pour qu'elle le fît juger par sa Baronnie. Le Sénéchal conduisit donc Geoffroy chez lui, le recommanda à sa femme, l'engagea à se désarmer, & lui proposa à souper, & un bon lit. Mais le Chevalier se souvenant du serment qu'il avoit fait à la Cour d'Artus, avant que de se mettre à la poursuite de Taulas, ne voulut manger autre chose qu'un morceau tout debout, boire de l'eau pure, & refusa tout autre lit que deux bottes de paille dans l'écurie. Le Sénéchal qui s'étoit apperçu que sa Dame étoit bien intentionnée pour lui, & qui d'ailleurs savoit les règles de la Chevalerie, ne voulut pas se refuser à la fantaisie de Geoffroy, qui passa la nuit auprès de son cheval dans l'écurie, où ses armes étoient attachées au ratelier. A la pointe du jour, il s'éveilla tandis que tout le monde étoit encore endormi dans la maison du Sénéchal & au château; &, après avoir un peu combattu contre l'idée de la Demoiselle qu'il avoit trouvée aima-

ble, le souvenir de son serment l'emporta & il résolut de ne pas perdre l'occasion de s'échapper pour l'accomplir. Il s'arma donc, en faisant le moins de bruit qu'il lui fut possible, sella, brida son cheval, & au moment où on ouvrit la porte du château, il en sortit.

Quelques heures après le Sénéchal fut bien étonné, quand, cherchant son prisonnier, il ne le trouva plus. A la façon dont il l'avoit vu dormir la veille, il croyoit qu'il ne devoit s'éveiller qu'à midi : il courut à l'appartement de la Dame en porter la nouvelle. Celle-ci qui avoit rêvé toute la nuit au jeune Chevalier, fut désolée de le savoir évadé. Le Sénéchal & toute la Baronnie se mirent en campagne pour le chercher; mais ils coururent inutilement à droite & à gauche, ne sachant pas le chemin qu'il avoit pris.

Celui qu'il avoit suivi, le conduisit, vers le midi, dans une forêt bien percée, au milieu de laquelle il rencontra un Paysan, conduisant un chariot chargé de denrées. Geoffroy lui demanda où il alloit? Au château de Montbrun, lui répondit le Paysan; & en même-temps il lui offrit

de ses provisions, dont le Chevalier ne prit que ce qu'il lui falloit pour vivre, sans contrevenir à son vœu. Cependant, il lui fit des questions sur la Dame de Montbrun. Le Payſan lui apprit qu'elle n'étoit point mariée, & qu'elle avoit promis qu'elle n'épouseroit que celui qui délivreroit son oncle, qui étoit prisonnier dans les cachots du cruel *Taulas*. *Geoffroy* conçut aussi tôt l'espérance de mériter la main de la belle Berniolle, en remplissant son vœu; & il demanda si *Taulas* étoit rentré dans son château: on l'assura qu'il devoit y être revenu, glorieux d'une expédition qu'il disoit avoir faite à la Cour d'Artus. Le Chevalier prit donc le chemin du château, & le lendemain il ne s'en trouva pas bien éloigné. Il le reconnut aux cris d'une famille désolée, qui pleuroit autour du grabat d'un malheureux couché dans une cabane, où Taulas devoit se rendre pour lui faire souffrir de nouveaux supplices. Geoffroy apprit en peu de mots que cet infortuné étoit un vieux Chevalier, nommé *Méliaus*. Il avoit, par une longue résistance, irrité le tyran, qui l'avoit enfin dépouillé de sa terre, & prenoit plaisir à prolonger

ſes ſouffrances. Le fils de Doon aſſura la famille qu'il la prenoit ſous ſa protection, & ſe cachant derrière la cabane, il vit bientôt paroître le tyran. Il étoit ſuivi d'une troupe d'Ecuyers, Sergens, & Exécuteurs de ſa juſtice barbare, & conduiſoit une longue file de priſonniers, les mains liées derrière le dos. Allons, dit en arrivant Taulas, qu'on m'amène ce vieux Chevalier, & que les cinq cents autres que je viens de tirer pour un moment de mes priſons, ſoient témoins de la façon dont je punis ceux qui ont eu le malheur de me déplaire. *Arrête*, dit Geoffroy, paroiſſant à l'inſtant; *arrête; tyran, & reconnois un vengeur, & des innocens que tu opprimes, & de l'inſulte que tu as faite à la Cour d'Artus; reçois-en la punition avec plus d'honneur que tu ne mérites : je vais te combattre & te vaincre.* Taulas ne s'attendoit pas à un pareil défi; cependant obligé par les loix de la Chevalerie à renoncer, pour le moment, à tout autre projet, il ſe prépara au combat. L'on juge bien qu'il fut terrible, & que Taulas y déploya toute ſa force. Mais Geoffroy en avoit trop lui-même, & trop d'intérêt à remplir le

premier vœu qu'il avoit formé, pour ne pas obtenir la victoire. Le tyran fut abattu, blessé & forcé à demander la vie. Le vainqueur ne la lui accorda que pour l'envoyer lié & garotté à Carduel, expier, aux pieds de la Reine, l'insulte qu'il lui avoit faite, en présence de toute sa cour. Les cinq cens prisonniers que Taulas tenoit renfermés dans son château de Rogemont, furent bientôt délivrés ; on leur donna des armes ; & ils rentrerent en triomphe dans ce même château, où ils étoient, quelques heures auparavant, traités comme de malheureux esclaves. Taulas fut laissé sous bonne garde dans la même cabane où le jeune Chevalier avoit trouvé *Meliaus*, & sa famille désolée. Geoffroy ayant rempli son vœu, soupa gaiement avec tous les prisonniers ; ils burent le vin de Taulas ; & le vainqueur ayant couché dans un bon lit, fit le lendemain ses dispositions pour évacuer le château. Il fit donner des armes, des chevaux, & des provisions à tous les cinq cents Chevaliers ; & leur prescrivit de se rendre tous à la Cour d'Artus, d'y saluer le Roi & la Reine de sa part, & de leur présenter le tyran enchaîné. Ce fut *Méliaus*

qu'il chargea particulièrement de sa garde, & du compliment, qui devoit finir par assurer le Monarque Anglois, qu'aussi tôt qu'il auroit terminé une affaire qui devoit l'arrêter encore quelques jours, il viendroit en personne lui rendre ses devoirs; mais qu'en attendant il le laissoit le maître du sort du prisonnier.

L'instruction de Geoffroy fut exactement suivie. L'heureux Méliaus, l'infortuné Taulas & leur nombreux cortége, arrivèrent à Carduel. En entrant dans la cour de ce château où il avoit fait un trait si blâmable d'insolence, & même de cruauté, Taulas secoua ses chaînes avec tant de rage & de déseſpoir, qu'il s'étrangla lui-même, & périt misérablement: ainsi Artus & Génièvre furent dispensés de prononcer sur son supplice. Il leur étoit bien plus agréable de décider du bon traitement que devoient éprouver les Chevaliers délivrés. On leur fit véritablement fête; ensuite chacun d'eux retourna chez lui; & le sage Méliaus, après avoir été le plus fêté de tous, regagna le château de Montbrun: car c'eſt lui qui étoit l'oncle de Berniolle. Mais Geoffroy l'ignoroit; & c'eſt ce qui lui causa, du moins

pour quelques jours, bien de l'inquiétude & de l'embarras.

Après avoir laissé une garde suffisante & un Gouverneur sage dans le château de Rogemont Geoffroy n'eut rien de plus pressé que de reprendre le chemin du château de Montbrun : il y arriva en assez peu de tems ; c'étoit dans l'espérance d'épouser la Dame de cette forteresse qu'il y retournoit ; mais, malheureusement, il avoit oublié de demander si son oncle se trouvoit parmi les Chevaliers qu'il avoit délivrés des prisons de Taulas, & quel étoit le nom de cet oncle. Il pouvoit bien dire qu'en général il les avoit délivrés tous; mais il ne pouvoit pas prouver à Berniolle que cet oncle y fût, ni même qu'il l'avoit demandé ; car s'il s'en fût informé, il n'y avoit rien de plus aisé pour lui que de le savoir. Tous les Chevaliers délivrés étoient déjà bien loin, & il n'y avoit plus moyen de leur demander qui ils étoient. Cette réflexion tardive tourmenta prodigieusement Geoffroy ; & quand il fut près du château de Montbrun, il n'osoit y entrer ; il rôdoit tout autour ; & fut, pendant plusieurs jours, dans cette incertitude, jusqu'à ce qu'en-

fin accablé de nouveau de fatigue & de veilles, il retrouva le même bosquet dans lequel il s'étoit endormi si profondément quelque temps auparavant. Etant encore cette seconde fois dans les mêmes dispositions, il s'y livra de nouveau au sommeil. Le même Sénéchal l'apperçut encore, fit son rapport, & songea toujours à le réveiller. Geoffroy le reçut à-peu-près comme la première fois; & le dormeur eût encore combattu & vaincu le Sénéchal, sans autre explication, si, dans le moment, un Chevalier ne fût arrivé très-à-propos pour achever d'éveiller Geoffroy, & empêcher le Sénéchal d'être battu. C'étoit *Méliaus* : le Sénéchal courut au-devant de lui, l'embrassa, le félicita, & l'assura du plaisir que sa charmante nièce alloit ressentir en apprenant son retour. L'oncle recevoit avec bonté & satisfaction ces caresses, lorsque tout-à-coup il reconnut son bienfaiteur : il courut à lui; & Geoffroy fut réveillé par celui qui lui avoit tant d'obligations, bien plus honnêtement & bien plus agréablement qu'il ne l'eût été par le Sénéchal. Ils montèrent tous trois ensemble au château. *Méliaus* présenta à sa nièce son libérateur, &

n'héſita pas à lui demander pour lui ſon cœur & ſa main. La belle Demoiſelle fit quelques façons, contant avec aſſez de franchiſe tout ce qui lui étoit arrivé lors de la première viſite que lui avoit faite Geoffroy. Le bon oncle donna à tout cela la tournure la plus favorable ; & la concluſion fut que Geoffroy méritoit que Berniolle ſe livrât aux premiers mouvemens de ſon cœur pour lui. En peu de jours le mariage fut conclu ; & Geoffroy fut mis en poſſeſſion de la perſonne charmante & des grands biens de Berniolle.

Le mariage étant conſommé, Geoffroy ſe diſpoſa à aller préſenter ſa nouvelle épouſe à la Cour d'Artus. Ils ſe mirent en marche pour Carduel, avec un cortége nombreux & brillant.

Dans le Roman, on trouve ici un aſſez long épiſode. Une Fée ou Nymphe aquatique devient amoureuſe de Geoffroy, veut l'enlever à Berniolle ; & pour cet effet l'entraîne au fond des eaux, au moment qu'il ſe baigne : la femme de notre Chevalier croit ſon mari perdu, & ſe déſeſpère ; lui-même eſt aſſez embarraſſé de ſa con-

tenance & de l'amour dela Fée ; mais une fidélité constante & un grand courage, surmontent tous les obstacles. Il résiste à la Magicienne, revient sur l'eau, & retrouve avec plaisir sa charmante Dame de Montbrun, la seule qu'il pût & qu'il voulût aimer. Enfin ils arrivent ensemble à la Cour d'Artus ; ils y sont admirés, aimés & fêtés ; & leur Roman finit par cette phrase.

Geoffroy & sa femme vesquirent longuement ensemble, & eurent de beaux enfans ; & ici se taît le Conte de parler de eux, & plus n'en dit.

Plus n'en dirons non plus de la Table Ronde ; car nous en avons épuisé tous les contes, & nous avons ainsi fourni tous les matériaux de la premiere partie de l'histoire de la Chevalerie errante.

Il nous reste cependant quelque chose à faire, c'est de ranger tout ce qui est relatif à cet ordre de Chevalerie, suivant la généalogie des Héros, & l'ordre des faits, autant que nous pouvons le connoître, ou le présumer.

Si nous n'avons pas, depuis plus de deux ans, suivi exactement cet ordre, nous avouons que c'est parce que, lorsque nous avons commencé à extraire les Romans de la Table Ronde, nous ne les con-

noissions pas tous. *A présent que nous les avons tous parcourus, nous pouvons indiquer, avec certitude, comment ceux qui veulent les lire en entier, ou même ceux qui ne veulent les connoître que par nos Extraits, doivent les arranger.*

Il faut lire d'abord le Roman de Merlin, *dont on trouvera l'Extrait dans le premier de nos Volumes de* Juillet 1775. *C'est-là que l'on verra l'institution de la Table Ronde, & la naissance du Roi* Artus.

Ensuite il faut passer à l'histoire du Saint-Gréal, *dont l'Extrait est dans notre Volume d'*Août *suivant. La première partie de ce Roman remonte beaucoup plus haut que la naissance d'*Artus, *& même que celle de* Merlin; *mais elle se rejoint ensuite à l'Histoire de la Table Ronde; elle en fait une partie des plus essentielles, & en contient la plus importante aventure.*

L'Histoire du Roi Artus, *que nous n'avons placée que dans le premier Volume de Juillet 1776, doit être lue ensuite. On entendra parler, dans cette histoire, de tous ceux qui, du vivant d'*Artus, *se signalèrent dans la Chevalerie de la Table Ronde: ainsi, cet article nous donnera, pour ainsi dire, la clef de la plupart de ceux qui vont suivre.*

Revenant ensuite sur ses pas, il faut prendre

l'Hiſtoire de Lancelot-du-Lac, *fils du Roi* Ban-de-Benoît ; *c'eſt le plus célèbre des Chevaliers de la Table Ronde ; & quoique ce ne ſoit pas lui qui ait achevé l'aventure du* Saint-Gréal, *il eſt un de ceux qui tentèrent cette conquête, & ſon Hiſtoire amène néceſſairement celle de* Perceval-le-Gallois, *qui en vint à bout. On en trouvera l'Extrait dans le premier Volume d'*Octobre 1775.

Dans celui de Novembre *de la même année, ſe trouve l'Hiſtoire de* Perceval-le-Gallois, *dont le vrai nom étoit* Galaad, *& qui mit fin à l'aventure du* Saint-Gréal.

C'eſt après l'Hiſtoire de ces deux fameux Héros que nous devons (à ce que nous croyons) lire les cinq Extraits que nous avons faits des Manuſcrits écrits tant en vers qu'en proſe, dont une bonne partie nous a été fournie par M. de Sainte-Palaie, & qui contiennent des Fabliaux & des Aventures dans leſquels Artus & la Table Ronde entrent pour quelque choſe. Dans preſque tous il eſt queſtion de Gauvain & de ſes frères ; ainſi, ces Hiſtoires réunies formeroient preſque un Roman de Gauvain. Ce brave & ſage Chevalier étoit fils de Loth, *Roi d'Orcanie, & d'une ſœur d'*Ygerne, *mère d'Artus. Après Lancelot & Perceval, c'eſt le plus illuſtre Chevalier de la Table*

Ronde, & son Histoire doit suivre immédiatement la leur.

Comme celle de Giglan, qu'on vient de lire, tient à celle de Gauvain, elle doit la suivre.

Le Chevalier dont on doit ensuite lire l'Histoire, est Giron-le-Courtois : *nous avons donné son Extrait dans le premier Volume d'*Octobre *1776.*

Ensuite celle du bon Roi Meliadus-de-Léonnois, (*Volume de Février 1776.*) *Il est très-naturel qu'elle soit suivie de celle de son fils le brave* Tristan, (*premier Volume d'*Avril *suivant*) *& celle-ci de celle d'*Isaïe-le-Triste, *fils de* Tristan, *dont l'Extrait parut au mois de* Mai *1776. C'est parce qu'*Isaïe *descendoit des Chevaliers de la Table Ronde, que nous l'avons placé avec ceux-ci ; car d'ailleurs il n'étoit pas contemporain d'*Artus.

Artus de Bretagne *est dans le même cas : on trouvera l'Extrait de son Roman, Volume de* Novembre *1776.*

Enfin, celui de Clériadus, *& de* Méliadice, *sa mie, dans celui de* Janvier *1777.*

C'est mal-à-propos que, dans le Volume de Janvier *1776, nous avons inséré l'Extrait du beau Roman de* Perceforest. *L'Histoire de ce Chevalier, Instituteur d'un Ordre particulier, intitulé* du Franc Palais, *n'a rien de commun avec la Che-*

valerie de la Table Ronde ; & c'eſt faute d'avoir bien connu le ſujet & le Héros de ce Roman, que nous l'avons placé où il eſt. Nous ne pouvons plus commettre pareille faute, relativement aux Romans de chevalerie du temps de Charlemagne & des Amadis, *parce que nous les avons tous lus d'avance, examinés, & mis en ordre.*

TROISIEME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

Fin des Romans en vers & en prose, relatifs à l'Hiſtoire de Charlemagne.

L'HISTOIRE de la Reine Berthe, mère de Charlemagne, celle de la naiſſance & de la jeuneſſe de cet Empereur, enfin celle des principales actions de ſa vie, ont déjà fait l'objet de quatre de nos Extraits; mais la matière étant également abondante & intéreſſante, nous avons encore de quoi en remplir un cinquième, même d'une longueur aſſez conſidérable. Cherchant à connoître tous les Romans relatifs à cette importante Hiſtoire, il nous eſt tombé entre les mains deux énormes Manuſcrits en vers, l'un écrit à deux colonnes, l'autre à trois, chacun contenant pluſieurs milliers de vers. Le premier eſt diviſé en trois Livres, dont un ſeul nous a paru contenir des Anecdotes aſſez ſingulières; les deux autres ne ſont que des répétitions de ce que nous avons vu ailleurs. L'Auteur s'appelloit *Girard d'Amiens.*

Le second Manuscrit est encore plus volumineux, & contient le prétendu voyage de Charlemagne à Jérusalem, ou plutôt les préliminaires de cette expédition, l'Empereur s'y étant (à ce que dit le Roman) fait devancer par une partie de sa Chevalerie. Mais l'Histoire de la conquête des Lieux Saints n'est point dans ce volume. L'Auteur, apres avoir employé un temps considérable à s'échaffauder, pour ainsi dire, afin de donner des motifs à ce voyage, & le rendre vraisemblable, ne le décrit point, soit que le Manuscrit soit imparfait, soit que l'Auteur se soit lassé de faire de mauvais vers. Nous aurions bien pu nous lasser nous-mêmes de les lire; car aucun de ces vieux Manuscrits n'a donné autant de peine que celui-ci à nos coopérateurs dans l'œuvre méritoire pour la littérature, de faire connoître au Public les anciens ouvrages du genre que nous avons adopté. Enfin, nous sommes parvenus à tirer de ce Manuscrit des faits très-absurdes & très-ridicules, mais qui, à ce que nous croyons, ne se trouvent dans aucune autre histoire ou Roman de Charlemagne.

Un troisième Manuscrit que nous avons eu le bonheur de retrouver, & qui est, (nous osons le dire) un véritable joyau pour les amateurs d'an-

ciens Romans historiques, c'est le *Philoména*; Ouvrage qui n'étoit connu presque que de réputation, & qui fait, en grande partie, l'objet d'une Dissertation de M. l'Abbé le Bœuf, imprimée dans le tome vingt-unième de l'Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres. Il paroît que M. l'Abbé le Bœuf en avoit connu un Manuscrit Latin; il nous apprend que cet Ouvrage a pris le titre de *Philomèna*, du nom d'un Secrétaire, Historien ou Chroniqueur, vrai ou supposé, de Charlemagne. Il nous apprend aussi que l'objet de ce Manuscrit est de décrire les siéges de Narbonne & de Carcassonne, pris sur les Sarrasins par Charlemagne, (selon les uns en 791, selon les autres en 804.) L'Abbé le Bœuf convient que l'Ouvrage Latin qu'il a vu, paroît avoir été originairement écrit en Gascon, Languedocien, ou Provençal, (Langues des Troubadours) & que c'est de cet idiôme qu'il a été traduit en Latin. Pour nous, nous n'avons jamais pu le trouver dans cette dernière langue; mais le hasard nous l'a fait déterrer dans la poussière d'une immense & respectable Bibliothèque, dans laquelle même il n'étoit pas connu; & c'est dans sa langue primitive & originale que nous l'avons trouvé. Cette langue n'est pas celle dans laquelle

ſont écrites les Poëſies des anciens Troubadours ; mais le jargon du Bas-Languedoc, du Quercy, & du Périgord. L'écriture a été jugée être de l'an 1200. L'illuſtre M. de Sainte-Palaie n'a pas dédaigné de nous aider à le déchiffrer ; & d'après une copie liſible, & une eſpèce de traduction à laquelle il a bien voulu préſider, nous pouvons donner, dès-à-preſent, quelqu'idée à nos Lecteurs des faits ſinguliers que contient ce Manuſcrit, en attendant que nous en faſſions le ſujet d'une diſſertation digne d'occuper, pendant quelques momens, les Savans qui compoſent l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Un Roman Eſpagnol intitulé *Nochès de Invierno*, qui, entre autres Hiſtoires, en contient une de la naiſſance & de la jeuneſſe de *Charlemagne*, & une autre des amours de la ſœur de ce Monarque avec *Milon d'Anglante*, de la naiſſance de *Roland* leur fils, & des aventures de l'enfance de ce Héros, nous a fourni des Anecdotes & des traits que nous n'avons point vus ailleurs.

Enfin, le ſixième Livre du Roman Italien rare & recherché, intitulé *Reali di Francia*, contient encore des circonſtances de la vie de Charlemagne & de ſes premières amours, tout-à-fait ſin-

gulières, dont nous allons faire quelque usage. Ce n'est pas le seul mérite de ce Roman : les cinq premiers Livres contiennent l'Histoire d'une première race de Rois de France, & de beaucoup de Paladins ou Héros François, qui ont été tout-à-fait inconnus à nos bons & véritables Historiens.

Le Livre des *Reali di Francia*, fait remonter l'origine de cette prétendue race de nos Rois jusqu'à l'Empereur Constantin, dont il fait passer un fils, nommé *Fiovo*, jusques dans les *Gaules*, qu'il appelle, dès ce temps, *la France*. Les descendans de *Fiovo*, de quelques Romains qui l'avoient suivi, & de quelques Princes qu'il avoit trouvés en France, formèrent, suivant le Romancier Italien, différentes familles, dont chacune produisit des Héros, desquels en descendirent d'autres, & de-là sont venus tous ces fameux Chevaliers & Paladins, dont les aventures forment la Classe des Romans de Chevalerie du temps de Charlemagne, tels que *Doolin de Mayence*, *Ogier le Danois*, *les quatre fils d'Aymon*, (dont le plus fameux *est Renaud de Montauban*,) *Guérin de Monglave*, *Huon de Bordeaux*, &c.

Les *Reali di Francia* sont donc la source de

toute cette Chevalerie; auſſi eſt-ce par l'Extrait des cinq premiers livres de ce Roman que nous entamerons cette Claſſe ; mais en attendant nous tirerons du ſixième Livre ce que nous jugerons utile pour completter ce qui nous reſte à dire de l'Hiſtoire de Charlemagne.

Extrait d'un Manuſcrit contenant les faits & geſtes de Charlemagne, en vers Alexandrins, par Girard d'Amiens.

Girard ou *Girardin d'Amiens* vivoit au treizième ſiécle, ſous Saint Louis, ou Philippe-le-Hardi. Il eſt le quatre-vingt-treizième des anciens Poëtes François mentionnés par *Fauchet* ; mais cet Auteur de nos Antiquités Françoiſes, ne cite de lui que le Roman de Méliadus, en vers.

Ce n'eſt preſque que dans le premier Livre de ce Poëme, qui eſt diviſé en trois Livres, que l'on trouve quelques faits contés différemment que dans tous les autres. Il commence par rappeller l'Hiſtoire de Pépin & de Berthe au grand pied, & dit que la vraie Berthe étant

heureusement revenue à la Cour, eut de Pépin, un Prince & deux Princesses : le Prince fut *Charlemagne* : des deux Princesses, l'aînée, qu'il appelle *Gilairce*, que plusieurs Auteurs ont nommée *Berthe*, d'autres *Eglantine*, d'autres enfin *Rotaïde*, épousa *Milon d'Anglante*, ou *d'Anglane*, Comte du Mans, & fut mère de *Roland* : la seconde, nommée *Constance*, fut Reine de Hongrie. Tandis que ces enfans, qui pouvoient être regardés comme les seuls légitimes, s'élevoient, les deux fils de la fausse Berthe, (*Reinfroy* & *Hendry*) étoient à la Cour, sur le pied de grands Seigneurs, quoiqu'il fût décidé qu'ils n'avoient aucun droit à la Couronne. Ces ambitieux conservant ou regrettant les injustes prétentions qu'ils pouvoient y avoir eues autrefois, voulurent attenter à la vie de Charles, & à celle de sa respectable mère. Ils leur firent servir du vin empoisonné, à la table, & en présence même de Pépin. Charles n'en goûta point ; mais Berthe en ayant bu, expira aussi-tôt après, dans les douleurs les plus horribles. Le Roi désolé & indigné, ordonna qu'on fît la plus exacte recherche

recherche des coupables, & jura de leur faire souffrir les plus cruels supplices. Les deux frères craignant de recevoir la juste punition de leur crime, se hâtèrent d'y en ajouter encore un plus affreux. Ils empoisonnèrent leur père : la mort de ce Monarque fut si prompte, qu'à peine eut-il le temps de prendre quelques mesures pour la sûreté des jours de son jeune héritier. Il le recommanda à Henri, Duc de Berry, & à Hugues, Comte d'Auvergne, Seigneurs braves, puissans & sages, sur la fidélité desquels il pouvoit compter. Le choix de ces tuteurs étoit excellent, & ils le justifièrent par leur conduite. Ils prirent si bien leurs mesures, que la vie & la santé de leur pupille fut tout-à-fait à l'abri des embûches des deux bâtards ; mais ce n'étoit pas assez pour le jeune Prince. Il falloit lui assurer la couronne, & le faire sacrer dans la ville de Rheims : cette cérémonie, toujours bonne à conserver, étoit d'autant plus essentielle au fils de Pepin, que son père avoit été le premier Roi de sa race. Henri & Hugues entreprirent donc d'y conduire leur jeune Prince : malheureusement Reinfroy avoit des terres dans

le voisinage : il introduisit dans la ville des Gentilshommes & des gens de guerre, qui étoient ses vassaux ; les deux freres y parurent eux-mêmes, à titre de Pairs & de grands Feudataires de la Couronne, & quoique Charles & ses tuteurs eussent aussi avec eux une suite nombreuse & redoutable, bien-tôt les fils de la fausse Berthe s'y trouvèrent les plus forts. Eux & leurs partisans semoient, contre Charles, des bruits injurieux, & disoient hautement que le sceptre des François ne devoit pas être remis entre les mains d'un enfant de quatorze ans ; que l'élever sur le trône, ce seroit livrer la France au Duc de Berri & au Comte d'Auvergne, qui n'étoient point descendans de Charles Martel.

Ces propos, & le mouvement qu'ils excitoient dans les esprits, troubloient les préparatifs du sacre, au point que la ville de Rheims paroissoit une République divisée en deux factions prêtes à s'attaquer mutuellement. Cependant, la veille du jour destiné pour la cérémonie, l'Archevêque donna un grand festin, dans lequel on devoit servir un paon tout entier. L'on sait que c'étoit l'usage des temps de l'an-

cienne Chevalerie, de préſenter à tous les feſtins un pareil oiſeau, qui étoit regardé comme le ſymbole de la nobleſſe & de la magnificence. Il étoit rôti; mais on ajuſtoit au corps de l'animal, en cet état, des pattes dorées, une tête dont le bec l'étoit auſſi, & la ſuperbe queue du paon faiſant la roue avec toutes ſes plumes.

Tous les Seigneurs François étoient invités au feſtin. Les deux bâtards y arrivèrent avec audace, & s'emparèrent, ſans façon, des deux premières places. Le jeune Charles indigné, ſe tint un moment debout auprès de la table; mais Reinfroy ayant eu la hardieſſe de lui propoſer de découper le paon, & de leur ſervir ainſi d'Ecuyer tranchant, le futur Empereur entrant à l'inſtant dans une colère digne de ſa naiſſance & de ſa haute deſtinée, ſaiſit l'oiſeau rôti & tout chaud, par la tête & par les pattes, & s'en ſervant comme d'une arme offenſive, contre les deux frères, il les en frappa ſi fort au viſage, qu'il leur brûla les ſourcils & la barbe, & leur fit ſaigner le nez & la mâchoire. Il tirèrent auſſi-tôt leurs épées; Charles tira la ſienne; ſes tuteurs volerent à ſon ſecours, & le palais

archiépiscopal devint un champ de bataille & de carnage. Cependant les partisans de la plus juste cause ne s'étant pas trouvés les plus forts, Charles & ses défenseurs furent obligés de sortir de Rheims & d'aller s'enfermer dans un château fortifié, où ils furent bien-tôt bloqués & assiégés par leurs ennemis. Dans plusieurs vigoureuses sorties, notre héros donna les premières preuves de sa valeur; mais la garnison s'affoiblissoit, & l'on voyoit que les ennemis (qui avoient reconnu leur légitime Souverain dans la mêlée,) vouloient s'attacher à s'en défaire, afin de rester seuls en possession du trône. Sur cela les sages tuteurs résolurent de les amuser par quelque feinte négociation; ils y réussirent, & firent évader Charles au moment que ses deux frères naturels s'y attendoient le moins. Après avoir assuré sa fuite, le Duc de Berri & le Comte d'Auvergne se battirent eux-mêmes en retraite vers les Provinces qui leur appartenoient, & laisserent Reinfroy & Hendri dominer sur une bonne partie du Royaume, dont ceux-ci n'oserent se faire sacrer Rois.

Charles étoit passé en Espagne, où, (sous un nom supposé) il s'étoit attaché

à un Prince Sarrasin, que le Roman appelle *Galafre*, Roi d'Arragon. Un sage écuyer ou gouverneur, nommé Morand de la Riviere, étoit le seul dans ce pays infidèle qui sût son secret : il le faisoit passer pour son fils, & le faisoit appeller *Maine* ou *Magne*. Girard d'Amiens tire de ce nom une étymologie qu'aucun de nos bons Auteurs ne s'est avisé d'adopter ; il suppose que c'est de-là que Charles a pris son nom de *Charlemaine*, (comme il dit) ou *Charlemagne*.

Le faux *Maine* se fit bien-tôt aimer à la Cour d'Arragon, par la beauté de sa figure, la vivacité de son esprit, & la noble franchise de son caractère. Sa valeur & son adresse le firent admirer généralement : il remporta le prix dans plusieurs tournois ; & Galafre ayant eu guerre avec quelques-uns de ses voisins, il signala également son courage & son intelligence dans les batailles.

L'Arragon avoit une Infante, qu'on appelloit *Galienne* : elle étoit belle, vive, & disposée à la tendresse. La réputation de l'aimable *Maine*, quelques coups d'œil qu'elle avoit eu occasion de jetter sur sa

perſonne, avoient commencé à intéreſſer ſon cœur en ſa faveur. L'eſprit & les talens qu'il déploya dans une fête que le Roi donna ſur les bords de l'*Ebre*, & à laquelle ſa fille aſſiſta, avec grand nombre de belles Dames & de jeunes Demoiſelles, achevèrent de ſéduire la Princeſſe Sarraſine. Le prétendu fils de Morand y joua de la harpe, & y danſa avec une grace infinie : il remporta le prix des talens; & ce fut une guirlande & une couronne de fleurs qui lui furent données par *Galienne*. *Maine* ne voulut jamais les accepter que la Princeſſe ne s'en fût parée la première, & lui dit, à cette occaſion, des choſes ſi galantes, que leurs cœurs s'enflammèrent l'un pour l'autre. Depuis ce moment, les confidents furent en campagne; les billets trottèrent, les rendez-vous, les proteſtations, les preuves d'amour & de tendreſſe ſe multiplièrent, & on ſe jura un amour éternel. Mais pouvoient-ils ſe fier à leurs ſermens, puiſqu'ils ne juroient pas par le même Dieu? *Maine* & *Galienne* firent en même-temps cette réflexion ; il falloit qu'ils euſſent la même créance ; *Galienne* ſacrifia la ſienne

à celle de son amant. Ce fut *Morand* qui la baptisa ; il lui fit ensuite épouser secrettement, mais suivant le rite Chrétien, le jeune Charles, dont il lui découvrit en même-temps la naissance. Cet hymen resta quelque temps secret ; & les jeunes époux prenoient si bien leurs mesures, qu'ils goûtoient en paix tous les plaisirs, & même celui du mystère, lorsque le Roi *Bramante* d'Afrique, frère du fameux Roi *Agolant*, ayant entendu parler des charmes de *Galienne*, la fit demander en mariage. Le bon Roi *Galafre* étoit très porté à la lui accorder ; mais la Princesse ne fut pas de cet avis. Les Ambassadeurs Africains rapportèrent à leur maître que la belle n'étoit point disposée du tout à l'épouser ; & celui-ci, furieux, vint aussi-tôt, accompagné de plusieurs autres Rois, attaquer celui d'Arragon.

La première bataille fut très-désavantageuse aux Arragonois ; car le Rois *Galafre* fut fait prisonnier avec ses trois fils, tandis que *Morand* & *Maine* étoient occupés à rassurer *Galienne* ; mais bientôt apprenant qu'elle avoit plus besoin d'être vengée que d'être consolée, *Morand*, le

premier, s'arma, alla attaquer les Sarrasins jusques dans leur camp, & fut fait prisonnier comme le Roi *Galafre*. Il ne restoit plus d'autre ressource à la Princesse que le courage de son jeune époux; il la quitta pour aller prévenir sa perte, & celle de la ville de Saragosse, & délivrer son beau-père. Il y réussit : ayant rassemblé ce qui restoit encore de troupes & de sujets à *Galafre*, il livra aux Africains un premier combat, dans lequel il tua un de leurs Rois, nommé *Polinore*, & enleva, sur ce Sarrasin, la fameuse épée *Durandale*, ce glaive si terrible, auquel rien ne résistoit. Si son excellente trempe ne l'a pu sauver des ravages du temps, du moins la réputation de cette bonne épée dure-t'elle encore.

Encouragé par ce premier succès, *Charles* ou *Maine* livra une seconde bataille aux Africains; & pour cette fois s'adressa directement au Roi *Bramante*, son rival. Il défit son armée, le combattit lui-même, quoique ce fût un véritable Géant, d'une force & d'une valeur surprenantes. D'un coup de *Durandale* il lui abattit la tête. De ce moment les Africains prirent tous la fuite : le Roi *Galafre*, ses enfans,

& *Morand* furent délivrés. Ce fut au milieu de la joie qu'inſpiroient ces ſuccès ineſpérés, que *Maine* crut devoir découvrir à ſon beau père, ſa véritable naiſſance : celui-ci l'écouta avec tranſport, & prit en ſi bonne part tout ce qui s'étoit paſſé entre *Galienne* & lui, qu'il confirma leur mariage, approuva le changement de Religion de *Galienne*, & enfin l'imita en ſe faiſant baptiſer lui-même. Cette converſion déplut un peu aux autres Rois Sarraſins ; mais avec le ſecours de ſon gendre, Galafre ne les craignoit pas. Il apprit avec grand plaiſir que ce gendre avoit des droits inconteſtables ſur le plus beau Royaume de l'Europe ; & il ſe préparoit à les faire valoir. Mais avant que de marcher en France, Charles, qui voulut mettre à l'épreuve la foi du nouveau converti, lui propoſa d'aller au ſecours du Pape aſſiégé dans Rome par d'autres Sarraſins, qui avoient paſſé de l'Aſie juſques en Sicile, & de là en Italie. Il s'y réſolut ; & le beau-père & le gendre, à la tête d'une belle armée, traverſèrent les Pyrénées, puis les Alpes, enſuite les Apennins, arrivèrent enfin auprès de Rome, & en firent lever le ſiége.

aux Sarrasins. Le Pape reconnoissant, & libéral des graces célestes, donna à eux & à leur postérité un trésor inépuisable d'indulgences. Charles, après avoir fait ce premier exploit en faveur de l'Eglise, à laquelle il devoit rendre, un jour, de si grands & de si importans services, pensa enfin à remonter sur le trône de son père. *Galafre* & *Galienne* repassèrent avec lui les Alpes; & Charles les ayant laissés sur leurs frontières, pénétra dans l'intérieur de son Royaume avec une armée, d'abord foible, & composée seulement d'Espagnols & d'Italiens, mais qui fut bientôt grossie par les sujets fidèles du feu Roi Pépin. Il ne tarda pas à chercher *Reinfroy*, & celui ci s'étant avancé de son côté, à la tête de ses troupes, les deux armées se trouvèrent en présence, la rivière de Loire entre-deux. Tandis qu'elles se préparoient à la passer, & que *Reinfroy*, le plus brave des deux frères, s'acquittoit des devoirs d'un Général, *Hendry*, le plus perfide, imagina de se défaire de son ennemi par une lâche trahison. Il se déguise en Pélerin; & accoutré d'un mantelet garni de coquilles, d'une robe, d'un bourdon, &

d'une fausse barbe, il rôde dans le camp, s'approche de la tente du Roi; & sous prétexte de demander, à titre d'aumône, quelques plats de sa table, on s'apperçoit qu'il veut jetter sur ces plats quelques pincées d'une poudre qu'il tenoit renfermée dans sa calebasse: on le soupçonne; on l'arrête, on l'examine, on le reconnoît: il est prouvé que sa poudre est un poison très-subtil; il méritoit d'être honteusement pendu; mais par respect pour le sang de Pepin, Charlemagne se contenta de lui faire trancher la tête.

Quant à *Reinfroy*, Charles se servit du crime de son frère pour engager ses partisans à l'abandonner. Il répandit dans le camp ennemi la relation de la trahison d'Hendry; & il l'accompagna d'un manifeste dans lequel, après avoir bien expliqué quelle étoit la légitimité de ses droits sur la couronne de France, il promettoit l'amnistie la plus complette à ceux qui quitteroient le camp de Reinfroy pour le sien. Cette déclaration produisit le plus grand effet; presque toute l'armée de *Reinfroy* déserta; le reste mit bas les armes; l'usurpateur abandonné des siens prit la fuite; on le poursuivit, on

l'atteignit ; & il perdit la tête comme avoit fait son frère. Ainsi Charlemagne se vit heureusement maître du Royaume qui lui appartenoit par droit de naissance. Il alla se faire couronner à Rheims ; la cérémonie fut très-belle, & les Fêtes que l'on donna à cette occasion très-magnifiques. La belle Reine *Galienne* & le bon Roi *Galafre* y assistèrent. Vers la fin de la même année *Galienne* mit au monde un fils, qui d'abord combla de joie *Charlemagne*, mais qui lui causa peu de temps après les plus cruels chagrins ; car il mourut, ainsi que sa mère. Après un an de veuvage, des raisons de politique engagèrent le Roi de France à épouser la fille de *Didier*, Roi des Lombards ; quelque temps après la même politique le força à la répudier ; & le Monarque épousa successivement trois autres femmes, comme nous le lisons dans son histoire.

Le second livre de ce manuscrit ne nous arrêtera pas long-temps. Il contient le récit des guerres de *Charlemagne*, en Italie, contre Didier, Roi des Lombards ; & ce récit est à-peu-près conforme à l'histoire. On trouve ensuite quelque chose des guerres de Charles contre les Saxons, & contre les

Sarrasins d'Espagne; enfin le voyage de ce Héros en Italie, pour tirer le Pape Léon des mains de ses ennemis, qui l'avoient honteusement chassé du trône Pontifical, horriblement maltraité. Ils lui avoient crevé les yeux, arraché la langue, & fait dans le corps plusieurs blessures mortelles; mais par l'effet d'un grand miracle, le Pape ayant été transporté dans l'Eglise Saint Pierre, devant le tombeau des Saints Apôtres, sa langue & ses yeux lui furent rendus; son corps parut plus sain qu'il n'avoit jamais été; & il déclara & couronna Charlemagne Empereur d'Occident, aux acclamations d'un peuple innombrable.

Nous avons encore remarqué dans ce livre un couple de traits curieux; les voici: il est dit que *Charlemagne permit*, après la mort *d'Adrien*, aux Cardinaux, *d'élire un autre Pape*, & qu'ils élurent *Léon*.

Il est dit aussi qu'un Archevêque de Bordeaux ayant prêché contre la foi, *fit la folie* d'aller à Rome pour se justifier; mais qu'y ayant été condamné, après avoir été longtemps *tenu en cage*, il fut renvoyé au Roi, qui ayant fait assembler son baronnage, fit condamner cet Archevêque à être brûlé.

Le troisième livre n'est que la chronique de Turpin, rimée, sans aucun changement.

Extrait d'un second manuscrit, contenant les faits & gestes de Charlemagne, & particulièrement les préliminaires de son expédition de la Terre-Sainte.

Ce Roman est en vers Alexandrins comme le précédent; mais l'Auteur en est inconnu : nous avons dit, au commencement de cet article, combien il étoit difficile à déchiffrer. Ainsi nous sommes forcés d'avouer qu'il contient peut-être des choses bien singulières, que nous ne pouvons rapporter, ne les ayant pu lire. Voici seulement une légère esquisse de quelques endroits qui nous ont frappés.

Charlemagne tenoit cour plénière à Paris, les fêtes de la Pentecôte : il venoit d'entendre la Messe avec tous ses Barons, quand on lui annonça que quatre Princes, ou Seigneurs Orientaux, avec un nombreux & magnifique cortège, venoient d'entrer dans sa Capitale. Bientôt on lui

dit que c'étoient les Ambaſſadeurs d'un Empereur de Perſe nommé *Jonas*, grand & puiſſant Souverain, qui tenoit ſous ſa domination la plus grande partie de l'Aſie, & particulièrement la Terre-Sainte. Ceux qu'il envoyoit à Charlemagne étoient quatre Rois ou Princes Mahométans, ſes vaſſaux; ſavoir *Corſubles*, Roi de Tartarie; *Malant*, Roi d'Afrique; *Maſern*, & *Sorbaré*, autres Rois de quelques autres pays. Le Monarque leur aſſigna leur audience pour un des jours ſuivans; & ils s'y rendirent avec autant de faſte que d'audace.

Sire, dirent-ils au Roi, *l'Empereur, notre maître, nous a chargés de vous demander un tribut, qu'il croit lui être dû, de votre part, comme de celle de tant d'autres Souverains, qui s'y ſont ſoumis; nous-mêmes nous le payons exactement, & nous vous conſeillons de ſuivre notre exemple. Ce tribut conſiſtera, pour vous, en cent chevaux de ſomme, chargés d'or & d'argent; quinze mulets chargés de draps fins, & autres marchandiſes les plus précieuſes de votre pays; cent oiſeaux de proie, & autant de chiens courants dreſſés pour la chaſſe; enfin cent pucelles, belles, charmantes, bien*

habillées de robes d'étoffes d'or, & de manteletes doublés de fourrure précieuse. En payant exactement tous les ans ce tribut, vous obtiendrez la bienveillance de notre Seigneur Suzerain, le grand Empereur de Perse. Si vous résistez, au contraire, vous vous attirerez sa colère & son indignation, & nous sommes chargés de vous déclarer la guerre de sa part. C'est moi, dit alors le Roi *Malant*, (le plus beau & le plus superbe des Ambassadeurs) *qui suis chargé particulièrement de vous présenter le gage de bataille, & de défier le plus brave de vos Chevaliers, si vous hésitez un moment à accepter notre proposition.* En même temps *Malant* jetta au milieu de la Salle, où étoient le Roi & toute sa Chevalerie, son gant, gage ordinaire de la bataille, & attendit fièrement la réponse du Roi & de ses Barons. *Ogier le Danois*, un des plus illustres Chevaliers de la Cour de Charlemagne, demanda la permission au Roi de ramasser le gage; Charles la lui accorda, & répondit aux Princes Persans:

Seigneurs, Rois, ou Ambassadeurs, comme voudrez que je vous appelle, je pourrois me mettre en colère sur la proposition que vous osez me faire; mais je regarderois ce

mouvement comme indigne de moi : & je ne veux pas m' chauffer pour si p u de chose. Si vous voulez combattre demain contre mes Chevaliers, ils sont tout prêts, & ceux d'entre vous qui resteront en vie, après ce combat auront toutes les commodités possibles pour retourner dans leur pays, & rapporter à l'Empereur, votre Maitre, que je ne le crains pas Je lui ferai même volontiers l'honneur de lui rendre défi pour défi ; & c'est au milieu de sa Cour que le fer de la lance de mes Chevaliers lui apprendra qui je suis ; pour moi je me doute déjà de ce qu'il peut être . . . Que l'on mene souper ces Rois, ajouta t il, en se retournant vers ses gens.

Aussitôt les Officiers de l'Empereur s'empresserent à traiter & à loger magnifiquement les Ambassadeurs, jusqu'au lurlendemain, que Malant se trouva prêt pour combattre *Ogier* : ce paladin eut bien tôt mis fin à cette aventure, une des moindres qu'il ait eues dans sa vie. Il évita le premier coup de lance de *Malant*, que celui ci portoit avec tant de force, que n'ayant frappé que l'air, il tomba sur le col de son cheval, & presque à terre, entraîné par

son propre effort. Cependant il se releva, & se trouva en état de fournir une seconde carrière. Pour cette fois, *Ogier* le toucha si rudement, que Malant fut désarçonné, & jetté sur l'arêne. Le Chevalier lui donna le temps de se relever, & de remonter à cheval pour fournir la troisième course. A celle-ci l'Africain jurant comme un payen qu'il étoit, & ayant entièrement perdu la tête, courut, sans mesure & sans précaution contre *Ogier*; & s'enferra si bien de sa lance, dont le fer étoit excellent, que, malgré l'épaisseur de sa cuirasse, elle lui perça le corps de part en part. Ainsi fut tué misérablement le plus fier & le plus brave Ambassadeur de l'Empereur *Jonas*. *Ogier* offrit le combat aux trois autres, quoiqu'il fût fatigué; mais les prudens Ministres dirent qu'ils se réservoient pour aller rendre compte à l'Empereur de l'exactitude avec laquelle ils avoient rempli leur commission; & ajoutèrent qu'ils avoient été trop bien traités à la Cour de *Charles*, pour vouloir combattre contre ses Chevaliers; mais que si quelqu'un d'eux vouloit les suivre à Jérusalem, il trouveroit à qui parler. *Charles* promit qu'on les

y ſuivroit de près ; & les aſſura que les François ne craignoient pas plus le Sultan, les Sarraſins & les Perſans, en Aſie, qu'en France. Cependant le généreux Monarque les fit eſcorter & défrayer juſqu'au port où ils devoient s'embarquer avec cette réponſe ; & ils reprirent gravement & tranquillement leur route, n'ayant perdu que le Roi *Malant*.

Dès qu'ils furent partis, *Charles*, animé par le deſir de ſe venger, non-ſeulement de l'inſolent défi de l'Empereur *Jonas*, mais encore par celui de recouvrer la Terre-Sainte, dont ces malheureux mécréans étoient poſſeſſeurs, demanda à ſes Chevaliers lequel d'entr'eux vouloit aller rendre le défi au Soudan de Perſe, le braver dans ſa Capitale de Jéruſalem, & préparer les voies à la conquête que Charlemagne vouloit faire de ce pays ?

Cette diſpoſition de l'Empereur ne fut pas plutôt annoncée, qu'il y eut foule pour être chargé de cette commiſſion. Plus de vingt des plus illuſtres Chevaliers ſe préſentèrent ; mais l'Empereur déclara qu'il n'agréeroit que de jeunes Chevaliers, voulant conſerver les anciens pour le ſuivre

dans l'expédition sérieuse qu'il prétendoit faire ensuite dans la Terre-Sainte, & que les premiers ne devoient que préparer. Ainsi il réduisit au nombre de douze celui de ses Ambassadeurs armés qu'il vouloit envoyer au Sultan *Jonas*. Ils étoient tous jeunes, forts, braves, & ayant la plus grande envie de se signaler, de la même manière qu'avoient fait leurs peres. Le plus ardent & le plus aimable étoit *Bernard de Clermont* : il étoit fils de Doolin de Mayence, & frère cadet de ce fameux Duc Aymond, dont les quatre fils sont si fameux dans la Chevalerie du temps de *Charlemagne* : le second d'entre ces Chevaliers fut *Thiéry d'Ardenne*, duquel descendit dans la suite le fameux *Godefroy de Bouillon*, auquel la véritable conquête de la Terre-Sainte étoit réservée. Le troisième étoit *Geoffroy de Danemarck*, frère cadet d'*Ogier le Danois*, paladin si fameux. Le quatrième, *Richard de Normandie*, jeune alors, mais qui devint dans la suite si célèbre, & acquit le surnom imposant de *Richard sans-peur*. Le cinquième, *Hugues*, *Comte de Mantes* sur la Seine. Le sixième, *Geoffroy*

d'Angers, frère de *Milon*, pere de *Roland*, & beau frère de *Charlemagne*. Le septième, *Gaultier de Lombardie*; le huitième, *Dreux de Poitou* le neuvième, *Rambaud*, qui, dans la suite, fut Roi de Frize, & a été le Héros d'une belle & grande Histoire; le dixième, *Odoon de Langres*, frère du fameux Archevêque *Turpin*, & descendant, comme lui, de *Doolin de Mayence*, & de la belle *Flandrine*; le onzième étoit *Hugues de Dijon*; & enfin le douzième, *Milon*, qui fut ensuite Duc de Pouille & de Calabre; il étoit fils de *Guérin de Montglave*, & frère de *Regnier*, Duc de Gênes, père du fameux Chevalier *Olivier*.

Ces douze jeunes Chevaliers François partirent avec toute la gaieté de leur âge & de leur pays, s'amusant de tout ce qu'ils voyoient, même des dangers qu'ils coururent sur la mer. Ils essuyèrent plus d'une tempête, & rencontrèrent plus d'un Corsaire: ils bravèrent les unes, battirent les autres, & arrivèrent heureusement en Asie. Le plus sage de leurs Ecuyers leur conseilla de ne pas entrer d'abord à Jérusalem avec un éclat qui pût attirer l'at-

tention des Infideles ; mais de se déguiser en Pélerins, pour pouvoir faire avec sûreté & tranquillité leurs dévotions au Saint-Sépulcre. Nos jeunes Chevaliers étoient élevés avec les sentimens de piété que l'on inspiroit dans ce temps-là, de bonne-heure, à la jeune Noblesse. Ils consentirent donc volontiers à remplir ces devoirs, avant tout autre. Ils prirent la robe & le bourdon ; & dans cet équipage visitèrent pendant trois jours les Saints Lieux, en payant aux infidèles le tribut qu'ils exigeoient des Chrétiens. S'ils n'avoient pas été aussi bien faits, & n'avoient pas eu l'air aussi noble, on n'auroit pas pris garde à eux : mais on ne voyoit pas souvent des Pélerins de cette tournure, (sur-tout une douzaine.) Les infidéles en furent frappés ; on en parla à l'Empereur *Jonas*, & il voulut les voir. Dès que nos jeunes Seigneurs se virent découverts, ils allèrent se mettre en habit décent, pour exécuter leur commission. Leur armure & leurs chevaux étoient restés à la garde d'un de leurs Ecuyers, dans un caravensérail, à l'entrée de la Ville. Ils allerent les prendre, & se rendirent à l'audience du Sultan. Après l'avoir salué d'un air assez déga-

gé, à la Françoiſe, ils s'annoncèrent comme Chevaliers & Ambaſſadeurs de *Charlemagne*, chargés de lui rendre ſon défi, avec l'eſpérance, lui dirent-ils, de s'en tirer un peu plus heureuſement que le Roi *Malant. Bernard de Clermont*, qui naturellement étoit un peu *Gabeur*, ajouta que le Sultan pouvoit voir combien l'Empereur *Charlemagne* avoit de conſidération pour lui, puiſque n'ayant reçu que quatre Ambaſſadeurs de ſa part, il lui en renvoyoit douze, leſquels, à la vérité, n'étoient pas encore Rois, mais qui étoient d'eſpèce à pouvoir le devenir auſſi-bien que d'autres. L'Empereur *Jonas*, qui, comme on a déjà pu le ſoupçonner, & comme on le verra dans la ſuite de cette Hiſtoire, étoit un Prince très-puiſſant, mais d'ailleurs d'un eſprit très-borné, ſéduit par la haute opinion qu'on lui avoit toujours donnée de ſa grandeur, trouva dans cette dernière phraſe de quoi flatter ſa vanité. Vraiment, répondit-il, je m'imaginois bien en effet que votre Empereur d'Occident ne m'enverroit pas, pour Ambaſſadeurs, des gens du commun; car je ne les aurois pas reçus; mais je vois qu'il

m'a choisi ce qu'il avoit parmi sa jeunesse de mieux fait & de mieux élevé : fort bien, fort bien ; puisque vous avez tant d'envie de vous battre, je vous donnerai ce plaisir-là. Quoique vous m'ayiez tué mon Roi *Malant*, il me reste encore assez de Chevaliers pour vous tenir tête ; si vous êtes douze, je vous en opposerai vingt-quatre ; & puis n'ai-je pas encore de plus, cent mille hommes à mes ordres ?

Les jeunes François ayant promptement & aisément jugé du caractère & du mérite du Sultan, par ses réponses, continuèrent la conversation sur le ton qu'avoit pris Bernard : Seigneur Sultan, lui dit *Thiéry d'Ardenne*, assurément il faut que nous soyons *braves* pour venir vous *braver* au milieu de votre Cour ; car la terreur de votre nom & de vos armes est si bien établie en France, que quand on veut faire peur aux petits enfans, on les menace du Roi *Jonas*. Auparavant que vous fussiez connu dans notre Patrie, c'étoit du loup qu'on les menaçoit ; à présent on leur dit, *tais-toi, ou je te donnerai a manger à Jonas*. Le Monarque Persan se rengorgeant alors :

oh !

oh, oh, dit-il, je me doutois bien que je faisois peur; je ne suis cependant pas si méchant; & à moins qu'on ne me mette de mauvaise humeur, je ne fais de mal à personne. Mais aussi, dit-il, en riant, pourquoi votre Empereur ne m'envoie-t-il pas les pucelles que je lui ai demandées? Magnanime Empereur, dit alors *Geoffroy de Dannemarck*, elles sont toutes prêtes; & dès que vos Chevaliers nous auront vaincus, elles ne tarderont pas à arriver; vous aurez alors le serrail de l'Orient le mieux composé; & on s'y attend si bien en France, que déja le plus beau compliment qu'on puisse faire à une jeune & belle personne que l'on croit accomplie, c'est de lui dire qu'elle est digne du serrail de *Jonas*. Oui, oui, reprit le Sultan, je me divertirai bien, quand j'aurai tout cela à ma disposition; mais en attendant je rirai bien, de vous voir battre par mes Chevaliers Sarrasins. Corbleu, dit alors *Richard sans-Peur*, en prenant la parole, vos Chevaliers Sarrasins ne nous battront pas; ne voyez-vous donc pas que depuis une demi heure nous nous amusons par nos propos? Apprenez que le Prince

qui nous a envoyés ici, ne craint perſonne ſur la terre; que ſa taille, ſa force, ſon courage & ſon génie ſont également ſurprenans; que c'eſt un Héros qui n'a pas ſon égal; qu'il a conquis trente couronnes; & que la vôtre finira sûrement auſſi par être ſa conquête. Nous ne ſommes pas les plus illuſtres Chevaliers de ſa Cour, mais du moins ne ſommes-nous pas des moindres: eh! parbleu, il ne tient qu'à vous d'en juger tout-à l'heure: qu'on nous ouvre la carrière, nous défions cent de vos plus illuſtres Chevaliers; nous en battrons chacun huit ou neuf.

L'Empereur *Jonas*, tout étourdi de ce compliment, demanda le nom de celui qui le lui adreſſoit; dès qu'on lui eut dit qu'il s'appelloit *Richard ſans-Peur*: tudieu, dit-il, il eſt bien nommé: mais j'accepte la propoſition: allez, Meſſieurs, allez bien ſouper & vous coucher; demain vous verrez à qui vous avez affaire. Effectivement, le lendemain les douze Chevaliers Chrétiens combattirent contre les cent Sarraſins, qui furent complettement & entièrement défaits. L'Empereur étoit ſur ſon trône, élévé ſur un ſu-

perbe balcon, d'où il contemploit ce spectacle : il en fut si ébahi, qu'il n'osa pas prononcer une seule parole ; mais le soir ayant assemblé son Divan, tous ses Visirs furent d'avis que, pour ne plus exposer son Baronnage & sa Chevalerie, il devoit faire arrêter secrettement & traîtreusement les vainqueurs. C'est ce qui fut exécuté dès la nuit suivante. Les Chevaliers furent arrêtés dans leurs lits par douze cents Arabes qui les conduisirent dans le château *d'Abilant*, dont *Sidonas*, Sénéchal du Sultan, étoit Gouverneur. C'étoit une place très forte, qui renfermoit une garnison nombreuse. On recommanda au Sénéchal de veiller avec un soin extrême sur la personne de ces redoutables Chevaliers ; il le promit & tint exactement parole pendant quelque temps. Cependant les jeunes Chevaliers lui parurent bientôt les plus aimables du monde. Ils prenoient leur parti d'être enfermés dans ce château avec toute la liberté d'esprit & la gaieté imaginables. Comme le Sénéchal étoit lui-même jeune, beau, bien fait, & galant, pour un Sarrasin, il leur plut bientôt infiniment. Il jugea qu'il ne risquoit rien de les faire manger à sa table ; qu'ils

en seroient mieux gardés, puisqu'il ne les perdroit pas de vue. Les soupers étoient très-gais ; les jeunes Seigneurs François mangeoient beaucoup, buvoient de même, chantoient, & contoient leurs bonnes fortunes de France, avec des détails qui auroient pu passer pour indiscrets à Paris, mais qui en Palestine, où les dames dont il étoit question, n'étoient pas même connues de nom, ne pouvoient tirer à conséquence.

Sidonas étant devenu leur meilleur ami, ces Messieurs lui proposèrent de leur laisser la liberté de se promener sans armes, non-seulement dans le château, mais même dans la Ville, en donnant leur parole d'honneur qu'ils ne chercheroient point à s'échapper, ni faire aucun mal à lui ou aux habitans de la Ville. Ils lui firent entendre que la parole d'honneur des Chevaliers François étoit sacrée, & qu'il n'y avoit point d'exemple que des gens comme eux y eussent jamais manqué, *fors en amour.* Le Sénéchal se fia à ces assurances, & ne se trompa pas. Leur vie dans le château *d'Abilant* étoit assez douce ; & le Sultan *Jonas*, à qui on avoit dit que c'étoient des étourdis

bien punis de leurs sottises, puisqu'ils étoient en cage, ne pensoit presque plus à eux, lorsqu'un nouvel événement le força à s'en occuper de nouveau. Un soir, à la fin d'un souper où nos jeunes Seigneurs avoient beaucoup parlé de leurs amours : Messieurs, leur dit *Sidonas*, chacun a les siennes ; & si je voulois parler comme vous de mes bonnes fortunes, je vous dirois que j'en ai une aussi agréable que glorieuse ; mais à laquelle l'honneur que l'on m'a fait de me choisir pour vous garder, nuit actuellement beaucoup, & c'est la seule chose qui m'en fâche ; car, d'ailleurs, je vous trouve très-bonne compagnie. Nous pensons de même à votre égard, notre cher Gouverneur, dirent d'une voix unanime les Chevaliers ; comment donc pouvons-nous troubler vos plaisirs ? N'êtes-vous pas le maître ici ? Mais ce n'est pas ici qu'est ma maîtresse, dit le Gouverneur ; elle est à Jerusalem. Eh ! ne pouvez-vous la faire venir ? — Non. — C'est donc une dame en puissance de mari ? Non, dit encore une fois le Sénéchal ; mais ne me faites pas parler, je ne peux pas absolument vous dire qui c'est. — Nous le saurons. — Vous ne le

saurez pas .. On le caresse, on le fait boire, enfin on parvient à lui arracher son secret : c'étoit de la princesse *Licorinde*, fille de l'Empereur *Jonas*, que le Sénéchal avoit eu le bonheur de se faire aimer. Quand il étoit à Jérusalem, il trouvoit moyen de s'introduire dans le serrail, déguisé en Bostangi ; &, sous ce masque, il avoit avec la Princesse des rendez-vous & des conversations fort intéressantes ; mais depuis qu'il étoit chargé du soin de garder les Chevaliers François, il ne pouvoit plus s'écarter de sa place. La Princesse lui écrivoit souvent des billets, dans lesquels elle se plaignoit de son absence ; il ne desiroit pas moins de la revoir. Dès qu'il eut fait toutes ces confidences : eh ! mais, lui dit *Bernard de Clermont*, mon ami, il n'y a pas à hésiter, il faut aller voir votre Princesse, l'engager à s'échapper avec vous, & à venir ici : si elle vous aime, elle y consentira, & vous vivrez ensemble ici tout à votre aise ; aussi-bien jamais l'Empereur ne consentira à vous la donner en mariage ; ainsi il n'y a pas d'autre parti à prendre que celui que nous vous proposons. Le Sénéchal voulut opposer quelques difficultés à cet arrangement ;

l'éloquence & la vivacité Françoises le déterminerent enfin. Il concerta son expédition avec ses aimables prisonniers : les uns se chargerent de bien garder la place pendant son voyage à Jérusalem, & d'empêcher même qu'on ne s'apperçût de son absence; deux autres, déguisés en Arabes, l'escortèrent jusqu'à la porte du serrail, & l'attendirent. Tout réussit suivant leur plan, dans lequel il entroit sûrement plus de hardiesse que de prudence. *Sidonas* se rendit secrettement au serrail, persuada à sa Princesse de se laisser enlever, & l'amena heureusement dans son château d'*Abilant*. Jusques-là tout alloit le mieux du monde; mais après que *Sidonas* & *Licorinde* eurent goûté les premières douceurs d'un amour satisfait, ils ne purent s'empêcher de réfléchir sur les conséquences de leur fuite, & sur la colère de l'Empereur, dès qu'il l'auroit apprise. Leurs premiers mouvements avoient été de satisfaction; les seconds furent d'allarmes & d'inquiétude. Eh bien, leur dirent les Chevaliers François, à présent le sort en est jetté, vous avez irrité votre pere & votre Empereur; il faut vous défendre contre lui; & si vous vou-

lez nous croire, il ne sera ni le plus fort, ni le plus heureux. Nous connoissons bien le bon Monarque, il n'en fait pas long, & nous lui taillerons de la besogne : mais pour que nous soyons tous parfaitement d'accord, croyez-nous encore, faites-vous baptiser. A cette dernière proposition *Sidonas* fit de nouvelles difficultés ; la Princesse hésita aussi beaucoup : on dit au Sénéchal de si bonnes raisons, & il les persuada si bien à son amante, qu'enfin ils prirent leur parti, & furent bientôt instruits, baptisés & mariés suivant le rite Chrétien. La plus grande partie des habitans & des soldats de la garnison d'Abilant suivit leur exemple ; & nos douze jeunes Paladins, de prisonniers qu'ils avoient été dans cette Ville de Palestine, s'en trouvèrent bientôt les Conquérans, les Seigneurs, & les Défenseurs. Ils avoient cependant toute la déférence & tous les égards imaginables pour le bon Sénéchal, & rendoient tous les respects & tous les hommages possibles à la belle Princesse de Perse.

Le Sultan instruit & indigné, ne tarda pas à les venir assiéger avec une armée formidable. Alors les Ambassadeurs de

Charlemagne se partagèrent le soin de la défense de la ville. Les uns se chargèrent du dedans; d'autres du dehors; d'autres enfin de conduire les sorties. Tout leur réussit: en vain le Sultan multiplioit les attaques, & portoit de tous les côtés des colonnes immenses de troupes pour y pénétrer: par-tout on trouvoit au moins un Chevalier François, qui, seul, suffisoit pour les arrêter. Une multitude immense d'Arabes, de Turcs, d'Indiens & de Persans, périt dans cette occasion. *Jonas* enfin lassé d'avoir employé inutilement tout ce qu'il avoit de connoissances dans l'art de la guerre, les talens de ses Officiers généraux, ceux de ses Ingénieurs, & la bravoure de ses soldats, prit le parti d'avoir recours aux moyens surnaturels. Il fit assembler tous les Prêtres de sa loi, le Mufti, les Imans, & leur proposa de le seconder par leurs prières, pour obtenir du ciel la victoire sur des ennemis si redoutables: ils ne manquèrent pas de faire les cérémonies les plus bizarres & les plus extraordinaires. Notre Romancier se plaît à les décrire, d'après les idées singulières que nos anciens écrivains se faisoient de la Religion Mahométane. Nous avons

déjà dit qu'ils croyoient les Mahométans idolâtres, & adorateurs de Mahomet, d'Apollin, (sans doute Apollon,) & d'un troisième Dieu, nommé *Tarvagan*.

Les cérémonies & les prières n'y firent rien; & le Prince infidéle ne sachant plus à quel Dieu ou à quel Diable se vouer pour prendre la place, se dépita contre ses Dieux, & les fit jetter dans la mer avec ses Prêtres. Pour comble de maux, au milieu de cette dernière cérémonie, les Chevaliers firent une sortie, dans laquelle les assiégeans perdirent beaucoup de monde; & *Jonas* désolé, & ayant couru grand risque pour sa vie, fut obligé de s'enfuir à toute bride vers Jérusalem. Cependant, pour prouver qu'il ne renonçoit point au projet de prendre la place, il fit, suivant un usage du siècle où il vivoit, semer du bled & planter des vignes tout autour de la ville assiégée, assurant que l'année suivante il reviendroit faire la moisson & la vendange. Les Chevaliers François n'en conçurent point la moindre inquiétude. Laissons-le faire, disoit *Bernard de Clermont*; l'année prochaine ce sera nous qui mangerons son pain, boirons son vin, &c.... C'est ce qui arriva. La place étant

moins preſſée, & la communication avec la mer étant libre, les Chevaliers jugèrent à propos d'envoyer en France informer l'Empereur de la ſituation de leurs affaires, & inviter *Charlemagne* à paſſer en Aſie pour s'emparer de la Terre-Sainte, dont ils tenoient la clef, étant maîtres du château d'*Abilant*. *Richard-ſans peur*, qui avoit des affaires, relativement à ſon Duché de Normandie, ſe chargea de cette commiſſion, & le bon Sénéchal l'accompagna. Pendant tout le cours de leur voyage, les onze Chevaliers qui étoient reſtés tenoient bonne & agréable compagnie à la Princeſſe de Perſe, & aux Dames de ſa ſuite, parmi leſquelles il y avoit ſans doute des Géorgiennes, des Circaſſiennes, &c.... Ils mirent cette petite cour ſur le pied tout-à-fait François; & on s'amuſa beaucoup à Abilant, juſqu'à l'arrivée de *Charlemagne* & de ſon ancienne & redoutable Chevalerie. Alors *Charles* s'empara de la Terre-Sainte, & chaſſa entièrement de la Paleſtine l'Empereur Jonas, les Sarraſins, les Turcs, les Perſans, &c. Mais le manuſcrit que nous extrayons n'entre point dans le détail de cette conquête; nous n'en connoiſſons

même aucun autre qui en développe les circonstances. Tous se bornent à dire que l'Empereur apporta de cette conquête beaucoup de reliques ; ajoutons, encore plus de gloire ; c'est tout ce que nous en savons.

Extrait du Roman intitulé Philoména, écrit en langage du bas-Languedoc ; & depuis traduit en Latin, par un Moine de l'Abbaye de la Grasse, située à cinq lieues de Carcassonne, & à six & demie de Narbonne.

Le Manuscrit précieux d'après lequel nous avons travaillé, n'est pas tout-à-fait complet ; il y a des transpositions & quelques lacunes ; cependant, à la faveur des faits qui y sont décrits, on peut suppléer à ceux qui sont omis ; & nous allons donner, en peu de mots, l'histoire des siéges de Narbonne & de Carcassonne, qui sont le principal sujet de ce Livre, si ce n'est pas plutôt la fondation de l'Abbaye de la Grasse, & tous les miracles qui (suivant le Moine Auteur) s'y opérèrent.

La trahison d'*Eudes*, Duc d'Aquitaine, ayant mis les Sarrasins ou Maures d'Espa-

gne en poſſeſſion de preſque tout le Languedoc, ces infidèles avoient partagé ce pays en différentes Seigneuries, ou petites Souverainetés, dont les maîtres ſe donnoient les airs de s'appeller Rois. Il y en avoit un à Carcaſſonne qu'on appelloit *Balahac*, lorſque *Charlemagne*, dès les premières années de ſon règne, entreprit, à la tête d'une armée, de reconquérir le Languedoc, & d'y rétablir la Religion Chrétienne & la domination Françoiſe. Il commença par Carcaſſonne, en fit le blocus, & ſe diſpoſoit à faire le ſiége de cette cité, que ſa ſituation rend très-forte, étant placée ſur un roc très-eſcarpé. Le Roi Sarraſin n'avoit rien de mieux à faire que de s'y renfermer avec des vivres & des proviſions ſuffiſantes pour y tenir long-temps. Il eut l'imprudence de vouloir haſarder une ſortie; & ſes troupes ayant été repouſſées par celles de *Charlemagne*, il fut pris lui-même; & Charles lui ayant fait propoſer d'abjurer le Mahométiſme, & de ſe faire baptiſer, il le refuſa d'une façon ſi brutale, que le Monarque François jugea à propos de le faire pendre. Une punition ſi rude & ſi humiliante, bien loin de décourager les habi-

tans de Carcaſſonne, leur fit prendre la réſolution de ſe défendre juſqu'à la dernière extrémité. *Balahac* laiſſoit une veuve, dont le nom, dans la ſignification que nous lui donnons aujourd'hui, n'annonce que de la maigreur; mais qui, dans l'hiſtoire de Carcaſſonne, indique une héroïne fameuſe par ſon courage, ſa prudence, & ſes talens politiques & militaires. Elle s'appelloit *Dame Carcaſſe*. Sa repréſentation ſe voit encore aujourd'hui ſur la porte unique de la cité de Carcaſſonne, ſur le ſceau des armes de cette ville; & ſa deviſe latine, *Carcas ſum*, y eſt relative.

Cette brave Reine fit, diſent nos Romanciers, durer cinq ans le ſiége que *Charlemagne* avoit mis devant cette place. Elle imaginoit ſans ceſſe des ruſes nouvelles, pour prouver que ſa garniſon étoit en bon état, & qu'elle ne manquoit point de vivres, le tout pour éviter l'aſſaut, & de faire lever le blocus, qui ne duroit que dans l'eſpérance qu'on prendroit la ville par famine. Comme dès ce temps-là il y avoit des manufactures de drap à Carcaſſonne, elle avoit fait faire des habits, ſurtout des bonnets, de toute ſorte de couleurs; elle en faiſoit changer à ſes gens,

& les faisoit passer tantôt sous un uniforme, tantôt sous un autre, le long de ses remparts, de façon que les assiégeans pussent les appercevoir, & croire que la ville étoit remplie d'une infinité de troupes de toutes couleurs. Elle faisoit même faire des soldats de paille, qu'elle plaçoit en sentinelles dans les endroits les plus exposés. Quand les assiégeans tiroient sur eux, ils ne pouvoient les abattre; & de véritables archers qui se cachoient derrière ces soldats postiches, tiroient en sûreté contre les assaillans. Pour prouver à Charlemagne qu'elle ne manqueroit pas sitôt de vivres, elle fit manger deux grands boisseaux de bled à une truie; &, ayant jetté la pauvre bête par dessus la muraille, les soldats qui la ramassèrent, lui ayant trouvé le ventre & l'estomac pleins, en conclurent qu'il devoit y avoir bien du grain dans la ville, puisqu'on en donnoit tant à manger aux cochons. A la fin, malgré l'habileté de la *Dame Carcasse*, la ville fut prise; & Charlemagne, admirant sa belle défense, la reçut avec beaucoup d'honneurs & de distinction; bien entendu qu'elle ne fut pas si folle que son mari, & ne refusa pas de se faire baptiser. Il lui

laissa le commandement, & même la Seigneurie, à titre de Comté, de la ville dont elle avoit été Reine. Plusieurs beaux, jeunes & braves Chevaliers se présentèrent pour l'épouser, & elle donna la préférence à un aimable François, nommé *Roger*, qui fut la tige des Comtes de Carcassonne, qui ont subsisté pendant long-temps, & qui ont souvent porté le nom de *Roger*.

Charlemagne ayant ainsi réduit Carcassonne, crut devoir rendre graces à Dieu de cette conquête, en fondant une belle & magnifique Abbaye à quelques lieues de-là, sur une petite rivière nommée l'*Ourbiau*, qui se jette dans l'*Aude*. Mais ce ne fut pas sans peine que cette Eglise & ce Monastère furent construits. Les Sarrasins cherchèrent à y mettre les plus grands obstacles. Ils s'approchèrent en grand nombre de Carcassonne, menacèrent la *Dame Carcasse* de lui faire subir le même supplice dont Charles avoit autrefois fait punir son mari; & mêlèrent dans leurs injures des reproches sur ce qu'elle s'écartoit des devoirs d'une femme, qui étoient de veiller sur sa famille, de filer sa quenouille, & de ménager son fruit si elle étoit enceinte. La Comtesse de Carcassonne

étoit précisément dans ce cas-là ; & se préparant à faire une attaque vigoureuse aux Sarrasins, elle voulut leur prouver que son état ne l'empêchoit pas de combattre, & que sa quenouille même pouvoit leur faire peur. Elle fit donc forger trois boucliers, dont un très-vaste, & deux plus petits : elle s'arma, d'ailleurs, de pied en cap ; & ayant mis le plus grand bouclier sur son ventre pour défendre son fruit, & les deux autres sur ses mamelles, le casque en tête, elle prit pour quenouille une lance, autour de laquelle, mais au-dessous de la pointe, elle avoit fait attacher un gros écheveau de chanvre. C'est dans cet équipage qu'elle alla au combat. En arrivant en présence de l'ennemi, elle mit le feu à son écheveau, qui parut aussitôt comme une torche allumée, & porta par-tout la terreur. Les Sarrasins furent défaits & repoussés ; & le bâtiment de l'Abbaye de la Grasse fut, graces à Dieu, continué *.

Le Pape Léon se trouvoit alors, par

* On montre encore dans la Cité de Carcassonne les trois boucliers qui faisoient partie de l'armure de Dame Carcasse, & sa quenouille.

hasard, dans l'armée de Charlemagne, dont il étoit venu implorer le secours : il avoit consacré l'Evêque de Carcassonne, qui avoit pris le nom de *Roger*, comme le Comte : il fit aussi la Dédicace de l'Eglise de l'Abbaye de la Grasse, & bénit le premier Abbé qu'on appella *Elie*. Celui-ci choisit un Prieur pour gouverner ses Moines; (le Roman l'appelle *Razole*.) Ces deux Religieux se trouvèrent être de braves gens, & des maîtres Moines. Dans les combats que l'Empereur eut encore à livrer aux Sarrasins, ils se distinguèrent, servirent d'Aides-de-camp à l'Archevêque Turpin; & ils assommèrent avec lui un grand nombre de ces infidéles. Ils leur proposoient, à la vérité, au milieu du combat, de les baptiser; mais s'ils n'acceptoient pas, sur le champ, la proposition, ils les perçoient sans miséricorde. *Mort ou baptême*, étoit leur cri de guerre.

A la Dédicace de l'Eglise de la Grasse, il arriva une infinité de prodiges & de guérisons miraculeuses. La liste en est très-longue, & tient une grande place dans le volume. Nous en rapporterons, à la fin de cet article, un exemple. On plaça aussi dans cette Eglise beaucoup de reliques,

dont le *Philoména* donne un Catalogue très-long & très-raisonné.

Cependant un secours étant arrivé d'Espagne, aux Sarrasins du Languedoc, ils formèrent une armée formidable, avec laquelle ils se proposèrent d'aller attaquer Charlemagne. Le Chef de cette armée nombreuse étoit *Matran*, Roi de Narbonne; & il avoit à sa suite quinze autres Rois Mahométans; savoir, ceux de *Viviers*, d'*Arles*, d'*Orange*, d'*Avignon*, de *Nîmes*, de *Grenade* en Gascogne, de *Nice*, de *Lodève*, d'*Uzès*, de *Maguelonne*, de *Béziers*, d'*Agde*, de *Tarragone*, de *Barcelonne* & de *Gironne*. Cette troupe de Rois se crut en état de livrer bataille à *Charlemagne*, & ne lui en livra pas pour une; car, pendant quarante jours consécutifs, les François & les Maures se battirent tous les jours; mais enfin les Chrétiens eurent l'avantage: la plupart de ces Rois infidèles furent tués; quelques autres s'enfuirent; & *Matran* lui-même fut obligé de se réfugier dans sa ville de Narbonne, où il avoit laissé la belle *Oriande* son épouse, fille d'*Almanzor*, Roi de Cordoue. Charles l'y poursuivit, & résolut d'aller attaquer cette Capitale.

Chemin faisant, il attaqua & prit quelques villes, dont il n'emporta quelques-unes que par miracle : telle fut *Béziers*, dont les murailles tombèrent devant lui miraculeusement.

Dans un autre endroit, il trouva que les ennemis avoient empoisonné les ruisseaux & les fontaines, & gâté toutes les eaux, pour empêcher l'armée Chrétienne de subsister. Après avoir invoqué le nom de J. C., & adressé à Dieu une fervente prière, il ficha sa lance profondément en terre ; & l'ayant retirée presque aussi-tôt, il en sortit une fontaine jaillissante, d'une eau belle, claire, limpide, excellente à boire, & dont toute son armée fut abreuvée. On montre encore cette fontaine entre Carcassonne & Narbonne, & elle s'appelle *la fontaine de Charlemagne.*

Enfin, Charles investit Narbonne, & *Matran* en soutint le siége, malgré les représentations de sa femme qui aimoit les Chrétiens & les François, & avoit du goût pour leur Religion, & même pour leurs personnes.

Un secours considérable qui arriva à *Charles*, le mit en état de faire ce siége avec plus d'avantage. Le Chevalier *Guérin*

de Monglave (héros d'un Roman dont nous rendrons compte dans la suite,) avoit pénétré en Espagne, y avoit fait d'assez grandes conquêtes, & s'y étoit établi : deux de ses petits-fils, l'un appellé *Falcon de Montclar*, l'autre *Aimery de Beaulande*, repassant en France avec quelques troupes, vinrent offrir leurs services au Monarque François. Celui-ci les accepta avec satisfaction ; & ayant promis le Duché de Narbonne à *Aimery*, qui étoit l'aîné, celui-ci en prit sur le champ le titre, en attendant qu'il pût en avoir la possession. Ce n'étoit pas qu'il n'y eût d'autres Seigneurs considérables dans l'armée de Charles : le Philoména les nomme, *Richard Duc de Normandie*, *Salomon Duc de Bretagne*, & le neveu de Charlemagne, qu'il appelle, non *Roland*, mais *Robert*, & qui étoit Comte d'Angers.

Le siége de Narbonne duroit depuis trois mois, lorsque la Reine *Oriande*, impatientée de l'acharnement avec lequel les Sarrasins le soutenoient, jugea à propos de les abandonner, & de passer du côté des Chrétiens. Elle fit donc pour cela ses préparatifs ; & ayant ramassé tout ce qu'elle put d'effets précieux, elle déserta

avec quelques Demoiſelles de ſa ſuite & de ſon humeur : l'on juge bien que de pareilles transfuges furent bien accueillies dans le camp de Charlemagne. On les remit entre les mains de l'Abbé, & du Prieur de la Graſſe, qui ſe chargèrent de les inſtruire ; & comme ces deux Religieux étoient en même temps des guerriers redoutables, ces dames ſe trouvèrent auſſi-bien eſcortées & défendues, qu'elles pouvoient être catéchiſées. Cependant le Roi *Matran*, furieux de l'évaſion de ſa femme, envoya faire à l'Empereur même, un défi de combattre ſeul à ſeul contre lui : *Charles* lui fit l'honneur de l'accepter ; le combat eut lieu en préſence des deux armées ; & quoique le Sarraſin ſe défendît en homme brave & irrité, il ſuccomba cependant ſous les coups de la terrible *Durandal*. Après ſa mort la Ville ne tint pas long-temps : les Chrétiens la prirent d'aſſaut, au cinquième mois ; tous les Sarraſins qui ne voulurent pas ſe faire baptiſer furent égorgés. Mais le Conquérant ne traita pas auſſi cruellement les Juifs. Ils s'étoient déclarés pour lui, lui avoient donné des avis importants pendant le ſiége, & lui avoient même fait paſſer de

grosses sommes d'argent. Il leur laissa un quartier dans la Ville, qui en formoit (dit le Romancier) le tiers; l'autre tiers fut donné à l'Archevêque de Narbonne, qui s'appelloit *Thomas de Normandie*; enfin le dernier tiers fut le partage *d'Aimery*; & pour le dédommager de ce qu'il n'en avoit pas davantage, l'Empereur y ajouta les Villes de *Béziers*, *d'Agde*, de *Maguelonne*, d'*Uzès*, de *Nimes*, d'*Orange*, d'*Avignon* & de *Viviers*, dont il fit (selon le Roman) hommage à l'Abbaye de Notre-Dame de la Grasse.

La veuve de *Matran* ne regrettoit guères son mari Sarrasin; mais elle pouvoit avoir quelque regret au Royaume de Narbonne. Pour la consoler, on lui donna à choisir un nouvel époux entre tous les Chevaliers François; & son choix tomba sur *Falcon de Montclar*, frère d'*Aimery*, auquel on accorda la Seigneurie d'Alby, & le Rouergue, relevant du Comté de Toulouse. On pourvut aussi de maris Chrétiens toutes les Demoiselles de la suite d'Oriande, *pour garder* (dit le Romancier) *ces Demoiselles de honte & de vergogne.*

Comme un bonheur ne vient jamais

ſans l'autre, Almanzor, Roi de Cordoue, pere d'Oriande, arriva, peu après, pour ſecourir ſon premier gendre *Matran*; mais il venoit trop tard; & ſon armée, quoique nombreuſe, fut aiſément battue. Ce fut *Aimery*, nouveau Duc de Narbonne, qui tua ce Roi de ſa main, & qui acquit ainſi à ſon frère des droits ſur un nouveau Royaume; car celui de Cordoue étoit dévolu à *Oriande*, fille unique d'*Almazor*.

L'expédition de Languedoc étant ainſi heureuſement terminée par Charlemagne & ſa Chevalerie, ce fut à l'Abbaye de la Graſſe, & par les cérémonies de l'Egliſe les plus auguſtes, qu'elle ſe termina; & c'eſt par leur deſcription que finit le Roman. L'Empereur, toute ſa Cour & ſa Chevalerie, y aſſiſtèrent; le Pape Léon, & trois mille, tant Archevêques, Evêques, qu'Abbés portant mître & croſſe, s'y trouvoient. Si nous nous en rapportons à notre Romancier, cette compagnie, qui pouvoit paſſer pour la plus illuſtre qui fût ſur la terre, étoit encore bien inférieure à celle qui honora, dans cette occaſion, l'Abbaye de la Graſſe de ſa préſence. On y vit Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt, ſa Sainte Mère,

Mère, & un chœur nombreux d'Anges & d'Archanges, former la musique.

Le Manuscrit du Roman sur lequel nous venons de travailler, n'est pas tout-à-fait fini; cependant il est aisé de juger qu'il y manque très-peu de chose. L'histoire du Languedoc, par *Catel*, celle de Narbonne & de Carcassonne, par *Besse*, nous apprennent quelques détails de plus sur l'Abbaye de la Grasse. Les Moines de cette Abbaye, à qui Charlemagne avoit fait tant de bien, manquèrent bien-tôt de reconnoissance. *Robert*, l'Architecte qui avoit bâti leur couvent, avoit construit pour son compte un moulin, un peu plus bas, sur le ruisseau de l'Ourbiau: dès qu'il fut mort, l'Abbé s'en empara. La veuve & les enfans de Robert réclamèrent la protection de *Charles*, qui ordonna à l'Abbé de restituer ce qu'il avoit pris. L'Abbé refusa; & le Monarque irrité se rendant aussi-tôt à l'Abbaye, dans sa colère, passa son épée à travers le corps du Moine.

Il ne nous reste plus qu'à donner un petit échantillon du langage dans lequel est écrit le *Philoména*. Nous avons déja dit que c'étoit celui que l'on parloit dans le Bas-Languedoc

à la fin du douzième siécle ; nous ne connoissons aucun autre monument de littérature qui nous en ait laissé quelques vestiges ; ainsi nous croyons faire plaisir, même à la partie du Public qui ne se pique pas d'érudition, de lui faire connoître, en peu de lignes, ce *patois*, ou langage provincial & ancien.

Récit d'un miracle arrivé dans l'église de l'Abbaye de Notre-Dame de la Grasse, peu après sa fondation.

Texte du Philoména, écrit en bas-Languedocien.

E mentre aquest sant home cantana la messa, vengo à qui quatre homes ceq de longas terras : & la un fo d'Alamyntha, & l'autre de Rainabore, & l'autre d'Inglaterra, & l'autre de Peyragorg. Et portec casqu d'elhs un civi ardent en la ma. E vengro à la Capela, e criderò antament : Verge Maria, Mayre de Diou glo-

Traduction littérale du texte ci à côté.

Et pendant que ce saint homme (Thomas, Moine de la Grasse, qui étoit en réputation de sainteté,) chantoit la messe, vinrent là quatre hommes aveugles, de lointains pays ; un étoit d'Allemagne, un autre des bords du Rhin, un d'Angleterre, & un autre de Périgord ; & portoit chacun d'eux un cierge ardent en la main, &

risa, ret nos salut. Car aquest sancte locem vengutz confisans de la tua misericordia. Car la sanctetat d'aquest loc e la bonessa d'elhs sans homes Hermitas que aissi so es pertot lo mon publica de pregan la tua misericordia,...

Mais Thomas elhs autres Hermitas cant los ausito aissi cridar meseros totz en oro, e pregeron Dious pour elhs que Dious lor done salut. E mentre Thomas levava elh cors de Jhesu-Christ à la messa pene tan gran clarrar delh celh que atotz avigayre visiblement que Dioux elh meseys fas à qui desxendutz entre elhs. E vene une grande otz delh celh, & dix à Thomas esxausida es la tua pregaria davant Diou & aitantot cobrero lur

vinrent à la Chapelle & crièrent à haute voix : Vierge Marie, Mère de Dieu glorieuse, rendez-nous santé (& guérison,) car en ce saint lieu sommes venus confians en votre miséricorde; car la sainteté de ce lieu, & la bonté des saints hommes Hermites qui y sont, est publiée par-tout le monde, & ils implorent votre miséricorde.

Thomas & les autres Hermites, quand ils les ouirent ainsi crier, se mirent tous en oraison, & prierent Dieu pour eux que Dieu leur donne santé (& guérison); & pendant que Thomas levoit le corps de Jésus-Christ à la messe, il vint du ciel une si grande clarté, que tous reconnurent visiblement que Dieu lui-même étoit là descendu au milieu d'eux, & l'on entendit une grande voix du ciel qui dit à Thomas, ta prière est exaucée devant

vista, & feron gracias à Diou. Fait aquest miracle in presentia de Karles, &c....

Dieu. Tantôt ces pauvres gens recouvreront la vue, & rendront graces à Dieu. Ce miracle fut fait en présence de Charlemagne, &c....

Le Roman Espagnol, intitulé *Nochès de invierno*, qui est un recueil de Romans & d'histoires, contient, entr'autres, l'extrait du commencement du Roman de *Charlemagne* en Espagnol, c'est-à dire, le Roman de *Berthe au grand pied*, & celui de la naissance & de la jeunesse de *Charlemagne*, qui en est la suite: les faits en sont (à quelques circonstances près,) les mêmes que ceux du Roman de Berthe, que nous avons extrait dans notre volume d'Avril dernier. Les seules circonstances qui les différencient, sont, 1°. que l'Espagnol prétend que Pépin ayant consenti à se marier, n'envoya point chercher une épouse dans le pays étranger, mais qu'il convoqua toutes les belles Demoiselles de son Royaume à une fête magnifique qu'il donna dans Paris; que la compagnie la plus brillante s'y étant rassemblée, on y remarqua un nombre considérable de belles personnes, entre lesquelles la fille

du Comte de Malgarie, ou Melgueuil, * brilloit comme un soleil au milieu des étoiles. Chacun l'admira. Le Monarque en fut enchanté, mais il dissimula. Il avoit promis mille pieces d'or à toutes celles des Demoiselles qu'il ne choisiroit pas pour épouse ; il les distribua également à toutes ; & même d'abord à Mademoiselle de Melgueuil, & les congédia sans exception ; mais la jeune Comtesse ne fut pas plutôt arrivée au château de son père, qu'il la fit demander en mariage, & l'obtint. Ses parens l'envoyerent à Paris avec un train magnifique ; mais ils ne l'accompagnèrent pas, le vieux Comte étant tourmenté de la goutte. Berthe avoit malheureusement vu, à la fête de Paris, *Dudon de Lys*, jeune Chevalier de la première naissance, dont elle étoit devenue amoureuse. Pour achever de la séduire, c'étoit le même Chevalier qui, en qualité d'Ambassadeur de Pépin, avoit été chargé de l'aller chercher & de la conduire à Paris. » Qu'on » est malheureuse, disoit-elle à sa con» fidente, d'être prête d'épouser un Roi

* C'est, à ce que nous croyons, à présent le pays des environs de Montpellier en Languedoc.

» qu'on n'aime pas, & de n'être que la » Souveraine respectable d'un jeune & » charmant particulier qu'on aime ! Eh » bien, Madame, lui répondit Fiamette, » quand on préfère l'amour à la grandeur, » n'y a-t-il pas des arrangemens à pren- » dre ? — Eh ! quels peuvent-ils être ? Les » voici, dit Fiamette ; la premiere nuit » des noces, je me substituerai à votre » place ; le Roi s'y trompera, parce que » je vous ressemble beaucoup ; vous passe- » rez par une garderobe, à laquelle ré- » pond un escalier dérobé, au bas duquel » vous trouverez *Dudon*, qui vous enlè- » vera, & vous conduira dans un de ses » châteaux ».

Ce perfide conseil est suivi par la bonne & douce *Berthe* ; mais au lieu de trouver *Dudon* au bas de l'escalier, elle y trouva des assassins qui l'emmenèrent bien loin, & qui avoient ordre de la tuer, quand ils seroient au fond des bois. Cependant ces coquins se laissent toucher par ses pleurs & par sa douceur, & ils l'abandonnent, vêtue en simple paysanne, dans le pays du Maine, au bord d'une rivière que l'Auteur appelle le *Magno* (c'est sans doute la rivière de *Mayenne* ;) elle y trouve un

Garde-bois, qui la recueille dans sa cabane, & en prend soin comme de sa fille: elle passe dans la famille de ce bon-homme plusieurs années sans se faire connoître: pendant ce temps, la fausse Berthe avoit été prise par l'Empereur pour la véritable, & avoit eu de lui deux enfans, qui eurent l'audace de disputer le Royaume à *Charlemagne*, après la mort de *Pepin*. Mais enfin, la fourberie fut découverte par le Comte & la Comtesse de *Melgarie*, qui trouvèrent le moyen de tâter les pieds de leur prétendue fille; & trouvant qu'elle avoit les deux pieds égaux, reconnurent que c'étoit *Fiamette*, & non leur fille *Berthe au grand pied*. Ils le déclarèrent; & la fourbe étant convaincue, elle fut punie par le supplice de la fausse *Berthe*, qui fut brûlée.

Aucun Historien, ni Romancier, ne nous dit ce que devint *Dudon de Lys*. Il y a apparence qu'il ignora toujours les tendres sentimens que la Reine *Berthe* avoit eus pour lui; & comme il renferma dans le silence ceux qu'il avoit conçus pour elle, *Fiamette*, sans doute, les trompa tous deux. Ce qu'il y a de sûr, c'est que quand *Pepin* retrouva la véritable *Berthe*,

il la trouva pure & innocente. Elle étoit dans la cabane du Garde-chasse, sur le bord du Magne, lorsque le Roi, égaré à la chasse, la trouva, par pur hasard, & de la manière que nous l'avons raconté dans l'extrait du poëme de Berthe au grand pied. La reconnoissance étant faite, *Pépin*, qui, depuis plusieurs années, cherchoit sa véritable femme, enchanté de l'avoir retrouvée, voulut que ses secondes noces, (les seules véritables & légitimes,) se célébrassent dans le lieu même où ils s'étoient retrouvés, c'est-à-dire sur le bord de la *Magne* ou *Mayenne*; & le Roi ayant rassemblé tout ce qu'il put de sa Cour auprès de la cabane du Garde-chasse, fit dresser, aux environs, des tentes, où chacun s'arrangea comme il put. On soupa, on dansa: cette noce fut enfin une vraie fête champêtre, à la fin de laquelle *Pépin* se retira avec *Berthe* dans un grand chariot couvert, qui leur servit de lit nuptial, dans lequel fut conçu l'Empereur *Charlemagne*. Cette circonstance est très-singulière & très-remarquable, par l'induction qu'en tire le Romancier Espagnol. Selon lui, le nom de ce grand Empereur a pour étymologie ces deux mots, *caro* (en Espa-

gnol *char*,) & *magno*, rivière de *Mayence*; ainsi on l'appelle *Charlemagne*, comme conçu dans un char sur la rivière de Magne.

Ce que dit d'ailleurs le Roman Espagnol de la jeunesse de *Charlemagne*, est conforme à ce que l'on trouve dans nos extraits précédens.

Le même Roman parle aussi de la naissance & de la jeunesse de Roland; mais c'est un objet dont nous ne nous occuperons que dans la suite.

Passons au Roman Italien, intitulé *Reali di Francia*, dont le sixieme livre contient l'histoire de *Charlemagne*. Au milieu de beaucoup de traits dans cette histoire, conformes à ceux que nous avons déjà rapportés, on en trouve de particuliers. L'histoire de Berthe y est rapportée, à-peu-près comme dans le Roman François: il y est dit que *Berthe* est Princesse de Hongrie, & que sa confidente s'appelle *Elizette*; que c'est à l'instigation de *Griffon de Mayence*, que cette Suivante trompe sa Maîtresse, & se substitue à sa place; que le Roi & la Reine de Hongrie, étonnés de ne plus recevoir des nouvelles de leur fille (parce que Elizette ne savoit pas écrire,) vinrent exprès à Paris pour en savoir. La reconnoissance

de la fausse *Berthe*, par ses pieds, & celle de la véritable, à la chasse, est semblable à tout ce que nous avons dit. L'Auteur Italien ajoute que Pepin eut une guerre à soutenir contre les traîtres Mayençois ; il en fut vainqueur, mais ensuite il fut la victime de la trahison de ses deux fils bâtards. Toute l'histoire de la jeunesse de Charlemagne est conforme à ce que nous avons tiré du premier Manuscrit en vers, que nous avons extrait au commencement de cet article ; nous n'y trouvons de plus que l'histoire de la connoissance que *Charlemagne* fit avec *Ogier le Danois*, qui devint son ami le plus intime.

Charles étant au service du Roi *Galafre*, & ayant déjà vaincu *Palinore* & *Bramante*, *Agolant* envoya à son frere *Bramante*, qu'il croyoit encore en vie, un Seigneur Africain, nommé *Gualfrédian* ; c'étoit un Chevalier fier & vigoureux ; & il étoit accompagné de son fils nommé Ogier, encore très-jeune, à-peu-près de l'âge de *Charles*, & qui avoit, comme lui, toutes les dispositions à devenir un Héros. *Gualfrédian* trouva, en arrivant, que Bramante étoit défait, son armée dissipée, & qu'il n'y avoit plus rien à faire en faveur de ce parti-là.

Cependant *Galafre* ne l'empêcha point d'aborder en Eſpagne ; il le reçut même avec honneur, l'invita à ſe repoſer quelques jours à ſa Cour, & lui dit qu'il ſeroit le maître de s'en retourner quand il lui plairoit. Le Chevalier Africain profita des offres du Roi d'Arragon, & pendant ſon ſéjour, le jeune *Ogier*, & le jeune *Charles*, qui n'étoit connu en Arragon que ſous le nom de *Maine*, ſe lièrent de la plus grande amitié. Cependant, *Gualfrédian* ne voulut pas partir ſans avoir fait le coup de lance avec quelques-uns des plus habiles & des plus vaillans Chevaliers de la Cour de *Galafre*. Il demanda donc qu'on lui aſſignât jour & heure pour ce combat, & qu'on lui donnât un adverſaire digne de lui. Ce fut *Maine* qu'on choiſit pour le lui oppoſer. Le vainqueur de *Bramane* étoit digne de combattre contre celui qui étoit venu dans l'intention de le ſecourir ; mais *Ogier* fut très-affligé de voir celui dont il avoit déjà fait ſon ami, combattre contre ſon père. *Charles* le fut auſſi dans la crainte de tuer ou du moins de bleſſer le père de ſon cher *Ogier*. Cependant le combat eut lieu, & fut un des plus terribles dont la Chevalerie faſſe mention. L'Africain étoit vigoureux, brave & expéri-

menté. Depuis la pointe du jour jusques à midi, les deux combattans se portérent des coups terribles; ils brisèrent leurs lances, coupèrent réciproquement leurs écus & plusieurs pièces d'armures. *Ogier*, spectateur du combat, trembloit pour les jours de l'un & de l'autre. *Maine*, qui s'en apperçut, quand il fut midi, proposa à son ennemi de reprendre haleine; celui-ci y consentit; & pendant cette courte trève, le jeune Chevalier François proposa, de la manière la plus honnête, à l'Africain, de terminer là le combat: Je serois au désespoir, lui dit-il, de combattre à outrance contre le père de l'aimable *Ogier*, ici présent. C'est justement parce que mon fils est ici, répondit *Gualfrédian*, que je veux qu'il apprenne, par mon exemple, à ne pas se rendre aisément; recommençons; & le combat se rengagea de plus belle pour quelques heures. A la fin, la bonne épée *Durandale* coupa la tête du cheval de l'Africain. Dès que Charles-Maine vit son ennemi démonté, il sauta lui-même à terre; & après l'avoir relevé, il lui fit de nouvelles propositions; elles furent encore refusées. Enfin, après plusieurs heures de combat à pied & à l'épée, le père d'Ogier ayant reçu deux bles-

sures, consentit à faire la paix avec son généreux adversaire. Ils retournèrent auprès du Roi *Galafre*, dont le fils, nommé *Marsille*, jaloux de la gloire de *Maine*, vouloit jetter quelques nuages sur la façon dont il s'étoit comporté avec son ennemi, lui reprochant de ne l'avoir pas forcé de s'avouer vaincu, & de ne l'avoir pas fait son prisonnier; mais *Ogier* & *Gualfrédian* lui-même, justifièrent le Héros François.

Le Chevalier Africain étant prêt à retourner dans son pays, *Ogier* demanda à son père de le laisser à la Cour de Galafre, pour ne point se séparer de son ami intime. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint cette grace; elle lui fut enfin accordée. De ce moment, *Maine* & *Ogier* furent inséparables. Le premier découvrit bien-tôt à l'autre le secret de sa naissance: il lui apprit qu'il étoit l'héritier légitime de la couronne de France, & Ogier lui promit d'employer son courage, sa valeur & son adresse à l'en remettre en possession, & ensuite à la lui conserver. C'est ce qu'il exécuta heureusement & glorieusement.

ainsi que *Gallienne*, par le Morand; il eut grande pa *Reinfroy*, & à toutes le

Charles, devenu Roi & Empereur, fit en France, en Italie, à la Terre-Sainte & en Saxe. Enfin, *Ogier* ayant conquis le Danemarck, en fut couronné Roi, & fut nommé *Ogier le Danois.*

Telle eſt l'hiſtoire de ce Paladin, ſuivant l'Auteur Italien; elle eſt ainſi d'autant plus remarquable, qu'elle n'eſt rien moins que conforme aux autres Romans d'*Ogier le Danois*, dont nous rendrons compte dans la ſuite, puiſque ceux-ci font deſcendre *Ogier* de *Doon*, ou *Doolin de Mayence.*

Le reſte du ſixième Livre des *Reali di Francia*, contient l'hiſtoire des Amours de *Milon* avec la ſœur de *Charlemagne*, & de la naiſſance de *Roland* leur fils.

Voilà tout ce que nous connoiſſons de Romans, dont Charlemagne ſoit le principal Héros; d'ailleurs nous verrons cet Empereur jouant un rôle dans la plupart des hiſtoires des Chevaliers de ſon temps: il eſt vrai que ſouvent ce rôle n'eſt pas trop beau; nous en dirons les raiſons, à meſure que l'occaſion s'en préſentera.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

Il y a long-temps que nous n'avons extrait de grands Romans François. Nous nous proposons d'en donner un des plus connus & des plus intéressans : c'est la *Clélie* de Mademoiselle de Scudéry ; mais elle est en dix volumes *in-octavo*, si gros, que, calcul fait, ils contiennent bien huit mille pages. Nous abrégerons non-seulement le fil de l'histoire mais nous nous proposons même de le couper, en rapportant les portraits qui nous paroîtront les plus intéressans, & cherchant les anecdotes historiques qui peuvent nous en donner la clef. Mais un extrait d'un ouvrage aussi volumineux fait ainsi, ne peut pas être lui-même fort court ; & nous croyons que 216 pages pour en extraire huit mille ne seront pas trop ; ainsi, nous nous trouverons forcés de consacrer un volume entier à ce seul travail. Nos Lecteurs ne nous le pardonneront qu'autant que nous les amuserons & que nous les intéresserons ; c'est ce que nous tâcherons de faire. En attendant, comme nous serons obligés de passer, dans le Volume du 15 de ce mois, les quatre dernières Classes des Romans de *Moral & de Politique*, *Comiques & Satyriques*, des *Contes & Nouvelles*, & des *Contes merveilleux*, nous allons employer le reste de ce Volume-ci à rassembler quelques traits du Roman Oriental dont nous comptions parler dans ce second Volume.

Hiſtoire de la Sultane de Perſe & des Viſirs, Contes Turcs, compoſés en langue Turque par Chec-Zadé, & traduits en François (par M. Galland.) *Paris*, 1707, 1 *volume in*-12.

Nous avons déjà expliqué, au commencement de notre Volume du mois d'Août dernier, quel eſt le ſujet de ce Recueil de Contes Turcs. Un Roi de Perſe nommé *Hefixin*, avoit eu dès ſa jeuneſſe, un fils nommé *Nourgehan*; il étoit aimable & vertueux. Le Roi devenu vieux, avoit épouſé une jeune Princeſſe nommée *Canzadé*, belle, vive, ſpirituelle & ardente dans toutes ſes paſſions. Elle devint amoureuſe du Prince *Nourgehan*, ſon beau-fils; & celui-ci auſſi honnête qu'intéreſſant, lui ayant réſiſté, elle ſe conduiſit avec lui comme Phèdre avec Hyppolite; le vieux Monarque la crut, & étoit prêt à faire périr ſon fils, avec d'autant plus de ſécurité, que le jeune Prince, au lieu de ſe défendre de l'accuſation de ſa belle-mère, s'obſtinoit à garder le plus profond ſilence. Mais c'étoit par le conſeil d'un ſage Aſtronome, qui avoit été ſon Gouverneur, & qui lui avoit dit que quand il ſeroit dans le plus grand péril qu'il pût courir de ſa vie, il devoit être 40 jours ſans parler, après quoi il en ſortiroit. La Sultane preſſoit le ſupplice du Prince, ſous prétexte que ſon ſilence conſtant étoit une confeſſion de ſon crime. Mais le Sultan avoit dans ſon Conſeil quelques honnêtes Viſirs qui faiſoient ce qu'ils pouvoient pour empêcher cette injuſtice. Dans cette ſitua-

tion, tous les jours *Canzadé* contoit une histoire dont la Morale étoit que les pères sont trahis par leurs enfans, ou les Sultans par leurs Visirs ; & un Visir en contoit une autre, qui tendoit à prouver qu'il n'y a rien de si dangereux pour les Souverains, & même pour les particuliers, que de se laisser entraîner par les passions de leurs femmes, qui leur font souvent commettre de grandes injustices.

Dans l'original Turc, 40 jours se passent ainsi à disputer d'histoires & d'exemples entre la Sultane & les 40 Visirs; après quoi le temps de la pénitence du Prince étant fini, il lui est permis d'ouvrir la bouche; il se justifie; & c'est la Sultane qui est punie : ainsi le Manuscrit complet doit contenir 80 histoires, indépendamment de celle qui sert de cadre à toutes les autres. M. *Galland*, qui en a fait imprimer la traduction Françoise en 1707, ne l'a point traduit en entier. L'imprimé ne contient que 20 Contes, 10 de la Sultane, & 10 des Visirs. Un Manuscrit de la Bibliothèque où nous puisons nos ressources ordinaires, contient la totalité de ces Contes, & ajoute ou change quelques circonstances à ceux qui sont déjà traduits. Nous allons en choisir quelques-uns, soit qu'ils tendent à appuyer une opinion ou l'autre ; & nous remplirons ainsi le reste de ce volume, en réservant pour un autre tome autant ou un plus grand nombre de ces histoires.

Chec-Zadé, Auteur de l'original Turc, avoit été Précepteur de l'Empereur Amurat II, qui mourut en 1451.

Hiſtoire du Tailleur & de ſa femme, contée par le troiſieme Viſir, pour prouver combien on doit ſe méfier des femmes.

Il y avoit, du tems du Prophète Aïſſa, (on ne ſait où) un Tailleur qui avoit épouſé une très-jolie femme, que l'on nommoit *Gulhendam*, à cauſe de la beauté de ſa taille; (car Gulhendam veut dire taille de roſe.) Au milieu des tranſports de leur mutuelle tendreſſe, (car le Tailleur de ſon côté étoit auſſi un jeune homme très-bien fait & très-aimable,) ils ſe promirent que s'ils venoient à mourir l'un avant l'autre, ils ſe donneroient des preuves remarquables de leur paſſion. Moi, dit le Tailleur à ſa femme, ſi je te perds, je paſſerai neuf jours à pleurer ſur ton tombeau. Ah! répondit Gulhendam, ce n'eſt rien que cela en comparaiſon de ce que je veux faire pour te prouver mon amitié: ſi tu meurs le premier, je m'enterrerai toute vive avec toi. Le Tailleur la crut, & l'embraſſa tendrement. Cependant, un an après, la jeune femme ayant, par malheur, avalé un os de mouton, il lui reſta dans le goſier ſans qu'on pût l'en tirer; de ſorte qu'elle fut étranglée, & mourut ainſi avant ſon mari

& augrand déſeſpoir de ce tendre époux. Il lui fit faire des obsèques auſſi magnifiques que ſon état le lui permettoit ; &, quand elle fut dans le tombeau, il ſe plaça à ſes pieds, pleurant & gémiſſant ſans ceſſe, & comptant reſter neuf jours, au moins, dans cet état douloureux. Dès le ſoir même, le Prophète *Aiſſa* paſſa par le cimetière où cette femme étoit enterrée : voyant le mari pleurant, il lui demanda quel étoit le ſujet de ſon affliction. *Hélas !* lui répondit le Tailleur, *j'ai perdu une femme charmante, & dont j'étois adoré : aujourd'hui même on l'a miſe dans ce tombeau . . . Puiſque tu la regrettes tant,* dit le Prophète, *je vais demander à Dieu qu'il te la rende.* En même tems il ſe mit en prières ; puis il frappa le tombeau d'une petite baguette qu'il tenoit à la main. Le ſépulcre s'ouvrit, & *Gulhendam* en ſortit. Son époux, enchanté de la revoir, l'embraſſa mille fois ; mais comme elle n'étoit enveloppée que d'un linceul extrêmement court, & par conſéquent preſque nue : *Angle de mon foye, lumière de mes yeux, matiere de ma vie* (expreſſions tendres, Turques, traduites littéralement,) *que de graces n'avons-nous pas à rendre à Dieu & à ſon*

Prophète ! dit le Tailleur ; *mais je ne peux te tirer d'ici, & te faire traverser la ville, pour te ramener dans ma maison dans l'état où te voilà. Attends-moi pendant quelques momens, cachée derrière ces pierres ; je reviendrai bientôt avec un caleçon, un caffetan & un voile, & nous retournerons gaiement dans notre maison, louant Dieu qui a sans doute voulu nous récompenser de notre extrême fidelité.*

En disant cela, le Tailleur partit. Un moment après, le fils du Roi passa par le cimetière, revenant dans la ville assez tard, parce qu'il avoit soupé à la campagne. Comme il étoit précédé de quelques flambeaux, ses gens apperçurent à leur lueur, une femme presque nue, & la trouvèrent belle, comme elle l'étoit effectivement. Ils en avertirent aussi-tôt le Prince, qui s'en approcha ; & la trouvant réellement digne de ses attentions : *Belle personne*, lui dit il, *par quel hasard vous trouvez-vous dans ce lieu à cette heure & dans cet état ? Seigneur*, lui répondit la femme du Tailleur en rougissant extrêmement, *je ne peux vous répondre dans l'état où je suis.* Aussi-tôt le Prince se dépouillant de son propre caffetan, l'en revêtit ; & continuant ses ques-

tions, lui demanda si elle étoit mariée. *Si vous êtes libre*, lui dit-il, *venez dans mon sérail, vous en serez l'ornement, & vous y goûterez toutes sortes de délices.* La belle, qui reconnut bien le fils du Roi à sa magnificence, fut séduite par l'espérance d'habiter un sérail délicieux, au lieu de la petite maison où elle vivoit avec son mari. *Seigneur*, répondit-elle au Prince, *je n'ai aucun engagement; je m'estimerai heureuse d'être la plus chérie de vos esclaves.* Le fils du Sultan, satisfait de cette réponse, la conduisit dans son sérail.

Le pauvre Tailleur revint peu-après, apportant tout ce qui étoit nécessaire pour l'habillement de sa femme: il ne la trouva plus. Il se douta bien qu'on la lui avoit enlevée; mais il n'eut garde de soupçonner qu'elle y eût consenti. *Hélas!* disoit il, *ma malheureuse épouse est actuellement dans une furieuse affliction! elle qui vouloit s'enterrer toute vive avec moi, s'arrache sûrement les cheveux, puisqu'elle est séparée de moi peut être même s'est-elle percé le sein.* *Gulhendam*, au contraire, se divertissoit très-bien dans le sérail du Prince. Son mari cherchant par-tout dans la ville & dans les environs, s'informant, s'inquiétant, ne put savoir aisément ce qu'elle étoit devenue.

Ce ne fut qu'au bout de quelques mois qu'un des esclaves du Prince lui ayant dit que la favorite de son maître avoit été trouvée dans un cimetière, il commença à soupçonner la vérité ; & ayant fait quelques autres informations, il ne put plus douter de la vérité de ses conjectures. Aussi-tôt il court au palais, s'adresse aux Visirs, au Sultan, au Prince même, & demande avec instance qu'on lui rende sa femme. Le Prince, aussi équitable que voluptueux, convient qu'il a trouvé une femme dans un cimetière, mais ajoute qu'elle lui a déclaré qu'elle étoit libre. *C'est la mienne*, dit le mari ; *peut-être dans ce moment avoit-elle l'esprit troublé ; mais je suis bien sûr que dès qu'elle me verra, elle volera dans mes bras.* On consentit à l'entrevue. *Gulhendam* fut d'abord un peu troublée de l'arrivée de son mari. Cependant s'étant remise, & l'envisageant avec une effronterie qui répondoit à sa conduite, quand on lui demanda si elle connoissoit cet homme : *Oui, je le connois*, répondit-elle ; *c'est un voleur qui, m'ayant rencontrée dans la rue, m'a pris tout ce que j'avois, m'a conduite dans un cimetiere, où il m'a laissée toute nue.* Une accusation aussi grave paroissant vraisemblable, on fit

aussi-tôt enlever le malheureux Tailleur, on le fit juger par le Cadi; & sur le témoignage de *Gulhendam*, il fut condamné à être pendu. Il touchoit au moment de l'exécution, & son indigne femme en triomploit dans le sérail du Prince, lorsque tout-à-coup le Prophète *Aïssa* parut sur la place publique. Sa présence en imposa aux exécuteurs, & leur fit suspendre leurs fonctions. Le Prophète harangua hautement, & rendit un compte fidèle de l'aventure du Tailleur & de sa femme. On reconnut l'innocence du premier, & il fut ramené, accompagné d'une foule de peuple, au Sultan qui le congratula & le combla d'honneurs & de biens. Pendant ce tems, la malheureuse *Gulhendam* mourut, & fut reportée dans le tombeau dont *Aïssa* l'avoit tirée: & son mari ne fut plus assez bon pour la pleurer.

Histoire du Sultan Agschid, *tendant à prouver qu'un Roi est heureux d'avoir un Visir ou un Ministre prudent & adroit, pour démêler la vérité.*

Agschid, Sultan d'Egypte, se sentant près de sa fin, fit appeller ses trois fils, & les ayant fait entrer dans des salles souterraines qui contenoient des trésors immen-

ſes amaſſés par ſes prédéceſſeurs & par lui-même : *Mes fils*, leur dit-il, *après ma mort vous partagerez entre vous ces tréſors ; je vous donne dès à préſent à chacun une clef des ſalles qui les renferment ; mais je vous défends d'en rien ôter juſqu'au moment où vous pourrez les partager entre vous ; je jugerai de votre prudence par votre conduite à cet égard.*

Les Princes promirent à leur père tout ce qu'il voulut. Cependant, au bout de quelque tems, il ſe trouva qu'on avoit enlevé du tréſor des pierres très-précieuſes. Le Roi interrogea ſes fils, pour ſavoir quel étoit le coupable. Aucun ne s'avoua tel. Je veux connoître le criminel, dit-il un jour à ſon Cadi, en qui il avoit beaucoup de confiance; car je prétends abſolument exclure du partage de mes Etats celui de mes enfans qui m'aura déſobéi. *Laiſſez-moi faire*, dit le Cadi. *je le découvrirai : donnez-moi ſeulement, trois jours, ſans en parler à perſonne.* Le Monarque y conſentit. Des le ſoir même, les trois Princes étant raſſemblés chez le Sultan, le Cadi y vint, & ſe mit à raconter une aventure qu'il aſſura être récemment arrivée dans la ville. » Il y » avoit, dit-il, un jeune homme qui ai-

» moit

« moit passionnément une jeune fille,
» dont il étoit également aimé. Ils espé-
» roient s'unir bientôt par le mariage,
» lorsque les parens de la fille la forcèrent
» d'épouser un homme qu'elle ne con-
» noissoit pas. Il fallut s'y résoudre ; mais
» ce ne fut pas cependant sans se dire les
» adieux les plus tendres La Demoiselle
» même dit à son amant que, s'il lui étoit
» possible, elle lui sacrifieroit la premiere
» nuit de ses nôces, & qu'elle s'estimeroit
» très-malheureuse si elle étoit obligée
» de la passer avec un autre qu'avec lui.
» L'amant fut très-sensible à cette assu-
» rance ; mais il n'avoit garde de comp-
» ter sur son exécution ; & le jour des
» nôces de sa maîtresse, il se renfer-
» ma seul chez lui affligé & désespéré.
» Le soir, quand la nouvelle épouse fut
» dans la maison de son mari, prête à se
» coucher, elle se mit à fondre en larmes.
» Son mari exigea d'elle qu'elle lui en
» déclarât la cause : elle se fit long temps
» prier ; mais enfin il obtint d'elle cette gra-
» ce. L'aveu ne l'étonna pas ; il avoit déja
» soupçonné qu'elle regrettoit l'objet d'une
» passion secrette. Non-seulement elle
» s'expliqua sans détour, mais elle y

» ajouta le récit de la promesse qu'elle » avoit faite à son amant d'aller le trou- » ver la première nuit de ses nôces. Le » généreux mari se trouva, dans l'instant, » déterminé à un acte de complaisance » qui vraiment peut paroître extraordi- » naire. *Puisque vous l'avez promis*, dit- » il à sa femme, *je consens que vous teniez* » *votre parole ; mais ne faites plus à l'a-* » *venir de pareilles promesses, & jugez par* » *la douceur avec laquelle je vous laisse exé-* » *cuter celle-ci, de la bonté de mon carac-* » *tère, & combien vous devez m'être atta-* » *chée.* En disant cela, il ouvrit une porte » de derrière de sa maison qui donnoit » sur une petite rue, & fit sortir sa nou- » velle épouse, en lui indiquant le chemin » qui devoit la conduire à la maison de » son amant, qui n'étoit pas bien éloi- » gnée. Quoiqu'il n'y eût qu'environ deux » rues à traverser, la belle ne laissa pas » que de rencontrer un voleur : cet hom- » me appercevant une jeune personne » grande & bien faite, habillée magnifi- » quement & couverte de diamans, (car » elle n'avoit pas quitté ses habits de » nôces,) rendit graces au Prophete du bon » coup qu'il alloit faire. Il se préparoit à

» l'exécuter, lorsque la nouvelle mariée » se jettant à ses pieds, lui demanda grace, » & lui conta naïvement sa singulière his- » toire. Le voleur d'abord étonné, puis » attendri, & touché de la beauté de la » Dame, de son amour pour l'amant » qu'elle avoit perdu, & de la générosité » du mari, prit le parti de renoncer à » tout ce que la fortune sembloit lui offrir » pour ce moment : non-seulement il » laissa à la Dame tout ce qu'elle possé- » doit, mais il la conduisit lui même jus- » qu'à la porte de son amant. Celui-ci fut » bien étonné quand il vit que sa maî- » tresse lui tenoit parole. La Dame lui fit » un aveu sincère de ce qui s'étoit passé » entr'elle & son mari. C'étoit le jour des » générosités. L'amant pensa qu'un homme » capable d'un pareil sacrifice, méritoit » l'attachement de sa femme, & que ce » seroit un double crime que de le trahir. » Il la conduisit à son tour jusqu'au logis » de l'époux ; & la jeune femme, par un » effet de la générosité de trois personnes, » échappa à tous les risques que couroit son » honneur ».

Le Cady ayant raconté cette histoire, on raisonna beaucoup sur les circonstan-

ces, qui en parurent fort extraordinaires; enſuite on agita la queſtion de ſavoir lequel de l'amant, de l'époux, ou du voleur avoit montré le plus de généroſité : le Sultan propoſa lui-même cette queſtion à décider à ſes fils. L'aîné d'entr'eux dit que certainement c'étoit l'époux, puiſque ſa delicateſſe l'avoit engagé à courir le riſque de perdre les droits les plus chers à tout homme qui vient d'épouſer une jolie perſonne. Le ſecond ſoutint que c'étoit l'amant, puiſqu'il avoit ſacrifié juſqu'à ſes propres ſentimens, & une paſſion à laquelle il étoit sûr que ſa maîtreſſe répondoit. Le dernier des Princes ſoutint que c'étoit le voleur qui avoit fait le plus grand ſacrifice. C'en eſt un bien ſingulier, dit-il, pour un homme de ſa profeſſion, d'avoir eu tant de richeſſes à ſa diſpoſition, & de s'être déterminé à ne pas s'en attribuer la moindre partie. Ces avis ayant été bien entendus, le Sultan demanda au Cady ce qu'il en penſoit. Seigneur, lui répondit-il, je penſe que c'eſt le Prince qui vient de parler, qui a dérobé ce qui manque à votre tréſor; vous voyez le cas qu'il fait des richeſſes, & qu'un ſacrifice de ce genre eſt ce qui

lui paroît le plus difficile. Oui, je le reconnois, lui dit le Sultan ; & puisqu'il a déja pris d'avance sa part de mes biens, je lui déclare qu'il n'en doit plus espérer aucune ; qu'il conserve ce dont il s'est emparé ; il peut avec cela aller vivre où il jugera à propos. Le jeune Prince se retira confus ; & le Sultan mourut peu de temps après, laissant son Empire à ses deux autres enfans.

Histoire du Roi, du Sophi & du Barbier, contée par le dixieme Visir.

Un Roi de Tartarie se promenant un jour auprès de son Palais, trouva un Sophi, ou Derviche, Persan, qui lui adressant la parole, s'écria *Seigneur si vous voulez me donner cent dinars*, (un dinar vaut un sequin.) *je vous donnerai un bon conseil.* Le Monarque persuadé qu'il y avoit peu de conseils de cette valeur, imaginant qu'on alloit lui dire quelque chose de fort extraordinaire, les lui fit donner. *Seigneur*, lui dit le Sophi, *voici mon conseil : ne commencez jamais une chose que vous n'en ayez envisagé la fin & les conséquences.* Les Visirs & tous ceux de la suite du

Roi se mirent à rire, voyant qu'il avoit payé si cher un avis si commun, quoiqu'au fond assez raisonnable; mais le Sultan ne pensa pas comme eux; il sentit que les maximes les plus nécessaires sont celles que l'on suit le plus rarement, parce qu'on ne se les rappelle pas à propos. Ainsi le Monarque trouvant le conseil excellent, en fit sa devise favorite, & la fit écrire & graver sur toutes les pièces de son argenterie, & particulièrement sur son plat à barbe, qui étoit d'or. Les choses étoient en cet état à sa Cour, lorsqu'un grand Seigneur, espérant de monter sur le trône, conspira contre la vie de son Souverain. Il fit faire au Barbier du Roi la proposition de le raser avec un rasoir empoisonné, qui le feroit mourir sur le champ; pour y engager ce malheureux, il lui offrit une somme considérable, dont il lui livra même une partie, l'assurant d'ailleurs d'une grande fortune après le crime consommé. Le Barbier y étoit tout résolu, & se rendit chez le Sultan avec cet horrible projet. On apporte le bassin; le Barbier le prend d'un air tranquille; mais en lavant la barbe du Monarque, il jette par hasard les yeux sur la devise,

& elle lui fit faire des réflexions. *Pourquoi*, dit-il en lui-même, *commettrois-je ce crime ? Que peut-il en résulter de bon pour moi ? Rien. Je n'aurai pas plutôt fait périr le Roi, que l'on me soupçonnera de sa mort : je serai arrêté, peut-être tué sur le champ ; ou si l'on différe mon supplice, ce sera pour me faire subir la question la plus rigoureuse ; les tourmens me forceront d'avouer mon crime, & de déclarer mon complice ; ma perte & la sienne seront inévitables ; l'argent que j'ai reçu & celui qui m'est promis me deviendront inutiles : & quand même tout cela n'arriveroit pas, quand je ne serois ni soupçonné, ni arrêté, ma vie sera-t-elle plus en sûreté ? Non ; celui qui m'a engagé à commettre le crime, sera intéressé à me faire périr pour ne laisser aucunes traces de sa trahison.*

Tout en faisant ces réflexions, il avoit posé le bassin sur une table, & pris son rasoir empoisonné ; mais au moment de s'en servir, il se trouble, il hésite ; enfin, il le remet dans sa trousse & en prend un autre. Le Sultan qui s'étoit apperçu que le Barbier étoit plongé dans de sérieuses réflexions, & voyant qu'il changeoit de rasoir, voulut en savoir la cause : *Barbier*,

lui dit-il, *tu me parois rêveur, tu viens de changer de rasoir, pourquoi cela? Il y a du mystère là dessous; je veux que tu m'en donnes l'explication: dis-moi la vérité.* Le ton du Monarque en imposa au Barbier; son trouble augmenta, il changea de couleur; enfin il se jetta aux pieds du Sultan, lui avoua qu'il avoit été séduit par un Seigneur qui le trahissoit, & qui l'avoit engagé, en lui donnant de l'argent, & en lui promettant une fortune considérable, à le faire périr. *Qui t'a empêché de consommer ton crime*, dit le Sultan? *C'est la maxime que j'ai lue gravée sur ton plat à barbe*, répondit le Barbier, en lui rapportant les réflexions qu'elle lui avoit fait faire. Le Prince en sentit alors plus que jamais toute l'importance; il pardonna au Barbier en faveur de son aveu, fit arrêter sur le champ le Seigneur, qui ne put désavouer son crime, & qui eut la tête tranchée. Il envoya chercher le Sophi, qu'il combla d'honneurs & de biens; & dit aux Visirs & aux Grands du Royaume qui étoient présens: *vous avez ri lorsque j'ai payé cent dinars un bon conseil? Apprenez que ce conseil vient de me sauver la vie; &*

vous garantir du malheur d'avoir mon assassin pour maître. Il leur conta alors ce qui étoit arrivé.

Histoire racontée par la Reine Can Zadé pour prouver que les conseils des Visirs sont quelquefois bien dangereux.

Du temps que le Calife *Moutafaker* régnoit à Damas, le Cadi de cette Capitale vint trouver ce Souverain, qui étoit très-avare, très-intéressé & très-curieux d'amasser des trésors. Commandeur des Croyans, lui dit-il, il vient d'arriver dans Damas une aventure très-singulière. Un étranger n'ayant pu trouver de place dans les caravanserails de la Ville, pria un fondeur, voisin de mon logis, de le retirer chez lui, & de lui permettre d'y habiter pendant quelque temps. Le bon bourgeois y consentit, & le traita de son mieux pendant quelques semaines. Au bout de ce temps, l'étranger étant prêt à partir ; » ami, dit-il au fondeur, je » vous dois quelque reconnoissance pour » les bons traitemens que j'ai reçus de » vous : mais je ne suis point dans l'usage de porter sur moi ni argent monnoyé,

» ni bijoux : je n'ai pour tout trésor que » le secret de composer la poudre rouge » que voici : » en même temps il lui montra un sac plein d'une poudre qui ressembloit à de la brique pilée. » Si cette » poudre, lui dit-il, ne vous paroît rien » avoir de merveilleux, vous en jugerez » autrement, quand vous connoîtrez ses » effets. Je sais que vous avez dans votre » attelier beaucoup de moules pour former différens instrumens de cuivre, » chaudrons, marmites, chandeliers, &c. » Au moment que cette matiere sera » prête à être mise en fusion, jettez dans » chaque fourneau une pincée de cette » poudre, & vous verrez ce qu'elle opérera. » Le fondeur ne manqua pas de se conformer à ce qu'on lui avoit dit; & le jour même que son hôte le quitta, ayant retiré des pièces du fourneau, il s'apperçut qu'elles etoient converties en or. Le fondeur s'est trouvé plus étonné qu'aucun homme de son métier l'ait jamais été. Il a porté toute cette vaisselle chez les plus fameux Orfévres de la Ville, & elle a été reconnue pour être véritablement de l'or le plus pur. Cette aventure fait du bruit dans le quartier du fondeur; j'en

ai été informé presque aussitôt, & je me suis pressé d'en venir rendre compte à ta Hautesse. *Cady*, lui dit le Calife étonné, « il faut prendre promptement un » parti sur cette affaire; que me conseil- » les-tu ? Seigneur, répondit le Cady, » il n'y a effectivement pas un moment » à perdre; il faut tâcher de trouver » l'homme qui a logé chez le fondeur, » s'informer de quel côté il a tourné ses » pas, & faire courir après lui. » Les ordres furent donnés sur le champ: on courut chez le fondeur; on lui demanda quelle route avoit pris son hôte. Celle de Bagdad, répondit-il aussitôt; & il ne peut pas être encore loin; car il va à pied, & tout à son aise. A l'instant les Chatirs, (les Coureurs,) & les Hazas, (les Archers,) furent en campagne; & le Philosophe voyageur fut arrêté, ramené à Damas, & présenté au Calife. « Est-il vrai, » lui dit Moutafeker, que tu as le secret » de changer le cuivre en or? Rien n'est » plus vrai, répondit l'étranger: » alors le Prince n'épargna rien pour engager le possesseur de ce beau secret à le lui révéler; mais ni les promesses, ni les menaces ne purent engager le Philosophe à

donner la compoſition de ſa poudre, & même à en faire de nouvelle pour ſatisfaire l'avarice & l'avidité du Sultan. » Je » ne veux, diſoit-il, uſer de ce ſecret » que pour ſuffire avec modération à mes » propres beſoins, & à ceux de quelques » honnêtes gens auquels je veux du bien : » indépendamment de ce que cet art, de- » venu commun, ſeroit inutile & perni- » cieux, je ne veux point faire ſervir mon » ſecret à ſatisfaire la cupidité & les ca- » prices d'un tyran. » Le méchant Calife fut très-irrité de cette réſiſtance ; il conſulta encore ſon Cady, qui fut d'avis que l'on mît tout en uſage, juſqu'à la torture, pour arracher au Philoſophe ſon ſecret ; & cet horrible conſeil fut encore ſuivi. Mais le Philoſophe ayant pris ſon parti : » *Viſir*, dit-il au Cady qui le tourmentoit, « apprends à ton maître que je » ſuis prêt à lui obéir, & que je vais com- » mencer à lui révéler quelques-uns des » rares ſecrets que je poſſéde : je finirai » par celui qu'il deſire le plus de ſavoir. » Le Cady ne manqua pas d'aller inſtruire de ces paroles le Calife, qui arriva auſſitôt. « Sultan, lui dit le Philoſophe, per- » mets-moi d'écrire quelques caractères

» sur un billet ; ils me sont nécessaires » pour te faire voir des choses merveil- » leuses. » Cette permission lui ayant été accordée, il mit le billet dans sa bouche ; puis continuant d'adresser la parole au Souverain de Damas » les paroles que » je viens d'écrire, dit-il, sont un talis- » man qui me rend invulnérable : à pré- » sent tu peux, ô magnanime Calife, » essayer de me couper la tête, ou de me » percer le cœur : & tu verras avec éton- » nement quel en sera l'effet » L'imbécille & mal-avisé Sultan crut le Philosophe sur sa parole ; &, toujours de l'avis de son Cady, il alla chercher son grand sabre, & revint ainsi armé. » Courage lui dit le » Philosophe, appuies-en un grand coup » sur ma tête. Le coup fut appuyé, & la tête du Philosophe fut fendue en deux. Le Monarque fut surpris, & son étonnement redoubla, lorsque dans la bouche du mourant Philosophe, il trouva ce billet : *Je sais ouvrir, mais je ne sais pas parler.* Il comprit alors toute l'étendue des fautes que lui avoit conseillées son Cady, en lui faisant commettre une injustice affreuse, qui ne lui avoit été d'aucune utilité ; il vit qu'il avoit perdu toute espérance par

la mort du poſſeſſeur du ſecret. Enfin il ſentit combien ſont dangereux un mauvais Viſir, un mauvais Cady, & un mauvais conſeil.

Hiſtoire de Kébal, racontée par le douzième Viſir, pour prouver que quand le Ciel veut ſauver un innocent, il fait toujours quelque miracle pour l'empêcher de ſuccomber.

Un riche Négociant de Bagdad, nommé Kebal, avoit une épouſe légitime, d'une hauteur & d'une jalouſie inſupportables, & dont il n'avoit jamais pu avoir d'enfans. Suivant l'uſage de ſon pays & de ſa religion, il avoit auſſi quelques jolies eſclaves, mais avec leſquelles il n'oſoit prendre des libertés qu'à l'inſçu de ſa femme. Une d'entr'elles mit au monde un fils. Kebal eut bien de la peine à dérober la mère à la fureur jalouſe de ſon épouſe légitime; & quant à l'enfant, il ne put empêcher que ſa marâtre ne s'en emparât: elle le mit entre les mains d'un eſclave noir, qui eut ordre de le faire mourir, ou du moins de l'expoſer & de le perdre. Le Négre conduiſit l'enfant dans

une forêt ; & l'ayant mis au pied d'un arbre, les cris de cette innocente créature furent entendus d'un berger du voisinage, qui, en ayant eu pitié, le ramassa, le porta dans sa cabane ; & lui ayant donné une chévre pour nourrice, l'enfant s'éleva chez lui jusqu'à l'âge de quatre ou cinq ans. Kébal ayant passé par hasard dans le Hameau où demeuroit ce berger, y vit cet enfant & le trouva charmant. Il demanda au Pasteur si c'étoit son fils. Ayant appris que c'étoit un enfant trouvé, il l'acheta de lui cinquante sequins, l'emmena dans sa maison, où il fut reçu sur le pied d'un petit esclave ; & comme il étoit aimable & charmant, la femme de Kebal le prit d'abord en amitié. Mais comme il avoit de l'esprit, & pouvoit déja s'expliquer, la Dame l'ayant fait causer sur les circonstances de son enfance dont il étoit instruit, elle découvrit que c'étoit le fils de son mari. Aussi-tôt ses dispositions à son égard changèrent ; elle le fit prendre, le fit mettre dans un sac & jetter dans la mer : par bonheur le sac tomba dans les filets d'un pêcheur, qui l'ayant ouvert, sauva encore la vie à cet enfant, le mena dans sa cabane, & l'éleva jusqu'à l'âge de qua-

torze ans. Il se rendit très-habile dans la pêche; & faisant juger d'ailleurs qu'il auroit un jour les qualités les plus aimables, il se fit estimer & chérir de tous les autres pêcheurs de la côte sur laquelle il habitoit. Le commerce de Kébal l'ayant amené de ce côté, il retrouva encore son fils qui le reconnut parfaitement, mais qu'il ne reconnut pas d'abord. Il l'acheta du pêcheur, comme il l'avoit, quelques années auparavant, acheté du berger. Il le conduisit avec lui dans un assez long voyage que son négoce l'engageoit à faire, partie par mer, partie par terre, & qui dura deux ans. Au bout de cette course, pendant laquelle Kébal avoit bien reconnu son fils, il fut question de se rapprocher de Bagdad. Alors Kébal, quoique son malheureux fils lui eût rendu toute sorte de services, se doutant bien que la marâtre le reconnoîtroit, & le feroit périr, par une suite de sa foiblesse & de sa soumission aveugle aux volontés de sa femme, voulut encore le lui sacrifier. Il l'envoya donc devant lui à Bagdad, avec une lettre pour sa femme, & une pour sa nièce *Mélahié*, que l'épouse de Kébal faisoit élever comme sa fille, & qui devoit être son héritière. « Ce sont,

» lui dit-il, des lettres de recommanda-
» tion, moyennant lesquelles tu seras par-
» faitement bien reçu de ma femme & de
» ma nièce, à qui tu annonceras ma pro-
» chaine arrivée. Le jeune homme voyant le bon-homme rêveur, se douta qu'il y avoit quelque chose de sinistre dans ces lettres; & avant que d'arriver à Bagdad, il les ouvrit: il vit en effet que son père écrivoit ainsi à sa marâtre: « Je vous remets
» entre les mains votre plus grand enne-
» mi, que j'ai retrouvé par le plus singulier
» hasard du monde. Vous auriez peine à
» le reconnoître si je ne vous l'indiquois;
» mais soyez assurée que c'est lui; je le
» livre à vos coups ».

Le fils de Kebal ayant lu ces lettres, vit le danger qu'il couroit, & chercha à le prévenir. Il contrefit la lettre de son père, * & y en substitua une autre, par laquelle Kébal ordonnoit à sa femme de recevoir avec toutes sortes d'amitiés & de distinctions, le jeune homme qui lui apportoit cette lettre; de le traiter comme un autre lui-même; & attendu qu'il lui avoit les plus

* Il est très-aisé de contrefaire l'écriture Arabe, parce que les caractères ne sont pas liés.

grandes obligations, de lui faire épouser promptement sa nièce *Mélahié*, & de mettre ces deux époux en possession de tous ses biens. La fausse lettre fit tout le bien désirable. Le jeune homme ne fut point reconnu, fut très-bien reçu, & épousa *Mélahié*, qui étoit très jolie. Il eut tout le temps de s'en faire aimer avant l'arrivée de *Kébal*; & s'étant fait connoître à elle, ils se précautionnèrent contre les mauvais tours qu'on pouvoit leur jouer. Quand *Kebal* fut revenu, il n'apprit qu'avec étonnement & fureur ce qui étoit arrivé à son fils, & en instruisit sa femme; mais ils jugèrent à propos de dissimuler. Kébal feignit de se réconcilier de bonne foi avec son fils, & le traita bien pendant quelques semaines. Enfin, un jour il lui dit: « Mon fils, je suis informé que des » ennemis en veulent à ma vie; & ils » doivent s'introduire dans ma maison. » Je les laisserai entrer dans une salle » basse, où ils se trouveront vers la qua- » trième heure de la nuit; je te charge » de descendre alors dans cette salle, & » de les y massacrer ». Le fils promit à son père d'exécuter ses ordres; & le soir il en rendit compte à *Melahié*. Cette jeune

femme, qui connoiſſoit bien ſes parens, conſeilla à ſon époux de ſe garder de ſe rendre dans l'endroit marqué, l'aſſurant que c'étoit un piége qu'on vouloit lui tendre. Il ſuivit ſon conſeil : effectivement, Kébal avoit apoſté des aſſaſſins qui devoient tuer ſon fils, lorſqu'il deſcendroit, à la quatrième heure de la nuit ; & ces coquins l'attendirent preſque juſqu'à la ſixième heure, ſans voir paroître perſonne. Alors, le père croyant lui-même l'affaire faite, & n'entendant aucun bruit, vint pour leur demander s'ils avoient exécuté ſes ordres. Ces barbares ayant apperçu un homme dans l'obſcurité, & n'en ayant encore point vu d'autre, crurent que c'étoit celui qu'ils devoient aſſaſſiner, & le percèrent, ſans lui donner le temps de s'expliquer. Il crie cependant en expirant ; & les coquins ayant reconnu ſa voix, s'enfuirent. La femme de Kébal la reconnut auſſi, ſe leva, & courut au ſecours de ſon mari. Le fils de *Kébal* l'entendit de même ; &, ſe tirant des bras de ſa jeune épouſe : « Ah ! dit-il, nous nous ſommes » trompés. Mon père étoit de bonne foi ; » il avoit raiſon de craindre des aſſaſſins ; » car je l'entends qui crie comme un

» homme à qui l'on vient de porter des » coups mortels ». Auſſi-tôt il ſaiſit ſon ſabre, & deſcend. Il diſtingue un corps humain attaché ſur celui de ſon père expirant; il ne doute pas que ce ne ſoit l'aſſaſſin; il frappe & tue; c'étoit ſa belle-mère. Ainſi, il fut vengé de cette marâtre, & de ſon barbare père, par un enchaînement ménagé par la Providence. Le jeune Kébal & ſa femme l'adorèrent, & paſſèrent le reſte de leurs jours, jouiſſant tranquillement des biens de leurs parens.

Hiſtoire du Roi Togrulbey & de ſes enfans, contée par la Sultane Can-Zadé, & qui prouve qu'il ne faut pas toujours prendre les Oracles dans le ſens que leurs termes préſentent d'abord à l'eſprit.

Togrulbey, Sultan de Cariſme, ſe ſentant accablé de vieilleſſe, & ayant réſolu de laiſſer ſon Royaume à ſes trois enfans, alla avec eux conſulter un fameux Santon (ou eſpèce de Prophète Mahométan,) qui étoit retiré dans une caverne, à quelque diſtance de ſa capitale: « Ami » de Dieu, lui dit il, donnez à ces trois » Princes, qui doivent monter ſur le

» trône après moi, votre bénédiction, & » les conseils les plus propres à les faire » régner avec gloire, & rendre leurs peu- » ples heureux ». Le Santon, après avoir été un quart-d'heure en prières & en méditation : « Seigneur, dit-il au Sultan, je » connois les Princes vos fils, & je sais » quel est leur caractere ; voici donc ce » que je leur prescris Vous, Seigneur, » dit-il à l'aîné bâtissez un Palais » dans chacune des villes de votre Em- » pire ; qu'il soit de pierres dures, de » marbre & de fer ; mêlez-y même quel- » ques ornemens d'or & de diamans ; & » vous passerez pour le plus heureux & le » plus glorieux des Sultans ». Il dit au second : » épousez tous les jours une fille » vierge, & conservez-la ensuite dans vo- » tre serail mais qu'il n'y ait aucun de vos » jours qui ne soit marqué par ce plaisir ; » & vous serez le Sultan le plus heureux » & le plus voluptueux de la terre » Quant à vous, dit-il au troisième, « ne mangez » jamais aucun mets qui ne soit assaisonné » avec le lait, le beurre & le miel ; votre » santé sera parfaite, & vos sujets vous » béniront ». Togrulbey & ses fils furent assez étonnés de cette ordonnance ; mais

le Santon étoit en si grande réputation de sainteté, qu'on ne pouvoit se dispenser de lui obéir. Les trois Princes se conformèrent donc à ses ordres d'autant plus aisément que le Royaume de Carisme fut bientôt en leur possession, par la mort de leur père. L'aîné des Sultans fit bâtir dans toutes ses Villes de superbes Palais; mais ce ne fut pas sans être obligé de surcharger ses peuples, & de les accabler d'impôts: il n'en fut pas plus heureux, ni même plus glorieux, parce qu'on se moquoit de sa magnificence déplacée, & de la fureur qu'il sembloit avoir d'élever des monumens au-dessus de son opulence & de ses forces. Le second, qui étoit jeune & vif, suivit aussi le conseil du Santon, d'abord avec assez de plaisir, ensuite avec assez de peine, enfin avec répugnance; & au bout de deux ans il se trouva chargé de plus de sept cens Sultanes, & d'un grand nombre d'enfans dont il étoit beaucoup plus embarassé qu'amusé. Le troisième finit aussi par s'ennuyer de la fadeur des ragoûts auxquels il étoit forcé de se borner; il desiroit du sel, du poivre ou du gingembre, & n'osoit cependant en user, par respect pour le Santon: enfin, son estomac se trouva affoibli par

ſes inſipides nourritures, & ſa ſanté en ſouffrit. Les Princes reconnurent que les conſeils du pieux Mahométan ne leur réuſſiſſoient point du tout ; & ils retournèrent à ſa grotte pour lui porter leurs plaintes. » Princes, leur dit le Santon, ne vous en » prenez qu'à vous-mêmes, ſi vous vous » êtes mal trouvés de mes avis : ne ſavez-» vous pas qu'un Oracle ne doit jamais être » entendu au pied de la lettre ? Quand je » vous ai conſeillé, ajouta-t-il au premier, » de faire élever des monumens ſolides & » durables, vous deviez comprendre que » je vous conſeillois de former des établiſ-» ſemens dont l'utilité & la gloire fuſſent » permanentes, & s'étendiſſent juſques à » la poſtérité la plus reculée. Les Vierges » que j'ai conſeillé au ſecond d'entre vous » d'épouſer, ſont les vertus qu'il faut pra-» tiquer journellement avec la même ar-» deur que ſi l'on en donnoit des preuves » pour la première fois de ſa vie ; c'eſt ſur-» tout la bienfaiſance. Ainſi, regardez vos » Etats comme un ſérail où vous pouvez » goûter tous les jours de nouvelles dou-» ceurs, en jouiſſant du bien-être de vos » peuples. Et vous, Prince, à qui j'ai » commandé de ne manger que des ra-

» goûts doux & onctueux, je savois que » vous étiez d'un caractere porté à la ri- » gueur, & même à la cruauté; j'ai voulu » vous rendre doux, humain & pacifique. » Si vous ne m'avez pas bien compris d'a- » bord, il est encore temps que vous pro- » fitiez de mes leçons ».

Les trois Sultans le promirent, & tinrent parole, au grand avantage de leurs sujets, & au leur même.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le premier Volume du mois d'Octobre de la *Bibliotheque des Romans*; je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris le 30 Septembre 1777. AMEILHON.

De l'Imprimerie de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyſe raiſonnée des Romans anciens & modernes, François ou traduits dans notre langue ; avec des Anecdotes & des Notices hiſtoriques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages ; ainſi que les mœurs, les uſages du temps, les circonſtances particulières & relatives, & les perſonnages connus, déguiſés ou emblématiques.

OCTOBRE, 1777. SECOND VOLUME.

A PARIS,

AU BUREAU, rue neuve Sainte-Catherine au Marais.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoiſe, rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVIS.

LE succès de cet Ouvrage augmente si sensiblement tous les jours, qu'il exige de nouveaux soins. Pour suffire & obvier à tout, on s'est déterminé à former un Bureau particulier. Il a été ouvert le 10 du mois de Mars. Ce sera au Sieur *Anceaume* que l'on s'y adressera; & ce sera lui désormais qui signera & délivrera les Souscriptions pour Paris. A l'égard de la Province, on pourra s'adresser également audit Bureau, ou chez *Demonville*, Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, rue S. Severin, en affranchissant les lettres & l'argent.

Contraints de nous occuper d'une nouvelle édition, nous annonçons qu'il va devenir comme impossible de fournir les vingt-huit volumes qui ont paru; mais lorsque les Exemplaires qui restent seront épuisés, on s'engagera envers les personnes qui se présenteront, à leur fournir, dans le courant d'une année, tous les volumes antérieurs à celui par lequel leur abonnement aura commencé. Il suffira qu'en donnant leur argent pour le courant, elles donnent leur nom pour le passé. La Bibliothèque des Romans étant une Collection, & non un Journal, il importe peu

par quel volume on en commence la lecture ; pourvu que l'on soit certain d'en pouvoir compléter la Collection.

Cet Ouvrage unique, dont le *Prospectus* fut reçu si favorablement, il y a près de deux années, justifie si bien son titre, & jouit d'une réputation si étendue, qu'il est connu de ceux même qui ne le lisent pas. Son éloge répété dans tant de Journaux, est si bien confirmé par la voix publique, qu'il est inutile de lui donner ici de nouvelles louanges. Nous nous bornerons à assurer, que de nouveaux moyens toujours accordés par le même Protecteur *, doivent chaque jour en augmenter le mérite.

La Bibliothèque universelle des Romans, est composée de 16 volumes *in*-12 par année, dont le prix, rendus francs de port par la poste, est, à Paris, de 24 liv., & en Province de 32 liv.

Cet Ouvrage a commencé au premier Juillet 1775.

---

* Nous sommes forcés de n'employer que cette expression.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

OCTOBRE, 1777. SECOND VOLUME.

QUATRIEME CLASSE.
ROMANS D'AMOUR.

Clélie, Hiſtoire Romaine, dédiée à Mademoiſelle de Longueville, (par Mademoiſelle de Scudéry, ſous le nom de M. de Scudéry ſon frère). Paris, 1656-1660, 10 *vol. in*-8°.

TOUT le monde connoît, au moins de nom, le Roman de Clélie; mais peu de perſonnes ont eu

la patience de lire jusqu'au bout ce long Ouvrage, qui jouît, pendant quelque temps, d'une grande réputation, mais contre lequel il s'éleva aussi, en même-temps, une foule de critiques, qui, quoique justes, à bien des égards, n'eussent pas été capables de le faire tomber dans le décri où il est aujourd'hui, si d'ailleurs le goût n'avoit pas entièrement changé. Ce n'est pas tout à-fait la longueur de l'Ouvrage qui fait qu'on ne le lit plus ; car les Romans de Cléopâtre & de Pharamond, qui se sont soutenus plus longtemps, ne sont pas plus courts : mais ces derniers sont chargés de plus de faits. Celui-ci contient plus de détails de cœur & de jeux d'esprit, d'un goût & d'un style dont la mode est absolument passée.

Nous avons fait assez de notes & de Remarques historiques & littéraires sur les personnes & les Ouvrages de M. & de Mademoiselle de Scudéry, dans les premiers volumes de notre Ouvrage, à l'occasion des Romans d'Almahide & de Cyrus, dont nous avons donné les Extraits dès l'année 1775. Nous ne devons parler aujourd'hui que de l'Ouvrage qui vient de nous occuper.

Nous avons travaillé d'après la première édition, dont le premier volume est de 1656, & le dernier

de 1660. Cette première édition se débita très-bien, & valut beaucoup d'argent à l'Auteur & au Libraire : une seconde, de 1660, eut encore du succès ; mais lorsqu'en 1731, on a voulu présenter, de nouveau, ce Roman, il a été mal, ou, pour ainsi dire, point du tout accueilli : au reste, les deux dernières éditions ne diffèrent en rien de la première ; elles sont, de même, partagées en cinq parties, dont chacune est subdivisée en trois Livres. La totalité des dix Volumes forme bien celle de huit mille pages. La galanterie excessive, & les sentimens doucereux & précieux dont cet Ouvrage est rempli, paroissoient ingénieux & agréables au commencement du siècle de Louis XIV, époque de la publication de ce Roman, & paroissent aujourd'hui tout-à-fait insipides ; cependant, ce genre d'écrire peut encore se montrer par échantillon & par extrait dans le siècle où nous vivons, non assurément pour être admiré, imité, ni suivi, mais pour servir de pièce de comparaison au style moderne, qui, s'il est bien supérieur à celui de ce temps-là, a peut-être, de son côté, quelques légers défauts. D'ailleurs, si Mademoiselle de Scudéry est communément affectée, & souvent ridicule, il faut convenir aussi qu'elle avoit beaucoup d'esprit & de délicatesse ; & qu'en se

donnant la peine de fouiller, pour ainsi dire, dans les broussailles de ses conversations galantes, on y trouve des choses assez agréables. Elle vivoit dans une ou plusieurs sociétés assez nombreuses de personnes d'esprit de la Ville & de la Cour. Elle se piquoit de les peindre dans son Roman : ainsi, des 73 personnages qui entrent dans la composition de sa Clélie, il n'y en a presque aucun à qui elle n'ait cherché à donner un caractère particulier, & ce caractère est toujours applicable à quelques-unes des personnes de son temps. La plupart étoient alors très-connues dans le monde ; ce qui est cause qu'ayant trouvé, d'un côté, une clef de Clélie, & de l'autre, des mémoires du temps sur toutes ces personnes, nous pouvons, dans le cours de cet Extrait, en choisissant ceux de ces portraits qui nous paroîtront le plus piquans, joindre des Notes historiques sur ceux ou celles que Mademoiselle de Scudéry a eu en vue, & ce soin plaira à nos Lecteurs.

Nous entremêlerons ces morceaux, ces portraits, & ces remarques, avec l'extrait suivi de tous les faits du Roman. Nous ne pouvons ni ne devons le cacher à nos Lecteurs ; c'étoit une opération bien difficile que cet Extrait ; & l'on doit savoir quelque gré à celui ou celle qui l'a entre-

pris, & en eſt heureuſement venu à bout. 73 perſonnages figurent ici ; ce n'eſt qu'au dixième volume, qui eſt comme le cinquième acte de cette pièce compliquée, que l'on ſait ce qu'ils deviennent ; & il faut les ſuivre juſques là, à travers des entretiens longs, ſouvent fades & mal amenés, des deſcriptions fatiguantes de maiſons, de jardins & de combats ; enfin, toutes ſortes de détails peu intéreſſans. Nous avons élagué autant que nous avons pu ; mais nous avons été forcés de conſerver tout ce qui étoit néceſſaire pour bien entendre les ſituations intéreſſantes ſur leſquelles nous avons cru devoir arrêter nos Lecteurs.

On a reproché, avec raiſon, à Mademoiſelle de Scudéry d'avoir choiſi le premier ſiècle de l'hiſtoire Romaine, pour peindre, ſous des noms ſuppoſés, les François de ſon temps, ſi différens des premiers Romains. Rien ne ſe reſſemble moins. Les petits-fils de Romulus étoient encore, du temps des Tarquins, très-agreſtes & très-barbares ; ils ne connoiſſent ni luxe ; ni arts, ni ſciences, ni belles-lettres ; & ce n'eſt que bien longtemps après que les Grecs & les Aſiatiques leur en ont donné les idées ; cependant, (comme l'a fort bien & fort plaiſamment dit Boileau), Mademoiſelle de Scudery faiſoit *Caton galant*, & *Brutus*

dameret. Clélie est ici une Demoiselle bel-esprit de l'hôtel de Rambouillet, & Lucrèce une coquette rafinée. Si cette mascarade est en elle-même fort ridicule, elle peut, du moins, nous amuser pour quelques momens. Elle établit le costume du siècle dans lequel Mademoiselle de Scudéry vivoit, si elle ne nous montre pas celui du siècle de Tarquin & de Lucrèce.

Au reste, si l'Auteur de Clélie a péché contre les caractères & le vrai costume de ses héros, elle n'est pas, au moins, tombée dans ces fautes grossières sur la connoissance de la géographie & de l'histoire, que l'on reproche, avec raison, à nos anciens Romanciers. L'ordre des faits y est assez bien suivi, & les lieux assez exactement indiqués : mais ce n'est qu'un piége de plus, tendu à la crédulité des Dames qui voudroient apprendre l'histoire Romaine dans ce Roman. Nous les prions de croire que les principaux personnages dont elles vont entendre parler, ont existé réellement dans l'ancienne Rome ; que les villes dont il va aussi être question dans notre Extrait, ont été sur pied, & qu'on en voit encore les ruines ; mais que, d'ailleurs, les héros du Roman ne ressemblent pas plus à ceux dont ils portent le nom, que Messieurs Brisart, le Kain & Molé, de la Comédie Françoise,

ne reſſemblent à Brutus, à Auguſte, à Cinna, & à Pyrrhus, quand ils les repréſentent ſur notre Théâtre, habillés à la Romaine, avec des étoffes de Paris ou de Lyon.

Nous allons prendre Clélie tome par tome, & après avoir donné l'abrégé des principaux faits de chaque volume, nous nous arrêterons ſur les endroits & les portraits qui nous paroîtront les plus intéreſſans.

Tome premier.

Porſenna, Roi de *Cluſium*, dans l'*Etrurie*, étant priſonnier de *Mézence*, Roi de *Pérouſe*, étoit devenu amoureux de *Galérite*, fille de ce dernier Prince, qui, s'étant apperçu de leur intelligence, & ayant découvert qu'ils s'étoient mariés ſecrettement, ſépara les deux jeunes époux avec beaucoup de dureté. *Porſenna* fut enfermé dans un château, à ſix milles de Pérouſe; & y ſouffrit les rigueurs d'une longue captivité. *Galérite* fut reléguée dans une Iſle au milieu du lac de *Traſimène*. Dès le commencement de ſon ſéjour dans ce triſte lieu, elle mit au monde un enfant, fruit de ſes amours avec le Roi de Cluſium. Elle le confia à ſa nourrice,

nommée *Marcia*, qui étoit Sicilienne, & qui voulant se rendre à Syracuse sa patrie, avec son époux, nommé *Nysius*, emporta l'enfant jusques sur les bords de la mer, où ils s'embarquèrent pour se rendre en Sicile. Au milieu de la traversée, une tempête affreuse s'élève, & le vaisseau qui portoit le nourricier, la nourrice & l'enfant, fait naufrage, en même-temps qu'un autre bâtiment qui portoit *Clélius*, citoyen Romain, exilé par Tarquin, & qui vouloit aussi se rendre à Syracuse avec sa femme *Sulpicie*, & un fils encore au berceau. Les passagers de l'un & de l'autre bâtiment, nageoient pour s'approcher de la terre, dont heureusement ils n'étoient pas bien éloignés ; & chacun d'eux tâchoit de rattraper son enfant qui étoit, aussi bien qu'eux, à la merci des flots. *Clélius* appercevant un berceau, croit que c'est celui de son fils ; il le pousse à terre, ou sa femme *Sulpicie* étoit déjà arrivée, & se retire avec ce malheureux enfant, dans une Ville où on les reçoit avec humanité. *Sulpicie* visitant le berceau de l'enfant que *Clélius* avoit sauvé pour le sien, y trouve avec étonnement des pierreries d'un prix considérable. C'é-

toit *Galérite* qui avoit donné ces bijoux à *Marcia* & à son mari, en leur confiant le fruit de ses malheureuses amours. Quoique *Clélius* & *Sulpicie* reconnussent bien que le jeune Aronce (c'est le nom qu'ils donnèrent à cet enfant trouvé,) n'étoit pas leur fils, ils l'élevèrent cependant avec soin; tandis que Marcia & Nisius, arrivés Syracuse, se désoloient de la perte du fils de Galérite.

Au bout d'un an, une occasion se présente de passer à Carthage; *Clélius*, sa femme, le petit Aronce avec les bijoux qui avoient été trouvés dans son berceau, s'embarquent sur un vaisseau Carthaginois. Ils arrivent dans cette grande Ville d'Afrique, & y passent plusieurs années. Dès la première, *Sulpicie* accouche d'une fille que l'on nomme *Clélie*; elle est élevée dans la maison de *Clélius* avec le jeune *Aronce*, a qui elle inspire successivement l'amour le plus tendre, & en même-temps le plus respectueux. *Clélius* avoit eu soin d'avertir de bonne-heure *Aronce* qu'il n'étoit pas son fils.

Adherbal, Prince de Numidie, & *Amilcar*, jeune Seigneur Carthaginois, étoient de l'âge d'*Aronce*, & très-liés avec lui.

Cette liaison les mit à portée de voir *Clélie ;* Adherbal en devint amoureux ; mais aussi discret qu'Aronce son ami, il ne déclara point sa passion à celle qui l'avoit fait naître.

Le Roi de Numidie ayant envoyé son fils voyager en Italie, *Adherbal* conduisit dans ce pays avec lui *Aronce* & *Amilcar.* Après avoir visité cette belle région pendant environ une année, le Prince revint en Afrique avec ses deux compagnons de voyage, & deux jeunes Romains dont il avoit fait la connoissance : l'un s'appelloit *Horace*, & l'autre *Celer.* Le premier n'eut pas plutôt vu *Clélie*, qu'il conçut pour elle les mêmes sentimens qu'elle avoit inspirés à *Aronce* & à *Adherbal. Clélius* ayant voulu retourner, sinon à Rome, où Tarquin continuoit d'exercer sa tyrannie, du moins dans les environs: ce fut *Capoue* qu'il choisit pour le lieu de sa résidence. *Sulpicie*, *Clélie* & *Aronce* l'y suivirent ; & Horace & son ami Celer ne voulurent point se séparer d'eux. Ce fut à Capoue que commença une grande scène de rivalité entre *Horace* & *Aronce.* Le premier étoit cher à *Clélius*, parce qu'il étoit fils d'une femme dont ce Romain avoit été autre-

fois fort amoureux, & par cette raison il vouloit lui donner sa fille en mariage. Cette raison faisoit qu'*Horace* déplaisoit à *Sulpicie* : elle aimoit bien mieux accorder *Clélie* à *Aronce*. Les deux rivaux faisoient une cour assidue à leur maîtresse ; & comme ils vouloient faire valoir leurs prétentions aux dépens l'un de l'autre, ils prirent querelle ensemble & se battirent. *Horace* fut blessé, & *Clélius* en parut d'abord si irrité contre *Aronce*, que celui-ci se crut obligé de se cacher, pour quelque temps, aux yeux de son futur beau-père & de sa maîtresse. Cependant il eut bientôt occasion de rendre un service important à *Clélius* : des assassins en vouloient à sa vie, & l'attaquèrent dans le voisinage du lieu où *Aronce* s'étoit caché ; celui-ci entendant du bruit, accourut, vit le père de *Clélie* en danger, vola à son secours, tua deux des assassins, & mit les autres en fuite. Le bon-homme, reconnoissant du service qu'on venoit de lui rendre, consentit à donner *Clélie* à *Aronce*, malgré l'obscurité répandue sur sa naissance ; il voulut même que le mariage se célébrât avant le rétablissement d'*Horace*, qui

étoit encore malade de sa blessure, afin d'éviter le ressentiment de celui-ci.

On se préparoit donc à faire le bonheur d'*Aronce* & de *Clélie*, lorsqu'une rencontre singulière fit découvrir la naissance du premier. *Clélie*, ses parens & son amant alloient offrir un sacrifice à Diane, dans un Temple à la porte de Capoue, lorsque le hasard conduisit dans ce même Temple *Marcia*, cette nourrice de *Galérite*, à qui cette Princesse avoit autrefois confié son enfant. Elle reconnut au col, aux bras & aux oreilles de *Clélie*, ces mêmes pierreries qui étoient cachées dans le berceau du petit Aronce au moment qu'elle le perdit; & ayant en même-temps regardé le jeune homme qui donnoit la main à Sulpicie, elle trouva dans ses traits une ressemblance singulière avec ceux de *Porsenna*. Tout cela lui fit naître des soupçons qui s'éclaircirent bientôt. Elle apprit comment *Aronce* avoit été sauvé, & elle lui prouva qu'il étoit fils de *Porsenna*, en ouvrant deux bracelets, dont elle avoit le secret, & qui renfermoient les portraits de *Galérite* & de *Porsenna*. La connoissance de la naissance d'*Aronce*

n'étoit qu'un motif de plus pour lui faire promptement épouser *Clélie*, & le jour étoit pris pour former leur union dans une maison de campagne appartenante à *Celer*, lorsqu'un de ces tremblemens de terre, si communs dans la Campanie, accompagné d'un furieux orage, vint déranger un projet si agréable. Il jetta le trouble dans tout le canton, détruisit la campagne de *Celer*, & dispersa les parens & les amis assemblés pour la noce. Quelques-uns périrent, & entre ceux qui purent se retrouver le lendemain, on ne vit plus *Clélie*. On la crut abîmée dans quelqu'un des gouffres qui s'étoient ouverts au milieu de la campagne, & tout ce qui connoissoit cette fille charmante, fut plongé dans la plus vive douleur.

Cependant elle n'étoit point morte; mais *Horace*, rétabli de ses blessures & rôdant autour du lieu où se préparoit le triomphe de son rival, l'avoit trouvée qui fuyoit, & l'avoit enlevée. On fut quelque temps sans découvrir cet attentat; on le soupçonna enfin: on sut même qu'*Horace*, avec sa Proie, avoit pris le chemin de Pérouse. *Aronce* vole aussi-tôt de ce côté: étant arrivé sur le bord du

lac de *Trasimène*, il voit deux barques qui se battent. Il reconnoît dans l'une, *Horace* entraînant *Clélie*; & dans l'autre, le Prince *Adherbal*, qui, faisant un second voyage en Italie, traversoit par hasard le lac de *Trasimène*; & ayant aussi reconnu Clélie & son ravisseur, avoit donné ordre à sa barque d'aborder & de combattre celle d'*Horace*. Comme *Aronce* n'avoit point de bateau, il ne pouvoit que se désoler & se démener sur le rivage, en voyant se poursuivre & se combattre ces deux barques qui portoient les personnes qui l'intéressoient le plus. Tandis qu'elles s'éloignoient, on vint avertir *Aronce* que le Roi *Mézence* étoit dans le voisinage, & en grand danger. Il pense sur le champ que c'est une belle occasion de rendre service à son grand-père maternel; il vole au lieu qu'on lui indique, il fond sur les assassins du Roi de Pérouse; & quoique seul contre plusieurs, il les tue ou les disperse, & délivre *Mézence*; mais il est blessé. On le transporte tout auprès, chez la Princesse des Léontins, où il passe quelque temps à se guérir de ses blessures. Le Roi de Pérouse lui fait dire qu'aussi-tôt qu'il sera rétabli, il le prie de le venir voir, &

qu'il sera charmé de lui témoigner sa reconnoissance. *Aronce* promet de s'y rendre, & forme en même-temps le projet de fléchir son grand-père en faveur de *Galerite* & de *Porsenna*, qui sont encore ses prisonniers; mais *Mézence* a bien une autre idée; il veut perdre son gendre, en l'accusant d'être complice de ceux qui ont voulu l'assassiner; en même-temps le bruit se répand chez la Princesse des Léontins, qu'il s'est retrouvé un fils de *Galérite* & de *Porsenna*, & que ce fils est en état de venger son père: mais *Aronce* n'est point encore connu pour être ce fils.

Tel est le plan du premier volume. Si l'extrait des 600 pages qu'il contient a pu paroître sec à nos lecteurs, nous allons chercher à les en en dédommager en rapportant deux morceaux assez singuliers, faisant partie des détails dont la narration de Mademoiselle de Scudéry est mêlée dans ce volume, comme dans tous les autres. Pour comprendre comment ils sont amenés, il faut savoir que la Princesse des Léontins est dans un château sur le bord du lac de Trasimène, où on transporte *Aronce* blessé: que cette Princesse se pique de science & de bel esprit, & qu'elle est

même tout-à-fait merveilleuse & précieuse ; que son séjour est le rendez-vous ordinaire de tous les beaux esprits, & de tous les agréables de l'ancienne Etrurie, & du pays Latin. Enfin il paroît que Mademoiselle de Scudéry a eu en vue l'hôtel de Rambouillet ; lorsqu'elle a décrit la Cour galante & spirituelle de la Princesse des Léontins. Comme le plus bel effort d'imagination & de délicatesse, qui se soit fait dans ce bureau d'esprit, est la carte & la description géographique du pays *de Tendre*, nous allons la rapporter. Tout le monde en a entendu parler ; mais ce n'est gueres que par les Satyres de Boileau que l'on connoît cette fiction. Nous allons la faire mieux connoître ; & , sans prétendre excuser le ridicule de cette imagination, nous croyons que nos Lecteurs ne la trouverons pas sans mérite.

C'est *Celer* qui conte à la Princesse des Léontins, que *Clélie* s'étant amusée un jour à supposer qu'il y avoit un *pays de Tendre*, dans lequel on pouvoit voyager, on lui en demanda la carte ; elle promit de la faire, l'oublia ; puis étant pressée, la traça & la dessina, conformément à la description que nous en allons faire.

Le beau pays de *Tendre* est traversé, dans toute sa longueur par le charmant fleuve d'*Inclination*, aussi utile à toute cette région, que le Nil l'est à l'Egypte. Il s'étend & déborde quelquefois; mais ne fait jamais de ravage : ses inondations fertilisent au lieu de nuire. La place frontière la plus considérable s'appelle *Nouvelle amitié*. Après l'avoir traversée, l'on trouve, à droite sur les bords du fleuve, les villages agréables de *jolis vers*, *billets doux & épîtres galantes*; à gauche, ceux de *soumission*, *complaisances*, *petits soins* & *assiduités*. Si l'on s'écartoit trop dans les terres, on trouveroit, d'un côté, les tristes hameaux de *légereté*, de *tiédeur* & d'*oubli*, & l'on tomberoit dans le funeste lac d'*indifférence*, où on se noieroit sans retour; car il n'a point de fond. De l'autre côté, (toujours en s'écartant & prenant le mauvais chemin) on trouveroit *indiscrétion*, *perfidie*, *méchanceté*, au pied du terrible château d'*orgueil*, d'où l'on découvre la mer d'*inimitié*, sur laquelle le ciel nous préserve jamais de voyager : il vaut bien mieux continuer de voguer sur le beau fleuve d'*inclination*, voir à droite & à gauche *empressement*, *probité*, *sen-*

sibilité & *exactitude:* on arrive enfin à la première des trois villes de *Tendre*: celle-ci se nomme *Tendre sur inclination.* Deux chemins de traverse y aboutissent, l'un mène à *Tendre sur estime*, l'autre à *Tendre sur reconnoissance;* & ces deux dernières Villes se distinguent par les rivières sur lesquelles elles sont situées. On n'arrive du premier *Tendre* aux deux autres qu'à petites journées. La première couchée, pour se rendre à l'une, est *Bonté;* & celle pour parvenir à l'autre, s'appelle *Obligation.* Quand on est bien établi dans ces trois Villes, on est sûr d'y faire un commerce très-avantageux, & l'on peut laisser aller son bateau au gré du vent, qui vous conduit tout naturellement dans la mer des délices, laquelle est pourtant parsemée de quelques écueils, ce qui fait qu'on l'appelle quelquefois mer dangereuse. Pour s'y promener & voguer en sûreté, soit à la voile, soit à la rame, il faut que l'on ait le cœur pour pilote, & l'amour pour étoile polaire.

Tel est le compte que nous pouvons rendre de la carte du pays de *Tendre.* On donne quelquefois à ce mot, aussi-bien qu'à celui du cœur, une signification très-étendue. Il paroît même que Mademoi-

selle de *Scudéry* l'entendoit ainsi ; & l'on en cite pour preuves ces vers, qu'elle adressa à *Pélisson* :

Enfin, je me rends, cher Alcandre,
Votre cœur a séduit le mien ;
Je vous fais citoyen de *Tendre* ;
Mais, de grace, n'en dites rien.

Après la carte de *Tendre*, le morceau le plus remarquable dans ce Volume, est le portrait d'Arricidie. On prétend que Mademoiselle de *Scudéry* a voulu se représenter elle-même sous l'emblême de cette Dame, voisine du château de la Princesse des Léontins. Ce qui peut le faire croire, c'est que tantôt l'Auteur du portrait fait les honneurs de la personne qu'il représente, tantôt il en fait les éloges les plus flateurs. D'abord on la traite de personne inimitable, & puis on ajoute qu'elle est si particulière, qu'elle ne ressembla jamais à une autre.

« Il faut dire pour sa gloire, que, sans » être d'une grande naissance, sans avoir » aucune beauté, & sans être jeune, elle » est considérée par tout ce qu'il y a de » Grands à la Cour ; qu'elle est de tous les

» plaisirs, & de toutes les fêtes publi-
» ques & particulières; qu'elle est conti-
» nuellement en conversation avec les
» jeunes gens de qualité, & avec toutes
» les belles. Ces mêmes hommes galans
» qui font tant de reproches aux jolies
» femmes, qui trouvent que l'une a le
» nez un peu trop grand, l'autre les yeux
» trop petits, celle-ci le menton un peu
» trop court, celle-là les lèvres trop pâles;
» ces Messieurs, qui croient qu'on n'est
» plus jeune quand on a passé vingt-cinq
» ans, ne mépriseront point *Arricidie*, quoi-
» qu'elle n'ait aucune beauté, & qu'elle
» ait plus de quinze lustres, pour comp-
» ter à la manière des Romains, & plus
» de dix-huit Olympiades, pour parler
» comme les Grecs. Vous me demande-
» rez sans doute par quel charme une per-
» sonne à qui la nature a refusé toutes
» les graces ordinaires de son sexe, à qui
» le temps a ôté la jeunesse, & à qui la
» fortune n'a pas fait de grandes faveurs,
» peut s'être rendue si considérable, &
» s'être tant fait aimer & desirer. Je vous
» répondrai que c'est par une grande bon-
» té, & par un esprit naturel, joint à

» une

» une longue expérience du monde & à
» une agréable humeur. Elle eſt ſans am-
» bition ; elle a le cœur noble, & ne
» ſait point flatter. Elle n'eſt intéreſſée
» de nulle manière ; elle ſait tout ce qui
» ſe paſſe, voit clairement les choſes, &
» les raconte plaiſamment. Quoiqu'elle
» ait quelque choſe de fort particulier
» dans ſa phyſionomie, & de plaiſant
» dans ſa façon de parler, elle n'eſt pour-
» tant pas plaiſante de profeſſion. Mais ſi
» elle amuſe, elle ſe diverrit la pre-
» mière ; elle dit librement & franche-
» ment ce qu'elle penſe, avec une cer-
» taine ſincérité enjouée, qui ſurprend &
» qui plaît. Elle a une vertu ſolide, quoi-
» qu'elle ne ſoit pas ſauvage ; elle voit
» les foibleſſes des autres ſans les approu-
» ver ni les blâmer ; ſans être jamais la
» confidente de nulle amour, elle ſait
» cependant tous les amours de la Ville ;
» elle eſt bien avec tous les maris, & avec
» toutes les mères, ſans paroître inſuppor-
» table aux coquettes, ni aux galans. Elle
» eſt bonne amie, officieuſe ; mais ſi
» franche, que toutes les grandeurs de la
» terre ne la feroient pas changer d'avis

» quand elle croit avoir raison. Enfin, on » peut dire qu'*Arricidie* est une morale » vivante, mais une morale sans chagrin, » qui croit que l'enjouement & l'inno- » cente raillerie ne sont pas inutiles à la » vertu. Quoiqu'elle sache toutes les ma- » lices dont le monde est capable, elle » est pourtant incapable d'en faire; & » quoiqu'elle ait de l'esprit, elle ne peut » trouver d'inventions pour nuire, en en » trouvant mille pour obliger ses amis. » Enfin, il ne lui seroit pas avantageux » d'être belle; car si elle l'étoit, elle au- » roit moins d'amis, & plus de jaloux: » elle ne pourroit aller dans cent lieux où » elle va souvent, & elle n'oseroit dire » mille choses qu'elle dit tous les » jours ».

Tel est le portrait que Mademoiselle de Scudéry a fait d'elle-même. Certainement son amour-propre y a trouvé son compte; car, après tout, ce qu'elle se reproche, n'est que ce qu'elle ne pouvoit pas se dissimuler, son âge; mais quelle vieille ne voudroit pas ressembler au tableau qu'elle fait de son caractère, & jouir de la vie agréable qu'elle assure qu'elle menoit? Que ris-

quoit-elle de dire qu'elle n'avoit jamais été jolie, puiſque quand même elle l'eût été dans ſa jeuneſſe, c'eſt un avantage qu'elle eût perdu à l'âge dont elle parloit? Elle ſavoit certainement que s'il eſt charmant d'être belle, il vaut bien mieux ne l'avoir jamais été que de ne l'être plus. Au reſte, Mademoiſelle de Scudéry n'avoit que cinquante ans quand elle faiſoit ſon portrait ſous le nom d'Arricidie; mais elle s'eſt peinte en 1656, comme elle eſpéroit être encore vingt-cinq ans après; elle a eu ſatisfaction, & par-delà; car elle n'eſt morte qu'en 1704, dans ſa quatre-vingt-dix-ſeptieme année, toujours admirée & aimée dans un cercle de perſonnes, même conſidérables, qui ne l'appelloient que *Sapho*. Deſpréaux, Moliere, & quelques critiques la nommoient la *Doyenne des Précieuſes*; mais on ſe gardoit bien de lui faire cette plaiſanterie en face; ainſi elle eſt morte jouiſſant toujours, ou croyant toujours jouir de l'admiration du public.

Tome ſecond.

Nous avons laiſſé *Aronce* ſe rétabliſſant de ſes bleſſures chez la Princeſſe des

Léontins, & écoutant, pendant ce temps, les hiſtoires & les converſations galantes qui faiſoient l'occupation journaliere de ce Bureau d'eſprit. Dès qu'il fut en état de ſortir, il ſe rendit auprès de *Mézence*; il trouva à la Cour de ce Roi de *Pérouſe*, le Prince *Adherbal*, qui, voulant ſauver *Clélie* des mains d'*Horace* qui l'enlevoit, avoit auſſi été bleſſé. Le Prince de Numidie ne put lui donner aucune autre nouvelle de la belle enlevée; mais *Aronce* découvre que ce Prince eſt auſſi ſon rival, & il en eſt au déſeſpoir. Cependant *Aronce* ſe met parfaitement bien dans l'eſprit de ſon grand père; il a occaſion de lui rendre un nouveau & important ſervice. Les habitans d'*Areſſo* & de *Crotone*, étant venus pour attaquer *Pérouſe*, *Aronce* ſe met à la tête de l'armée de *Mézence*, & défait entierement les *Aretins* & les *Crotoniates*. Le Roi reconnoiſſant, forme le projet de faire le jeune *Aronce* ſon héritier; mais il regarde *Porſenna* comme un obſtacle à toutes ſes diſpoſitions, & il déclare à *Aronce* qu'il veut faire périr ce Roi, ſous prétexte qu'il a été de complot avec ſes ennemis & ſes aſſaſſins. *Aronce*, pour ſauver ſon pere de la fureur de ſon grand-

père, se charge de la commission d'aller interroger *Porsenna* dans sa prison, & assûre qu'il tirera de lui les preuves de son prétendu crime. Il y va ; &, bien loin de chercher à perdre le prisonnier comme il l'a promis, il se jette à ses pieds, se fait reconnoître pour son fils, & prend avec lui des mesures pour lui faire recouvrer son épouse, son royaume & sa liberté.

De retour à *Pérouse*, *Aronce* dit à *Mézence* que *Porsenna* n'est point coupable ; que d'ailleurs en le faisant périr, on commettoit un crime inutile, puisque *Porsenna* l'a assuré qu'il avoit un fils jeune & brave, en état de venger sa mort, & de faire valoir ses droits & ceux de *Galérite*. Sur cela, *Mézence* change de sentiment, il cesse de vouloir faire mourir *Porsenna* ; mais il veut exiger qu'il renonce à *Galérite*, & forcer sa fille à en épouser un autre, & cet autre c'est *Aronce* même. Il fait venir sa fille à *Pérouse*, pour lui faire cette proposition ; & l'on peut juger quel trouble elle jette dans l'ame de la mère & du fils. Mademoiselle de *Scudéry* auroit pu rendre avec plus de force qu'elle n'a fait, cette situation, qui est belle & touchante. *Aronce*, vaincu par la nature, dé-

couvre ; en présence de toute la Cour de *Mézence*, le secret de sa naissance. Au milieu du trouble que cause cette reconnoissance, le Palais de *Mézence* se trouve rempli d'ennemis ; c'est *Porsenna* qui, étant délivré par ses partisans, vient s'en emparer ; son beau-père est entre ses mains ; mais bien loin de s'oublier avec lui, quoiqu'il en ait été traité avec tant de rigueur, il se contente de l'engager à lui rendre sa femme *Galérite*, son fils *Aronce*, & ses états de *Clusium* ; il lui offre son amitié & lui demande la sienne. Les deux Rois sont réconciliés, & *Porsenna* retourne à *Clusium* avec *Galérite*, *Aronce* & *Céler*, l'ami de celui-ci : la Princesse des Léontins s'y retire aussi, sans doute pour y tenir plus tranquillement ses séances académiques. Mais *Aronce* a bien autre chose à faire que d'y assister. A présent qu'il est réconcilié avec toute sa famille, il faut qu'il s'occupe de Clélie. Il apprend qu'*Horace* l'a conduite dans *Ardée*, ville du *Latium*, assiégée par *Tarquin*, Roi de Rome. Alors il craint également ou que sa maîtresse ne reste au pouvoir d'*Horace*, ou qu'elle ne soit prise par *Tarquin*, qui, étant l'ennemi du pere de Clélie, peut traiter sa fille

avec beaucoup de rigueur. Incertain du parti qu'il doit prendre, il s'avance toujours avec son ami *Céler*, vers *Ardée*, quoiqu'il puisse arriver. Chemin faisant, ils rencontrent *Amilcar*, qui venoit de Carthage chercher son ami le Prince *Adherbal*. *Amilcar* le reconnoît & lui présente un Romain, qui s'étoit d'abord retiré à Carthage, victime, comme *Clélius*, des cruautés de *Tarquin*, & qui cherche à rentrer dans sa patrie. *Aronce* interroge *Herminius* (c'est le nom du Romain) sur la personne, le caractère, & la vie de *Tarquin le superbe*. *Herminius* s'explique avec franchise sur ce sujet, & cette narration forme une espèce d'épisode, mais qui tient beaucoup au sujet, & tout-à-fait à l'Histoire Romaine. Voici en peu de mots en quoi il consiste. Il y rappelle d'abord les commencemens de Rome, sa fondation par *Romulus*, les règnes de *Numa Pompilius*, de *Tullus Hostilius*, & d'*Ancus Martius*. Ce fut à celui-ci que succéda *Tarquin l'ancien*, fils de *Démarate*, citoyen de *Corinthe*. Le règne de ce premier *Tarquin* fut glorieux & fortuné ; & il eut pour successeur *Servius Tullius* son gendre, dont la fille aînée, suivant Made-

moiſelle de Scudéry, épouſa d'abord le frere aîné de *Tarquin le ſuperbe*, que l'on appelloit le Prince d'*Amériole*. Il étoit auſſi doux & auſſi aimable que ſon frère étoit cruel & ambitieux; mais *Tullie*, par conformité de caractère, préféroit l'odieux *Tarquin*. Celui-ci, de ſon côté, voulant épouſer *Tullie*, pour mieux aſſurer ſes prétentions au trône, ces deux criminels amans complotèrent enſemble. Tarquin empoiſonna ſa femme, ſœur cadette de *Tullie*; & *Tullie* ſe défit, par les mêmes moyens, du Prince d'*Amériole*. Le foible Roi *Tullius* conſentit à laiſſer les deux coupables s'unir; & le malheureux Prince fut bientôt la victime de cette complaiſance. Son gendre & ſa fille même, impatiens d'occuper ſon trône, excitèrent une conjuration contre lui, & *Tullie*, comme l'on ſait, fit paſſer ſon char ſur le corps palpitant de ſon pere. *Tarquin* devenu Roi de Rome par de ſi affreux moyens, inonda la ville du ſang des plus vertueux citoyens, & en chaſſa un grand nombre d'autres, entre leſquels furent *Clélius*, pere de *Clélie*, *Horace*, rival d'*Aronce*, *Herminius*, le pere de *Brutus*, qui fut depuis le vengeur de la liberté Romaine;

& le frere de ce même Brutus, quoique le premier fût son beau-frere, & les autres ses neveux.

Telle est, en peu de mots, l'Histoire de *Tarquin*, racontée par *Herminius*.

A l'approche d'*Ardée*, *Aronce* & sa compagnie voient des soldats de *Tarquin* qui s'efforcent d'enlever des Dames. Ils courent aussi-tôt pour les leur arracher; & *Aronce* reconnoît aussi-tôt *Clélie* parmi elles. L'on juge bien qu'il n'épargna rien pour la recouvrer. Pendant le combat, un nouveau Chevalier vient d'abord pour le seconder; mais bientôt après c'est pour le combattre; car c'est *Horace:* quoique tous ces guerriers, que le hasard fait rencontrer là, aient également intérêt de sauver *Clélie*, ils se prennent de querelle entre eux. *Horace* est griévement blessé; pendant ce temps *Herminius* est fait prisonnier par une partie des soldats de *Tarquin*; & tandis qu'*Aronce* court pour le délivrer, le reste emmene à Rome *Clélie* & les autres Dames qui étoient sorties d'Ardée. Aronce s'en apperçoit trop tard. Cependant, par générosité, il donne son cheval à *Horace*, blessé, pour le mener dans *Ardée* avec Herminius qui est aussi blessé

Quant à lui, voyant qu'il n'a plus d'autre moyen de revoir *Clélie* que d'aller à Rome, il se résout à y passer, déguisé, avec ses amis *Céler* & *Amilcar*. *Tarquin* reçoit ces trois jeunes guerriers comme des aventuriers qui veulent bien se dévouer à son service. Ils demandent à voir les prisonnieres, & *Céler* feint que *Clélie* est sa sœur. C'est sur ce pied qu'ils les voyent, accompagnés des fils de *Tarquin*, avec qui ils ont fait connoissance. Ces fils étoient au nombre de trois. *Aruns*, Prince de *Pomécie*, aimable & vertueux, étoit l'aîné; *Titus*, aussi vertueux que son frere, étoit le second; & *Sextus*, brave, galant, mais libertin, étoit le troisième. C'est celui-ci qui devint amoureux de *Clélie*. Cependant, suivant le costume de ce Roman, il est respectueux & discret comme tous les autres. *Clélie* reconnoît bien *Aronce*, mais ils n'ont garde l'un & l'autre de se trahir : elle voit bien qu'il est là pour la délivrer quand il le pourra.

Cependant, les Princes & leurs nouveaux amis marchent au siége d'*Ardée*. *Aronce* y fait des prodiges de valeur; mais le siége traîne en longueur. Pour passer le temps pendant ce siége, converti,

pour ainſi dire, en blocus ; les aſſiégeans de diſtinction ſoupent enſemble, s'amuſent & raiſonnent. On parle des beautés de Rome, & l'on diſpute ſur leur mérite. *Sextus* dit qu'il n'a rien vu de ſi beau que *Clélie ; Tarquin Collatin*, ſon couſin, mari de *Lucrece*, ſoutient qu'il a une femme bien plus belle que tout cela. On le lui conteſte ; il offre de la faire voir ; elle eſt dans une maiſon de campagne à *Collatie*, village contre Rome & Ardée ; il y mene tous ſes amis, & ils font une viſite à cette belle. *Lucrece* les reçoit avec politeſſe, puiſqu'ils accompagnent ſon mari ; quoique, après tout, elle ſoit fort embarraſſée d'une ſi nombreuſe compagnie. *Sextus*, qui, comme nous l'avons dit, étoit naturellement libertin, change d'avis ſur *Clélie*, & trouve la derniere beaucoup plus belle. *Aronce*, enchanté de le voir changer d'objet, l'engage à s'attacher à la femme de *Collatin*, qu'en dépit de l'hiſtoire, Mademoiſelle de Scudéry nous repréſente, non comme une femme d'une vertu auſtère, mais comme une coquette adroite, qui ne demandoit pas mieux que de faire tomber dans ſes filets tous les gens aimables, ne voulant cependant

pas manquer à ſon mari, mais voulant être aimée.

Cependant *Porſenna* écrit à *Tarquin*, qu'il a dans ſon camp ſon fils *Aronce*, & que *Clélie* eſt auſſi parmi ſes priſonnières. Cette nouvelle fait faire à *Tarquin* attention, tant aux volontaires qu'aux captives; il fait veiller ſur les unes & ſur les autres. *Aronce* ſe fait reconnoître par *Sextus*; &, comme celui-ci n'aime plus *Clélie*, il lui promet volontiers de lui rendre ſervice, & de chercher à le faire échapper, lui & ſa maîtreſſe.

Tel eſt l'enchaînement des faits du ſecond volume. Ce que nous avons trouvé de plus intéreſſant dans les digreſſions & les caractères, ſont les aventures d'*Amilcar*, qui conte à la Princeſſe des Léontins ſes bonnes fortunes, ſous le nom d'*Artaxandre*. Si ce volume étoit mieux fait, nous aurions des morceaux à rapporter plus intéreſſans & moins épiſodiques; mais Mademoiſelle de *Scudéry* n'a pas tiré de ſon ſujet, le parti qu'elle pouvoit.

L'*Amilcar* de *Clélie* eſt fameux par un paſſage des Précieuſes Ridicules de Moliere. Maſcarille faiſant le poliſſon, Mademoiſelle Catos, une des Précieuſes,

se récrie : *Ah ! ma sœur, je vois bien que c'est un Amilcar. Vraiment oui*, répond la sœur, *c'est le caractere enjoué.* Mademoiselle de *Scudéry* a donc voulu peindre un homme fort enjoué, fort aimable, sous le nom d'*Amilcar* : effectivement, la clef manuscrite de *Clélie* que nous connoissons, nous apprend que c'est *Sarrasin*, Secrétaire des commandemens de M. le Prince de Conti, que Mademoiselle de *Scudéry* a eu en vue. Nous savions bien que *Sarrasin* étoit aimable, Poëte toujours naturel, souvent galant, quelquefois sublime ; écrivain en prose très-pur, très-exact & très-sensé. Nous savions aussi qu'il étoit enjoué & homme de bonne compagnie ; mais nous ignorions qu'il fût homme à bonnes fortunes ; & si le portrait d'*Amilcar* & les aventures d'*Artaxandre* sont faits d'après lui, il l'étoit certainement. On en va juger par ce que nous allons rapporter de ce morceau de *Clélie.*

Amilcar voulant conter ses aventures à *Clélie* & aux autres belles Dames prisonnieres à Rome, prend le nom d'*Artaxandre*, & déclare qu'il donnera également des noms supposés à toutes les beautés dont il va parler.

Il étoit déjà, depuis quelque temps, dans l'Isle de Crète; il avoit fait la connoissance de plusieurs Dames aimables, dont aucune ne l'avoit touché à un certain point; mais on lui avoit annoncé une certaine Demoiselle *Pasitée*, qui portoit le nom d'une des Grâces, & qui le méritoit en effet, tant elle étoit jolie, aimable, & sur-tout gaie. Cette beauté arriva enfin. Le lendemain, un des amis d'*Artaxandre* le mena dans un jardin, d'où, à travers une palissade, ils la virent causant librement avec ses amies. Elle s'amusoit à contrefaire un amant suranné, qui lui avoit fait la cour dans la ville d'où elle venoit; elle prenoit son ton, ses manières ridicules, & faisoit beaucoup rire ses amies. *Artaxandre*, pour son début, se met à tousser, cracher & à contrefaire encore plus parfaitement qu'elle, l'amant dont elle se moquoit; & c'est sur ce ton qu'il paroît avec son ami, qui le présente à ces Dames, sous le nom de l'amant baffoué. Cette singulière entrée monta sur le champ la conversation entre *Artaxandre* & les Dames, sur le ton le plus plaisant. Le galant fit sa déclaration à *Pasitée*, d'une manière qui

ne put ni la choquer, ni lui déplaire, & ils passèrent le reste de la journée ensemble. Mademoiselle de *Scudéry* nous rapporte tous les détails de ce premier entretien ; nos lecteurs peuvent bien s'en passer. Il suffit de savoir que *Pasitée* permit à *Artaxandre* de lui faire la cour ; & que, pendant quelque temps, il la vit avec beaucoup d'assiduité & d'intérêt, & toujours avec beaucoup de gaieté. Les affaires de ces deux amans paroissoient fort avancées, & ils s'étoient donné mutuellement leurs portraits, lorsqu'*Artaxandre* apprit que *Pasitée* avoit eu un amant qui étoit mort il y avoit quatre mois. Il ne pouvoit pas assurément être jaloux de l'ombre de *Philicrate* (c'étoit le nom de cet amant) ; mais il fut très-mécontent de voir que sa maîtresse ne regrettoit point du tout un homme aimable, qui avoit eu assez long-temps le bonheur de lui plaire. Il osa en demander la raison à sa maîtresse, qui convint très-franchement qu'avec elle, les morts & les absens avoient toujours tort ; que l'enjouement formoit son caractère, & qu'elle en avoit beaucoup plus encore que de sentiment. Cet aveu révolta le nouvel amant, qui,

quoiqu'il se piquât d'être amusant & agréable, se piquoit aussi d'avoir un cœur tendre & délicat. Il fit des reproches vifs à la belle *Pasitée;* & enfin, cette liaison fut bientôt tout-à-fait rompue. Ce qu'il y a de singulier dans cette rupture, c'est qu'elle ne fut pas occasionnée par le désespoir de voir un autre aimé plus que lui, mais par le chagrin de voir que l'on n'aimoit pas assez son rival. La gaieté naturelle de *Pasitée* la consola aisément de la perte de ce second amant. Les portraits furent rendus de part & d'autre.

Artaxandre, pour se dissiper, alla passer quelque temps à la campagne, chez le père d'un de ses amis, nommé *Philionte*. Pendant le séjour qu'il y fit, il y vit quelquefois deux Dames fort aimables: c'étoit la mère & la fille. La première se nommoit *Philire*, la seconde *Cinésie:* elles avoient une maison peu éloignée de celle où il se trouvoit. Un soir qu'il revenoit avec son ami, assez tard, d'une promenade très-longue, en rentrant dans sa chambre, il trouva, à son grand étonnement, sa porte entr'ouverte, & dans son lit une belle & jeune personne; c'étoit

Cinéſie; il s'approche doucement ſans l'éveiller, l'admire à la lueur d'une lampe qui étoit reſtée allumée dans la chambre; & voyant à ſon bras une boëte à portrait, il la détache avec légèreté, & lui ſubſtitue avec adreſſe une autre boëte qui lui appartenoit, & qui ne renfermoit pas un portrait, mais quatre vers galans; après cela, il ſortit de la chambre, & rencontra ſon ami, qui, de ſon côté, avoit trouvé *Philire*, mère de *Cinéſie*, couchée auſſi dans ſon appartement. La cauſe de tout cela, c'eſt que le feu avoit pris, vers le ſoir, à la maiſon de *Philire* & de *Cinéſie*, qui s'étoient réfugiées chez le père de *Philionte*, & à qui on avoit donné à coucher, tandis que les jeunes gens étoient abſens. Le feu étoit éteint, & il n'y avoit plus rien à craindre; mais la mère & la fille étoient reſtées dans cette maiſon. *Philionte* & *Artaxandre* ſe retirèrent ſans mot dire, & allèrent coucher dans un appartement de domeſtique, pour ne point troubler le ſommeil des Dames. Mais *Artaxandre* fut bien étonné, lorſqu'en ouvrant la boëte à portrait qu'il avoit dérobée, il trouva que c'étoit le portrait

de *Pasitée*, qu'il lui avoit rendu, en se brouillant avec elle. De son côté, *Cinésie* ne le fut pas moins de reconnoître que l'on avoit substitué un autre bracelet au sien. Les Dames furent quelques jours à découvrir les auteurs de cet échange ; enfin, cela s'éclaircit, & l'on juge bien qu'il en résulta une déclaration, puis une liaison très-tendre entre Cinésie & Artaxandre. La déclaration de celui-ci fut encore faite dans le genre enjoué. Madame, lui dit Artaxandre, ou Amilcar, je vous ai la plus grande des obligations. Eh! quelle est-elle, répond la Demoiselle? Le galant se fait prier ; enfin, il avoue que c'est qu'elle lui a donné de l'amour, & l'a sauvé, par-là, de l'ennui d'être *enerêté* dans une oisiveté insupportable. *Mais*, dit-elle, *si je ne réponds pas à votre amour, il ne vous amusera peut-être gueres? N'importe*, dit le nouvel amant, *je n'ai pas besoin de faveurs pour avoir le cœur satisfait, & vous m'amuserez toujours assez, tant que vous m'intéresserez & m'occuperez.*

De-là suit une conversation galante (à la Scudéry,) & dans laquelle il y a vraiment assez d'esprit, & quelque sentiment,

mais du précieux, du guindé, mêlé d'un enjouement qui n'eſt plus du ton de la bonne Compagnie.

Il faut éclaircir comment ce portrait de *Paſitée* s'eſt trouvé entre les mains, ou plutôt au bras de *Cinéſie* : le voici. Un certain *Clidamis*, perſonnage très-fade, étoit amoureux de *Cinéſie*, & étoit auſſi malheureux avec elle qu'il l'avoit été avec une infinité d'autres femmes, parce qu'il étoit d'une fadeur extrême. Il n'étoit véritablement ni laid, ni mal fait, ni tout-à-fait ſans eſprit ; mais il ne changeoit jamais de viſage, de manières, de ton, ni de tours de phraſes : qui l'avoit vu un jour, l'avoit vu toute la vie. *Cinéſie*, à qui il vouloit faire la cour, lui reprochoit cette monotonie. Comment voulez-vous que je vous aime, lui diſoit-elle, vous n'avez pu encore vous faire aimer de perſonne ? Quand je voudrois vous aimer, je ne l'oſerois ; moi qui ne voudrois pas porter un ruban qui ne ſeroit pas à la mode, voudrois-je donner mon cœur à un galant malheureux, à qui on n'en a jamais donné?

Clidamis ſentit que ſon bonheur étoit intéreſſé à la convaincre qu'il étoit aimé de quelque Dame, & que les belles étant

une *gent moutonnière*, il falloit en avoir eu une, si on vouloit en avoir beaucoup. Il feignit de s'attacher à *Pasitée*, dans le moment même où *Artaxandre* venoit de la quitter. Celle-ci, qui ne demandoit pas mieux que de se distraire, écouta le fade *Clidamis*, au point de lui donner le portrait que lui avoit rendu *Artaxandre*. Le nouveau possesseur en fit aussi-tôt le sacrifice à *Cinésie*, qui l'avoit mis à son bras le jour que le feu prit à sa maison: mais & le portrait & l'ennuyeux amant ne tardèrent pas à être sacrifiés à *Artaxandre*, & il se forma bientôt entr'eux une grande & très-tendre liaison.

Le goût d'Artaxandre est très-bien justifié par le portrait que Mademoiselle de *Scudéry* nous fait de *Cinésie*. Cette belle personne réunissoit tous les genres d'esprit nécessaires pour plaire; & tout ce qu'on vouloit chercher dans son caractere, on l'y trouvoit à point nommé. Si on la mettoit sur quelque matière sérieuse, elle raisonnoit fort juste; si on mettoit la conversation sur le ton de gaieté, son enjouement étoit extrême: elle étoit de même langoureuse & mélancolique, quand elle croyoit que cette tournure pouvoit amuser: les traits

de son visage, & ses yeux se prêtoient à tout cela suivant les occasions.

Malheureusement il falloit que cette nouvelle liaison d'*Artaxandre* finît comme la première. *Clidamis* & *Pasitée* cherchèrent à les brouiller à leur retour dans la ville capitale de Crète, & ils y réussirent : voici comment. *Pasitée* rencontrant un jour *Artaxandre* : vous ne me cherchiez pas sans doute, lui dit-elle, vous n'êtes occupée que de *Cinésie* ? Et vous, lui répondit *Artaxandre*, vous vous en consolez, m'ayant donné *Clidamis* pour successeur. Vous avez rompu le charme qui l'empêchoit d'être aimé d'aucune belle. Je rougis moins, répondit *Pasitée*, de vous avoir donné pour successeur *Clidamis*, que vous ne devez rougir de l'être d'*Alphimédon*. Le galant Carthaginois demanda l'explication de ces dernières paroles. Ne savez-vous pas, lui dit-on, qu'avant de vous connoître, *Cinésie* recevoit avec plaisir les hommages de ce ridicule personnage? Effectivement, cet *Alphimédon* étoit le plus insupportable & le plus ennuyeux des Crétois : c'étoit une chenille que tout le monde évitoit ; & dès qu'il disoit bonjour à quelqu'un, la premiere réponse

qu'on lui faiſoit étoit adieu. Artaxandre le connoiſſoit ſur ce pied-là, & prit d'abord pour une calomnie ce qu'on venoit de lui dire ; mais le ſoupçon lui fut confirmé avec aſſez de ménagement par ſon ami *Philionte*. Enfin, ayant voulu tout-à-fait éclaircir la choſe, il s'adreſſa à ſa maîtreſſe même. Celle-ci crut devoir lui répondre avec franchiſe, & lui avouer, qu'ayant été élevée avec *Alphimédon*, il lui avoit, dès ſa plus tendre jeuneſſe, témoigné de l'amour ; que, quoiqu'elle s'apperçût bien qu'il étoit ſot & bavard, elle ne l'avoit point rebuté, parce qu'il étoit le premier qui eût attaqué ſon cœur, & qu'elle le croyoit vraiment épris & de bonne-foi; mais s'étant apperçue qu'il joignoit à tous ſes défauts celui d'être infidele, elle l'avoit tout-à-fait congédié, & n'avoit plus pour lui que les ſentimens qu'il inſpiroit à tout le monde, c'eſt-à-dire, le mépris.

Cet éclairciſſement auroit pu ſatisfaire tout autre qu'*Artaxandre* ; mais bien loin de lui inſpirer de l'indulgence pour la bonne-foi de *Cinéſie*, il la brouilla avec cette belle. On ne peut être excuſé, dit-il à ſon ami, d'avoir écouté avec complai-

sance, encore moins d'avoir aimé, ne fut-ce qu'un peu, Alphimédon. Mais, disoit *Philionte*, il n'a jamais obtenu d'elle la moindre faveur. Morbleu, qu'importe, répondoit Artaxandre en colere ? j'aimerois mieux que ma maîtresse eût aimé un galant homme, & lui eût accordé toutes ses faveurs, que d'être le successeur d'un sot rival. En vérité, dit *Philionte*, il seroit fort singulier qu'après avoir rompu avec *Pasitée*, parce qu'elle n'a pas aimé, ou du moins assez regretté un homme aimable, vous rompiez avec *Cinésie*, parce qu'elle s'est brouillée avec un homme qui n'est pas aimable, mais aussi qu'elle n'aime plus. Ce fut pourtant là justement ce qui arriva. *Artaxandre* quitta *Cinésie* par cette seule raison : ses amis *Philionte* & *Céphise* l'en blâmèrent, & se moquèrent même de lui, mais ne crurent pas devoir se brouiller avec lui pour cela. Pendant tout le reste du temps qu'il passa en Crète, il fit l'aimable, le galant, l'enjoué, le plaisant même, mais sans aucun attachement sérieux. Mademoiselle de Scudéry nous rapporte plusieurs des conversations qu'il eut avec *Céphise* & *Philionte* pendant que son

cœur étoit dans cette situation. Nous ne les répéterons pas ; car elles ennuieroient en général, quoiqu'il y ait quelques traits assez plaisans, & quelques maximes assez raisonnables ; entr'autres celle-ci : *toutes ces demi-amours ne sont d'aucune valeur : & quand vous en mettriez ensemble une douzaine, elles ne vaudroient pas, pour la satisfaction du cœur & de l'esprit, un seul amour entier, de bon aloi, & véritable.*

Tome troisième.

Tarquin apprenant qu'il a dans son camp le Prince de *Clusium* & la belle *Clélie*, fait chercher l'un & l'autre, ne les connoissant pas. Quant à *Aronce*, il s'échappe, & retourne chez son père *Porsenna* ; mais ce n'est pas pour long-temps, car il se propose bien de revenir, incognito, à Rome, comme il y revient, en effet, pour ne point perdre de vue sa *Clélie*. Quant à celle-ci, *Tarquin* ne la cherchoit d'abord que pour la faire périr, parce que c'étoit la fille de Clélius, son ennemi mortel ; mais il soupçonnoit déjà que celle qu'il haissoit tant, à ce titre, étoit celle de ses

prisonnieres

prisonieres dont il étoit devenu amoureux en voyant ses traits. Dans cette situation, il les fit venir toutes, & employa la menace pour savoir d'elles qui elles étoient. *Clélie* voulant empêcher ses compagnes d'être tourmentées, déclara avec fermeté qu'elle étoit fille de *Clélius*. Alors *Tarquin* la fit garder avec précaution. Déchiré par deux sentimens contraires, qui partageoient son ame, il considéroit *Clélie*, d'un côté, comme son ennemie, & de l'autre comme sa maîtresse. Incertain sur le parti qu'il doit prendre, il retourne au camp devant *Ardée*. *Amilcar* instruit par *Aronce*, y vint trouver Tarquin, & lui tend un piége en faveur de son ami. Il propose au tyran de l'envoyer à Rome parler à *Clélie* qu'il connoît, & lui promet de l'engager à répondre à son amour. *Tarquin*, flatté de cette idée, charge *Amilcar* de cette commission. L'ami d'Aronce remet à Clélie des lettres de son amant, & prend avec elle des mesures pour sa délivrance. En même-temps, il excite la jalousie de *Tullie*, femme de *Tarquin*, en lui faisant savoir que son mari est amoureux de *Clélie*. moyennant quoi

celle-ci, elle-même, se prête aux mesures que l'on veut prendre pour la faire échapper; & en attendant, elle contribue à lui donner un peu plus de liberté, ainsi qu'aux autres prisonnières.

Pendant ce temps, il se tramoit dans Rome une conspiration contre *Tarquin*. *Herminius* étoit rentré secrètement dans la ville, & étoit caché chez sa mère *Civelia*. *Aronce* étoit aussi à Rome, & également caché chez *Rassilia*, tante de *Brutus*. Ils se voyoient en secret; & ces Dames firent faire connoissance à *Aronce*, avec le fameux *Brutus*, neveu de *Tarquin*, qui n'avoit évité le sort de son pere & de son frère (que le tyran avoit fait mourir) qu'en contrefaisant l'imbécille. Brutus étoit amant de *Lucrèce*; mais c'étoit dans le plus grand secret, & avec le plus grand mystère. Les conjurés contre *Tarquin*, que les deux Dames que nous venons de nommer, *Civélia* & *Rassilia*, rassembloient secrètement chez elles avec *Aronce*, *Herminius* & *Brutus*, étoient *Valérius*, qu'on surnomma depuis *Publicola*; il étoit père de *Valérie*, dont *Herminius* étoit amoureux. Un autre personnage

caché étoit *Licinius*, mari, en secondes noces, de *Tarquinie*, mère de *Brutus*. Sa fille *Hermilie*, sœur de mère de Brutus, qui demeuroit chez *Rassilia*, cachoit avec soin son pere. Pour elle, n'étant connue que comme parente de *Rassilia*, elle pouvoit paroître dans le monde, & elle recevoit les vœux d'*Aruns*, Prince de *Pomécie*, fils aîné de *Tarquin*, qui, comme nous l'avons dit, étoit aimable, aussi-bien que *Titus*, second fils du tyran, lequel étoit amoureux de *Collatine*, sœur de *Collatin*, mari de *Lucrece*. Les deux Princes venoient faire leur cour à leurs Dames, chez *Rassilia*, & on les recevoit honnêtement & poliment à deux heures, où ceux des conspirateurs qui devoient se tenir cachés ne paroissoient pas, & où les autres ne parloient point de la conspiration ; mais dans d'autres momens, les conjurés délibéroient sur les moyens de délivrer leur patrie, & sur le moment favorable d'opérer cette grande révolution.

Ce fut dans un instant où *Aronce* & *Herminius* se trouvoient seuls avec *Amilcar*, qui étoit dans leur secret, qu'*Herminius* conta aux deux autres l'histoire de

Brutus, afin de les bien convaincre qu'il étoit digne de leur confiance.

Cette hiſtoire occupe la plus grande partie du volume, & elle eſt intéreſſante, tant par le perſonnage de Brutus qui en eſt le héros principal, que par celui de *Lucrèce*, qui en eſt l'héroïne. Au reſte, on va voir comment Mademoiſelle de *Scudéri* a habillé à la mode de ſon temps ce fameux Romain, & cette illuſtre Romaine.

Tarquin & *Tullie* étant montés ſur le trône par les odieux moyens expliqués dans le volume précédent, ſe mirent à perſécuter les plus ſages & les plus vertueux d'entre les Romains qu'ils ſoupçonnoient de regretter *Servius-Tullius*. *Marcus-Junius* étant beau-frere de Tarquin, dont il avoit épouſé la ſœur *Tarquinie*, ne devoit pas, par lui-même, être ſuſpect au tyran; mais il parut qu'il plaignoit le ſort des perſécutés, & qu'il blâmoit la manière dont on en avoit agi avec eux; ainſi *Tarquin* voulut lui faire partager leur malheur: on prétend qu'il le fit empoiſonner. *Marcus*, en mourant, recommanda à ſa femme, & à ſes enfans, de

venger sa mort, & en particulier à *Tarquinie* d'épouser le sage *Licinius*, qu'il pria de servir de père à ses deux fils ; mais bientôt après, à peine lui en resta-t-il un. *Tarquin* voyant que l'aîné étoit déja assez grand pour penser à se venger, le fit mourir ; & il ne resta de ressource à la malheureuse *Tarquinie*, que celle de s'enfuir avec le dernier de ses fils, & le sage *Licinius*, dont elle fit effectivement son époux. Ils se retirèrent à *Métapont*, au fond de la *Lucanie*, & à une distance très-éloignée de Rome. C'est là qu'ils élevèrent, avec tous les soins possibles, le jeune *Junius*, qui dans la suite, fut appellé *Brutus*. Par bonheur que *Tarquinie* y trouva *Damo*, fille de l'illustre *Pytagore* : elle en fit son amie, & la pria de faire part à son fils des précieuses connoissances qu'elle tenoit de son père, & de lui inspirer en même temps les principes les plus propres à le faire réussir un jour dans le monde. Cette sage mère prévit avec raison que les leçons d'une femme aimable feroient plus d'impression sur son fils, que les instructions d'un grave Précepteur. La morale de *Damo* n'étoit point austère : elle étoit persuadée qu'une galanterie in-

nocente & bien entendue, excitoit les jeunes gens à la vertu. De son côté, *Licinius* lui inspiroit le goût de la guerre, & celui de la vengeance contre l'indigne *Tarquin*. Il formoit son corps aux exercices, & lui apprenoit la gymnastique. *Junius* y fit de si grands progrès, qu'il vainquit dans un combat *Milon-le-Crotoniate*, quoique celui-ci fût l'homme le plus fort de son temps : *Junius* étoit le plus adroit. *Licinius* lui forma aussi l'esprit à la politique, & lui apprit que, pour assurer sa vengeance contre *Tarquin*, il falloit en cacher les projets avec grand soin.

La vertueuse *Tarquinie* mourut, au bout de quelques années de retraite, à *Métapont*, ne laissant qu'une fille, de son second mariage, qui fut l'aimable *Hermilie*. Quelques années encore après, *Licinius* envoya sa fille à Rome chez sa tante *Rassilia*, qui ne l'annonça que comme une parente éloignée qu'elle retiroit chez elle. Enfin, il se hasarda aussi d'y envoyer *Junius* sous son véritable nom, en lui recommandant d'agir de manière à passer pour un imbécille, afin de ne point inquiéter son oncle, & lui faire croire, au contraire, qu'il n'avoit rien à craindre de

sa part. Le stratagême réussit. *Junius* ne parut pas dangereux. *Tarquin*, loin de chercher à le perdre, lui fit épouser la fille d'un de ses favoris, dont il eut deux enfans auxquels elle survécut peu. *Junius*, à qui on avoit donné le surnom de *Brutus*, à cause de sa prétendue imbécillité, se trouva plus libre après la mort de sa femme, & commença à faire connoître son véritable caractère à quelques généreux Romains qu'il trouva chez *Rassilia*; & ce fut là qu'il conçut les premieres idées de la conspiration, qui, par l'événement, délivra Rome de la tyrannie des Rois. *Licinius*, averti par son beau fils, vint secrètement de Métapont à Rome pour entrer dans le complot; mais comme il étoit connu & craint de *Tarquin*, il se cacha avec grand soin.

Un des principaux conspirateurs étoit *Lucrétius*, homme de mérite, & qui avoit une fille charmante; c'étoit *Lucrèce*. *Brutus*, en se liant avec le père, vit la fille, & en devint bientôt épris. L'imbécillité qu'il affectoit toujours en public, lui fit craindre, pendant assez long-temps, de ne pouvoir se faire aimer d'elle. Cette contrainte lui étant devenue insupporta-

ble, il se déclara enfin, & fut favorablement écouté. Il avoit un rival dans la personne de Tarquin *Collatin*, cousin du tyran; mais *Lucrèce* ne l'aimoit pas. *Brutus* & elles entretinrent un commerce de lettres, dans lesquelles il n'étoit pas toujours question de leur tendresse : ils s'y expliquoient quelquefois, quoiqu'avec précaution, sur leurs projets contre *Tarquin*. Une de ces lettres que *Lucrèce* laissa tomber, par hasard, pensa tout découvrir, & força cette belle Romaine d'épouser celui qu'elle n'aimoit pas. La lettre fut portée à *Tarquin*, qui y lut quelques phrases obscures, où il étoit question de lui. Il vit d'ailleurs qu'elle étoit écrite à *Lucrèce*; mais il ne savoit pas par qui : il l'interrogea, la pressa : elle fut embarrassée à se défendre. Enfin il lui proposa, pour lui prouver qu'elle avoit le cœur libre, d'épouser *Collatin* sur le champ : elle n'osa le refuser, & le mariage fut fait. Le mari, quoique le meilleur homme du monde, jugea à propos de la séquestrer pour quelque temps de la société, & de la conduire dans sa maison de campagne de *Collatie*. Brutus trouva le moyen d'y avoïr un rendez-vous avec *Lucrèce*, dans lequel ils

se jurèrent un amour éternel, bien entendu cependant que *Lucrèce*, aussi vertueuse que tendre, se promit de garder fidélité à son mari qu'elle n'aimoit pas, en dépit des sentimens qu'elle ne pouvoit refuser à Brutus.

C'est par cette situation que se termine le troisiéme volume. Les morceaux les plus curieux & les plus intéressans de ce tome, sont (à notre avis) quelques leçons ou conseils que *Damo* donne à *Tarquinie* sur l'éducation de son fils. Elle lui dit que l'amusement est nécessaire aux jeunes gens, & que la vertu doit avoir une espèce de jeunesse, pendant laquelle elle doit être gaie & riante : elle peut devenir ensuite plus sérieuse; mais elle ne doit être tout-à-fait austère & sévère, que quand elle est si bien confirmée que son austérité & sa sévérité ne peuvent plus dégoûter ceux qui la possèdent; comme une femme, après s'être assurée, pendant de longues années, le cœur d'un amant ou d'un époux, peut impunément devenir vieille & laide, sans crainte qu'il se détache d'elle.

« Mon fils est obstiné, disoit *Tarquinie* » à *Damo*; il veut fortement tout ce qu'il

» veut, & s'attache avec opiniâtreté à tout
» ce qui a pu une fois le séduire. Tant
» mieux, lui répondoit *Damo*, le carac-
» tère des grands hommes doit être tel
» que vous représentez celui de votre fils.
» Rien n'est si opposé à la vertu héroïque
» que cette molle indifférence, ou cette
» légéreté qui porte certaines personnes à
» prendre plaisir à tout, pour le moment,
» à l'oublier un instant après, & ne s'at-
» tacher véritablement à rien. Ces gens-
» là, qui n'ont ni grand desir de la gloire,
» ni crainte de la honte, ne sont capables
» que de peu de choses. J'aimerois mieux
» voir des penchans condamnables à un
» jeune homme dans le commencement
» de sa vie, que de le voir insensible à
» tout. Il ne faut que diriger vers des
» objets raisonnables l'ardeur qu'il est dis-
» posé à mettre à tout ce qu'il entreprend.
» D'ailleurs, l'indifférence est ordinaire-
» ment inséparable de la médiocrité d'es-
» prit : qui n'a que de foibles desirs, n'a
» communément que de foibles lumières.

» Encouragez votre fils à être brave, &
» à se faire une réputation à la guerre.
» La bravoure n'est pas la vertu person-

» nelle des femmes; mais elles aiment à » la trouver dans les hommes, & la pré- » fèrent même à d'autres qualités plus » aimables, sans doute, par un sentiment » de notre propre foiblesse, qui nous fait » sentir que nous avons besoin d'être dé- » fendues, ne pouvant nous défendre » nous-même; & que ne pouvant nous » dispenser de nous rendre, nous ne de- » vons du moins nous soumettre qu'aux » vainqueurs des autres hommes ».

La façon dont *Brutus* déclare son amour à *Lucrèce* est fort singulière. Il faut se rappeller que *Junius* jouoit par politique le rôle de stupide & d'imbécille; qu'il en avoit pris le nom de *Brutus*, & qu'il étoit embarrassé de faire sa déclaration à *Lucrèce*. Une circonstance favorable s'offrit; il en profita. *Lucrèce* avoit écrit sur ses tablettes deux ou trois lignes de mots Latins qui ne formoient aucun sens apparent, & elle le donnoit à deviner aux personnes les plus spirituelles de la société. On n'y comprenoit rien. Brutus demanda à voir ces tablettes; on les lui donna en riant, & se moquant de lui: il lut les caractères qui y étoient tracés, & y réfléchit pendant quelques momens. Bientôt il comprit que c'é-

toit une traduction latine de deux vers Grecs de *Phocilide*, dont le sens est :

Qu'il seroit doux d'aimer, si l'on aimoit toujours ;
Mais, hélas ! il n'est point d'éternelles amours.

Brutus mit aussi-tôt les vers Grecs au-dessous des mots écrits par *Lucrèce*. Madame, lui dit-il, en lui présentant respectueusement les tablettes ; voici l'explication de votre énigme : si vous me le permettez, j'y joindrai la réponse. *Lucrèce* le regardant avec surprise & avec douceur, le laissa continuer d'écrire. *Brutus*, après avoir écrit quelques lignes de mots Latins, aussi difficiles à expliquer que ceux de *Lucrèce*, y ajouta la traduction en deux vers Grecs de sa composition, qui répondoient effectivement aux premiers : en voici le sens.

Permettez-moi d'aimer, merveille de nos jours,
Et vous verrez qu'il est d'éternelles amours.

Lucrèce, de plus en plus étonnée, se contenta de rire en serrant ses tablettes ; mais dès qu'elle fut seule, elle consulta une esclave Grecque qui étoit à son service, & qui lui avoit appris les deux vers de

Phocilide qu'elle avoit écrit fort irrégulièrement. Cette esclave lui donna l'explication des deux derniers. *Lucrèce* découvrit ainsi que la stupidité de celui pour qui elle s'intéressoit déjà, n'étoit qu'une feinte, & qu'il étoit digne de son attachement par ses sentimens & ses connoissances, & par l'adresse avec laquelle il savoit les cacher. De ce moment, ils s'expliquèrent par conversations & par lettres, & leur commerce devint de plus en plus réglé & intéressant. Mademoiselle de *Scudéri* nous rapporte plusieurs des petites piéces de vers impromptus que *Brutus* adressoit à *Lucrèce*. La poésie en est bien foible, mais en récompense ils sont tout-à-fait doucereux. On est bien étonné d'entendre l'austère *Brutus* s'écrier :

Quand verrai-je ce que j'adore
Eclairer ces aimables lieux ?
O doux momens, ô momens précieux
Ne reviendrez-vous point encore ?

Hélas ! de l'une à l'autre aurore
A peine ai-je fermé les yeux ;
O doux momens, ô momens précieux,
Ne reviendrez-vous point encore ?

Tome quatrième.

Nous avons laissé les prisonnières de *Tarquin*, gardées dans Rome pendant l'absence du tyran, qui étoit toujours devant *Ardée*. Les bons offices d'*Amilcar*, ou plutôt la jalousie qu'il avoit inspirée à *Tullie* contre *Clélie*, avoient contribué à adoucir la captivité des Dames prises devant *Ardée*. La femme de *Tarquin* étoit même décidée à les laisser s'évader, lorsque l'imprudence d'*Adherbal* renversa leurs espérances. Ce *Prince de Numidie*, impatient de sauver *Clélie* qu'il aimoit, voulut l'enlever à force ouverte; mais cette malheureuse & inutile entreprise, n'aboutit qu'à le faire blesser dangereusement; & il fut porté mourant dans le Palais de *Tullie*. L'éclat de cette aventure fut cause qu'on se crut obligé, pour ne pas irriter d'avantage *Tarquin*, de resserrer plus étroitement les prisonnières. *Amilcar*, seul, avoit la permission de les voir, parce qu'il y étoit autorisé par *Tarquin*; & il trouvoit toujours dans la compagnie de *Clélie*, *Plotine*, jeune & aimable *Ardéate*, dont il devint bientôt amoureux, & *Cé-*

fonie, autre Dame auſſi aimable, de la même Ville. *Amilcar* menoit avec lui deux Grecs dont il étoit continuellement accompagné, & qui étoient comme ſes aides-de-Camp. L'un s'appélloit *Artémidore* & l'autre *Zénocrate*; ils paroiſſoient tous deux aimables; ils n'étoient point ſuſpects aux Romains, étant étrangers, & ne paroiſſant avoir aucunes liaiſons à Rome.

Un jour que *Zénocrate*, ſeul, accompagnoit *Amilcar* chez *Clélie*, elle parut déſirer de ſavoir qui étoit *Artémidore*, & ſes principales aventures: « J'en ſuis parfaitement inſtruit, répondit *Zénocrate*; » & par le récit que je vais en faire, je » tâcherai de diſſiper l'ennui de ces » Dames ».

Hiſtoire d'Artémidore.

C'eſt un épiſode qui ne nous a pas paru fort intéreſſant, quoiqu'il occupe plus de 400 pages dans le volume dont nous rendons compte, qui en a en tout 800.

Artémidore eſt Prince de *Léonte*, en Sicile, il devint amoureux d'une ſimple

citoyenne de la ville sur laquelle regne son frere. Celui-ci traverse ses amours, apparemment sous le prétexte de l'inégalité des conditions. Le Prince désolé va joindre l'armée de son frère, qui fait la guerre au Roi d'*Agrigente*. Il est fait prisonnier par les troupes de ce Roi, & conduit dans la ville de ce nom. Il y reste quelque-temps, inconnu, quoiqu'estimé à la cour & à la ville. Il y devient amoureux d'une Agrigentine, nommée *Bérélise*, & il oublie *Clidamire* : celle-ci l'oublie de son côté en faveur de Théléfis, jeune Agrigentin, frere de *Bérélise*, qui se trouve prisonnier à *Léonte*. *Théléfis* épouse *Clidamire*, & la mène à *Agrigente*. Là, elle retrouve le Prince de *Léonte*, amoureux de *Bérélise*, & son amour pour ce Prince se renouvelle. Elle fait ce qu'elle peut pour l'empêcher d'épouser sa belle-sœur, & s'unit pour cet effet, avec un amant de cette dernière. *Théléfis* est tué à la guerre, ce qui met *Clidamire* plus à son aise pour recouvrer le prince son ancien amant, s'il veut revenir à elle ; mais il lui préfére toujours *Bérélise*, & tue, en duel, l'amant de cette dernière. Cette mort l'oblige de quitter Agrigente ; mais *Cli-*

damire, qui eſt retourné à *Léonte*, l'empêche d'y être reçu par le Roi ſon frère. Ce malheureux Prince eſt obligé de paſſer en Italie : il ſe joint, pour ce voyage, à *Zénocrate*, aimable Sicilien, dont il a fait la connoiſſance à *Agrigente*. Nous ſaurons dans la ſuite quels intérêts appelloient Zénocrate en Italie ; mais il ne confia point ſon ſecret aux Dames à qui il conta l'Hiſtoire d'*Artémidore*, qui s'attacha à *Amilcar*, ne trouvant rien de mieux à faire pendant ſon ſéjour en Italie, & en attendant qu'il pût retourner dans ſa patrie pour joindre ſa chère *Bérélise*, ou qu'elle vint elle-même le trouver.

Le lecteur du long Roman de *Clélie*, entendra encore parler du Prince *Artémidore* & de *Zénocrate* ; & l'on peut ſe rappeller que nous avons parlé d'une Princeſſe des Léontins, que nous avons laiſſé retirée à Cluſium. Nous ſaurons ce que c'étoit que cette Princeſſe, & ce quelle a de rapport avec ces Princes-ci. En attendant, paſſons à une autre hiſtoire qui eſt auſſi contée dans la ſociété de *Clélie*, & de ſes deux amies, priſonnières comme elle. Mais pour cette fois, c'eſt une d'elle qui raconte ; & c'eſt *Plotine* qui apprend

à *Amilcar* & à *Clélie*, l'hiſtoire de ſa compagne *Céſonie*. Cette ſeconde hiſtoire eſt encore moins intéreſſante que celle d'*Artémidore*; mais elle eſt plus courte, ne tenant que 200 pages.

Hiſtoire de Céſonie.

Cette Dame étoit née à Ardée, où elle tenoit un rang conſidérable. Deux jeunes citoyens de cette ville, également aimés & eſtimés dans leur patrie, l'un nommé *Perſandre* & l'autre *Turnus*, lui firent en même-temps la cour. Elle héſita entre eux : & quoiqu'elle ſe ſentit plus d'inclination pour *Perſandre*, elle préféra *Turnus*, parce qu'elle le croyoit plus épris d'elle. Elle ſe trompoit cependant : celui-ci l'abandonna bientôt pour voyager; & pendant ſon abſence, elle apprit qu'il coquetoit & s'amuſoit partout où il paſſoit. *Céſonie* en fut outrée, & *Perſandre* cherchoit à l'en conſoler; elle voyoit bien qu'elle avoit fait une faute d'épouſer *Turnus*, & elle l'avouoit à ſon ancien amant, mais en gardant une exacte fidélité à ſon mari; cependant ſa liaiſon avec *Perſandre* fit jaſer; & *Céſo-*

nie combattant contre sa propre inclination, ordonna à *Persandre* de se marier ou de quitter *Ardée* : il préféra le premier parti. Il épousa *Danaë*, jeune & belle, mais qu'il n'aima jamais ; & *Turnus*, au contraire, revenant de ses voyages, en devint amoureux. *Persandre* désiroit fort de la lui abandonner ; & heureusement, suivant les loix d'*Ardée*, cela étoit possible : chacun d'eux répudia sa femme, & épousa celle son ami ; en un mot, ce furent les troqueurs : mais le volage *Turnus* vouloit déjà revenir à *Césonie*, lorsqu'il fut tué par les Romains qui assiégoient *Ardée*. Persandre, tranquillisé alors sur le compte de *Césonie*, voulut lui faire éviter le malheur d'être prise avec la ville par les Romains ; il essaya de la faire échapper, mais il ne put empêcher qu'elle ne fût faite prisonnière avec *Clelie*.

Nos Lecteurs trouveront, sans doute, que ce n'étoit pas la peine de retarder, par ces foibles histoires, le grand événement qui doit distinguer ce volume, la mort de *Lucrèce*.

On prenoit de nouvelles mesures pour

assurer la liberté des captives, lorsqu'un incident dérangea tout. Le feu prit à la maison de *Rassilia*, dans le temps que les conjurés, qui s'y assembloient en secret, comme nous l'avons dit, y étoient réunis. L'incendie fut apperçu du dehors, avant que de l'être du dedans; & les personnes qui étoient cachées le plus secrètement dans cette maison, ne purent se dérober aux yeux de ceux qui vinrent pour éteindre le feu. *Hermilius* & *Aronce* furent reconnus: on voulut les arrêter, ils se défendirent; & ils auroient été accablés par le nombre, si *Brutus* ne s'étoit occupé du soin de les seconder, & de les sauver: il les fit sortir de Rome, & les conduisit lui-même à *Collatie*. Il les établit dans une maison différente de celle de *Collatin*, & les y ayant laissé, il continua son chemin jusqu'au camp devant *Ardée*, où se rendant auprès de son oncle Tarquin, auquel il n'étoit point suspect, à l'abri de sa prétendue imbécillité, il porta lui-même la nouvelle du désordre, en disant qu'il venoit de Rome, qu'il y avoit bien du tapage dans la ville, que le feu avoit pris dans la maison de sa tante *Rassilia*, qu'on y avoit découvert des gens suspects,

qu'on avoit voulu les arrêter, & qu'il y avoit eu du monde tué de part & d'autre. Ce récit, que *Brutus* eut soin de rendre assez obcur, engagea cependant *Tarquin* à envoyer *Lucrétius* & *Collatin* à Rome, pour voir ce dont il s'agissoit. C'est ce que vouloit *Brutus*, qui étoit sûr de leurs sentimens. Ils prirent leur chemin par Collatie : Valerius se joignit à eux, & *Brutus* voulut les suivre. A moitié chemin du camp à Collatie, ils rencontrèrent *Sextus* revenant de ce côté-là. Ce fils de *Tarquin* parut vouloir les éviter ; & ils soupçonnèrent avec raison qu'il se cachoit, parce qu'il venoit de bonne fortune, & ne pouvoit pas être vu ; ils le laissèrent passer. En approchant de Collatie, un esclave de *Lucrèce* accourut à eux avec empressement, & leur dit qu'il étoit envoyé de la part de sa maîtresse, qui les croyoit encore au camp, pour les prier de venir la trouver, même avec ceux de leurs amis qu'ils pourroient amener ; qu'elle avoit quelque chose d'important à leur dire. Tous les quatre se hâtèrent d'arriver à la maison de Collatin. Ce fut là que se passa cette scène si fameuse dans l'histoire Romaine, & qui est connue de tout le mon-

de. *Lucrèce*, après avoir fait entendre à son mari & à son père qu'elle avoit été outragée par *Sextus*, & après leur avoir fait jurer d'en tirer la vengeance la plus complette sur les enfans de *Tarquin*, & sur leur père, se plongea un poignard dans le sein. Mademoiselle de *Scudéry* auroit dû s'attacher à peindre avec plus de force qu'elle n'a fait, la résolution héroïque de *Lucrèce*, l'affliction de *Lucretius* & de *Collatin*, & le parti généreux, noble & grand que firent prendre tout d'un coup à *Brutus*, son zele pour la liberté, son amour pour sa patrie & celui que lui avoit inspiré *Lucrèce*; mais le style mâle avec lequel doivent être présentés les grands faits de l'histoire, n'étoit pas celui de Mademoiselle de *Scudéry* : on trouvera les détails de cette situation mieux présentés ailleurs. Contentons-nous de suivre l'ordre des faits, autant qu'il est nécessaire pour l'intelligence du Roman de *Clélie*.

Le bruit que fit dans Collatie la mort de *Lucrèce*, & le discours de *Brutus*, qui, sur le champ, montrant tout son esprit & son caractère, parut un grand homme, fait pour produire une grande

révolution, firent sortir de la maison où ils étoient cachés, *Aronce*, *Herminius*, *Artémidore*, *Zénocrate* & *Céler*, qui, se joignant à *Valerius*, à *Lucretius*, & à *Collatin*, & ayant *Brutus* à leur tête, prirent le parti de marcher vers Rome, & d'y escorter le corps de *Lucrèce*. Ils exécutèrent cette résolution étant suivis de tout ce qui pouvoit porter les armes dans *Collatie*. Arrivés à Rome, la *porte Quirinale* leur fut ouverte sans difficulté, & ils montèrent au *Capitole*. Ce fut là qu'exposant à la vue d'un peuple nombreux, le corps sanglant de *Lucrèce*, & montrant le poignard avec lequel elle s'étoit tuée, *Brutus* fit une harangue si forte & si belle, qu'elle excita tous les Romains, qui l'entendirent, à se révolter contre les Tarquins, à crier *liberté*, *liberté*, & à déclarer *Brutus* chef de leur république. tout le peuple s'arma en sa faveur; on s'empara de toutes les portes; & tandis que *Brutus* assembloit le Sénat pour décider quelle nouvelle forme on donneroit au gouvernement, *Aronce*, *Amilcar*, *Artémidore* & *Zénocrate*, qui étoient étrangers, allèrent attaquer le Palais de *Tarquin*, dans lequel s'étoit enfermée

Tullie avec ſes deux fils *Aruns* & *Titus*, & les priſonnières qu'elle s'étoit fait amener.

Les deux fils de *Tarquin* défendirent le Palais de leur père & la perſonne de leur mère, avec honneur & courage; mais étant prêts à ſuccomber ils en avertirent *Tullie*, qui, prenant ſon parti, en criminelle hardie qu'elle étoit, mit elle-même le feu à ſon propre Palais, & ſortant par une porte de derrière, qui donnoit ſur la campagne, emmena avec elle les priſonnières les plus diſtinguées, entre autres *Clélie*, *Plotine* & *Céſonie*. Les partiſans de la liberté ayant pénétré dans le Palais, & étant parvenus à éteindre le feu, n'y trouvèrent plus *Tullie*, ni les Dames qu'elle avoit emmenées, mais un billet par lequel elle menaçoit de tuer *Clélie* ſi on la pourſuivoit. Cette menace étoit bien faite pour arrêter *Aronce*: il balança en effet pendant quelque temps; mais à la fin il prit ſon parti, & ſuivit avec précaution *Tullie*, que l'on ſavoit avoir pris le chemin de *Tarquinie*, ancienne poſſeſſion des *Tarquins*.

Pendant ce temps *Brutus*, chef auſſi actif qu'intelligent, de la nouvelle répu-

blique,

blique, avoit passé de Rome au camp devant *Ardée*, où il croyoit trouver encore *Tarquin*, mais ce Roi, dépouillé de sa puissance n'y étoit déjà plus; il avoit pris avec quelques soldats affidés, le chemin de *Tarquinie*, où il se doutoit que sa femme & ses enfans s'étoient retirés. Le reste des troupes se joignit sans difficulté à *Brutus*; il leur fit lever le siége d'*Ardée*, & les ramena à *Rome* pour soutenir sa nouvelle puissance.

Aronce, pendant ce temps, poursuivoit *Tullie*; mais en approchant de *Tarquinie*, il rencontra *Tarquin* qui s'y rendoit aussi. Le combat s'engage entr'eux, & le Prince de *Clusium* & ses amis auroient certainement eu le dessus, si, au milieu du combat, *Tarquin* n'eût fait crier qu'il venoit d'apprendre que ses partisans étoient rentrés dans *Rome*, & que *Brutus* étoit vaincu. Cette fausse nouvelle jetta l'allarme dans la troupe d'*Aronce*; ce vaillant Prince fut blessé, & fait prisonnier par *Tarquin*. *Amilcar*, *Artémidore* & *Zénocrate* trouvèrent moyen de s'échapper & se retirèrent à *Rome*, où ils furent bien rassurés sur le faux bruit qui s'étoit répandu au milieu du combat. Ils

y trouvèrent même deux personnes qu'ils ne s'attendoient pas à y revoir sitôt ; c'étoit *Clélie* & *Plotine* qui s'étoient échappées des mains de *Tullie*, avant que d'arriver à *Tarquinie*. *Horace* les avoit ramenées à *Rome*, par le plus heureux hasard. Le char dans lequel *Tullie* conduisoit ses prisonnières s'étant rompu par un accident, deux Cavaliers auxquels elles avoient donné de l'argent, les avoient mises en croupe, & leur avoient fait suivre le chemin d'*Ardée*. A quelque distance de cette Ville, elles avoient rencontré *Horace*, qui, enchanté & glorieux de rendre encore une fois un service essentiel à *Clélie*, l'avoit ramenée à Rome avec *Plotine*.

Aronce fut d'abord doublement affligé de sa captivité, puisqu'il ne trouvoit point *Clélie* à *Tarquinie* ; mais il fut rassuré, du moins par rapport à elle, quand il sut qu'elle étoit en sûreté à *Rome*. Pendant ce temps *Tarquin* faisoit prévenir *Porsenna* qu'il tenoit son fils en sa puissance ; & l'objet du tyran étoit d'engager le Roi de *Clusium* à se joindre à lui par l'espérance de recouvrer son fils.

Tel est le sujet du quatrième volume de *Clélie*, plus intéressant par les faits importans qu'il renferme, que par les épisodes & les détails.

Tome cinquième.

Clélie, en se laissant conduire à Rome par *Horace*, espéroit bien y trouver son cher *Aronce*, & étoit bien loin de se douter qu'en la cherchant, il étoit devenu lui-même prisonnier de *Tarquin*. Elle s'approchoit donc de la ville avec *Plotine*, lorsqu'elles apperçurent une Dame, suivie d'un vieux Berger. Ceux-ci prenoient aussi le chemin de Rome ; mais à l'arrivée de la petite troupe d'*Horace*, ils voulurent s'enfuir & se cacher. *Clélie*, qui crut reconnoître la Dame, pria Horace de la ramener, ce qu'il fit. *Clélie* ne s'étoit pas trompée : c'étoit *Césonie*, son amie & sa compagne de captivité, dont nous avons vu l'histoire dans le volume précédent. Elle l'embrassa tendrement, & , charmée de la reconduire à Rome, elle pria un des cavaliers de la troupe d'*Horace*, de la prendre en croupe. Quelle

fut la joie de *Céſonie*, lorſque dans ce cavalier elle reconnut *Perſandre* ſon époux ! Sa ſurpriſe & ſon plaiſir ne pouvoient être ſurpaſſés que par celui de Clélie, en reconnoiſſant dans le vieux Berger, *Clelius* ſon père. Le bon Sénateur parut d'abord indigné devoir encore ſa fille entre les mains d'*Horace*, qui la lui avoit enlevée il y avoit plus d'un an, à *Capoue ;* mais tout fut bientôt éclairci ; & *Horace* ayant avoué qu'il avoit été vaincu par *Aronce*, & avoit reconnu que le Prince de *Cluſium* méritoit *Clélie* mieux que lui, il y avoit renoncé, & la ramenoit à Rome pour la réunir à ce Prince. *Clélius*, de ſon côté, dit qu'étant parti de *Capoue* avec ſa femme *Sulpicie*, pour chercher ſa chère *Clélie* qui leur avoit été enlevée, ils étoient venus juſques à *Amériole*, où ils avoient trouvé le *Prince de Numidie* bleſſé qui leur avoit appris qu'*Horace* avoit emmené *Clélie* dans *Ardée ;* que craignant également & *Horace* qui commandoit dans la ville, & *Tarquin* qui l'aſſiégeoit, ils avoient pris le parti d'attendre à *Amériole* l'événement du ſiège ; que là ayant oui dire que le ſiège étoit levé, & que Rome s'étoit révoltée contre *Tarquin*, il

avoit voulu en savoir des nouvelles plus sûres ; que pour cet effet, il avoit pris le chemin de Rome, déguisé en Berger, laissant *Sulpicie* à *Amériole* ; que le matin même il avoit trouvé *Césonie*, qui, échappée des fers de *Tullie* par le même accident qui en avoit délivré *Clélie* & *Plotine*, le prenant pour un vieux Berger, l'avoit prié de le conduire jusques à Rome.

Ces éclaircissemens & ces reconnoissances étant faites en plein champ, la compagnie entière entre à Rome, où l'on peut juger qu'elle fut bien reçue par *Brutus* ; on rendit à *Clélius* tout ses biens, & son rang de Sénateur ; & l'on fit venir d'*Amériole*, *Sulpicie*.

Quelques jours après on eut des nouvelles d'*Aronce*, dont *Brutus* & *Clélie*, sur-tout, étoient fort inquiets à Rome ; le Prince trouva moyen d'écrire à *Clélie* & à *Herminius* qu'il étoit étroitement gardé, mais d'ailleurs bien traité par *Tarquin*.

Brutus faisoit les loix & les réglemens les plus sages pour assurer la liberté de Rome. Le Sénat & le peuple y applaudissoient ; il fut nommé Consul avec *Col-*

latin ; mais quoique celui-ci eût été le mari de *Lucrèce*, & par conséquent fût intéressé, plus que qui que ce soit, à venger l'affront & la mort de son épouse, il étoit de la famille de *Tarquin*, & portoit ce nom odieux aux Romains : il se défit de son consulat, & *Valérius* fut élevé à sa place.

Tarquin avoit encore un assez grand nombre de partisans à Rome ; lui & *Tullie* s'occupoient de les ménager ; &, désespérés d'avoir perdu leur couronne, ils cherchoient toutes sortes de moyens de rétablir leurs affaires. L'expédient le plus adroit dont ils s'avisèrent fut l'envoi à Rome, en qualité d'Ambassadeurs ou de Députés, de quelques Prêtres *Saliens* qui les avoient suivis dans leur exil. Ces Saliens étoient des Prêtres du dieu *Mars*, dont le collége avoit été institué par *Romulus*, & qui étoient très-respectés à *Rome*. La Cour de *Tarquinie* les avoit munis d'une double instruction, l'une publique, l'autre secrète ; suivant la première, ils devoient demander que les Romains, contens d'avoir enlevé à *Tarquin* sa couronne, lui rendissent son patrimoine ; mais sous ce prétexte ils devoient pratiquer se-

crètement les partisans de *Tarquin*, & il y en avoit de bien considérables ; car ils se flatoient, non sans raison, de compter parmi eux les deux fils de Brutus, qui étoient amoureux de *Téraminte* & d'*Octrinie*, Demoiselles attachées à *Tullie*, & dont les *Saliens* leur avoient apporté des lettres écrites, de l'aveu de la Reine leur maîtresse. *Aruns* & *Titus* avoient aussi laissé dans Rome les objets de leur tendresse. *Ermilie*, sœur de mère de *Brutus*, & *Collatine*, sœur de *Tarquin Collatin*. Les *Saliens* avoient aussi rendu des lettres des Princes à ces Dames. Ils suivoient leurs intrigues, tandis qu'*Herminius*, rentré dans Rome, & libre de s'y montrer, au moyen de la révolution, n'étoit occupé que de sa chère *Valerie*, fille du consul *Valérius*. La satisfaction que goûtoient ces deux amans, donna occasion à *Clélie* de prier *Amilcar* de lui conter l'histoire de leurs amours. *Amilcar* lui donna volontiers cette satisfaction ; car, entre autres qualités agréables, *Amilcar* avoit celle d'être grand conteur.

Hiſtoire d'Herminius & de Valérie.

La haine pour les *Tarquins* avoit uni la mère d'*Herminius* & les parens de *Valérie* ; & c'étoit au milieu des meſures ſecrettes qui ſe prenoient dans ces deux maiſons contre la tyrannie, que ces deux jeunes perſonnes, ayant eu ſouvent occaſion de ſe voir, conçurent l'une pour l'autre le plus tendre amour. Leurs parens, après avoir bien éprouvé leur tendreſſe, avoient conſenti à les unir, lorſqu'un odieux rival nommé *Spurius*, avertit *Tarquin* que cette union pouvoit être dangereuſe pour ſon autorité, & même pour ſa ſûreté. Le Roi ordonna aux parens de différer le mariage, & ils obéirent Cependant *Spurius* n'en fut que plus haï, & plus rebuté de *Valérie* ; elle traita avec la même rigueur un jeune citoyen Romain, nommé *Muzius*, aſſez aimable, très-brave, très fier, & qui ſe faiſoit une gloire de rendre *Valerie* ſenſible, mais ſans pouvoir y réuſſir. *Spurius* continuant ſes délations contre *Herminius*, fut cauſe que *Tarquin* l'exila de Rome ; il ſe retira à *Capoue*, s'étant aſſuré cependant du cœur de *Valérie*, &

de l'aveu de leurs parens pour les unir dans des temps plus heureux. Ce fut à Capoue qu'*Herminius* fit connoissance avec *Clélius* & avec *Clélie*, comme nous l'avons vu dans l'extrait du premier volume. Nous avons dit que ce fut à la suite d'une conversation avec *Herminius* que *Clélie* fit la carte de *Tendre*. Ce badinage fit croire à quelques personnes qu'*Herminius* étoit amoureux de *Clélie ;* un jeune homme, nommé *Emile*, revenant de Capoue à Rome, répandit cette nouvelle, & le dit à *Valérie* même ; en même-temps, comme il étoit arrivé bien des accidens à la famille de *Clelius ;* qu'elle avoit éprouvé des enlévemens, des assassinats, des tremblemens de terre ; on répandit le bruit qu'*Herminius* étoit enveloppé dans ces malheurs : on le crut ; & quoique par bonheur les parens d'*Herminius*, & surtout *Sivelia* sa mère, fussent informés qu'il se portoit bien, & passoit en Afrique, ils se contentèrent d'être personnellement tranquillisés, & laissèrent subsister le bruit de sa mort pour le dérober plus sûrement aux recherches & aux poursuites du tyran de Rome. Ce qui paroîtra un peu dur, ils cachèrent à *Valérie*

même l'existence de son amant. *Spurius*, d'ailleurs trouva moyen de soustraire les lettres qu'*Herminius* & *Valérie* s'écrivoient, & même de jetter des soupçons sur la façon de penser de l'un & de l'autre ; de sorte que la maîtresse croyant son amant mort, & l'amant la croyant infidelle, ils ne pensèrent bientôt plus l'un à l'autre, que pour éprouver des regrets & des souvenirs douloureux.

Depuis son retour de *Capoue*, *Emile* faisoit sa cour à *Valerie* : il avoit long-temps sans être écouté ni de la Demoiselle, ni de ses parens ; mais enfin l'idée que l'on avoit dans la maison de *Valerius*, qu'*Herminius* étoit mort, fit que l'on engagea *Valérie* à donner la main à *Emile*. La noce étoit prête à se faire dans une maison de campagne près de Rome, lorsque *Herminius* y parut tout-à-coup, revenant d'Afrique & de Sicile, ayant essuyé des naufrages, des blessures, & diverses aventures qui l'avoient long-temps retenu: il fut reconnu & justifié. *Emilie* eut la générosité de se retirer. On ramena *Herminius* à Rome, où il fut quelque temps caché chez sa mère *Sivelia* ; mais *Tarquin* en ayant eu avis, voulut le faire arrê-

ter ; il s'échappa heureusement, & se joignit à *Amilcar*, à *Artémidore* & à *Zénocrate* ; il rencontra *Aronce*, & eut part à quelques-unes de leurs dernières aventures, jusqu'à ce qu'enfin Rome étant libre, *Herminius* y rentra ; & s'étant présenté au respectable consul *Valerius*, & à sa chère & aimable *Valérie*, il touchoit enfin au moment de la posséder sans obstacle. Telle étoit la situation heureuse dont Herminius se flatoit, lorsque *Amilcar* contoit son histoire, qui contient les deux tiers du volume que nous venons d'extraire, c'est-à-dire, 350 pages.

Ce volume-ci n'est pas plus fertile que les précédens en épisodes intéressans ; mais les suivans nous en dédommageront.

Tome sixième.

Pendant qu'*Amilcar* contoit les aventures d'*Herminius* & de *Valérie*, les Saliens, indignes du double caractère qu'ils avoient de Prêtres & d'Ambassadeurs, tramoient l'intrigue la plus noire, avec les fils même de Brutus. Ils les avoient engagés à répondre à leurs maîtresses, que s'il

ne s'agiſſoit pour leur plaire, que de rétablir l'autorité de *Tarquin* dans Rome, ils étoient prêts à s'y prêter aux dépens même de leur vie, & ſans avoir aucun égard à l'intérêt de leur père, ni à celui de leur partie, n'étant occupés que de celui de leur amour. Ce complot étoit prêt à s'exécuter, & ils devoient livrer chacun une porte de la ville à *Tarquin*, lorſqu'un eſclave nommé *Vindex*, en donna avis au Conſul *Valérius*, & offrit de nommer les coupables. Le Conſul exigea que ce fût en plein Sénat qu'ils fuſſent nommés; & ce ne fut qu'après que tous les Sénateurs, & même le peuple eurent promis de faire perdre la vie aux coupables, qu'ils furent déclarés. *Brutus* frémit en apprenant que ſes fils étoient à la tête des criminels; mais préférant les devoirs de Citoyen & de Chef de la République, aux ſentimens de l'amour paternel, il prononça lui-même leur arrêt, & on les conduiſit au ſupplice.

Si Mademoiſelle de *Scudéry* a encore préſenté foiblement ce grand trait de l'hiſtoire Romaine, il faut bien le lui pardonner. Un pareil tableau étoit trop fort pour ſon pinceau: c'eſt dans la Tragédie de

Brutus de M. de Voltaire, qu'il faut voir cette situation mise sous les yeux des Spectateurs & des Lecteurs, avec toute la dignité, la force & la délicatesse qu'elle exige. L'Auteur de *Clélie* se contente de plaindre les deux fils de *Brutus* comme des victimes de l'amour, & de faire quelques réflexions sur les dangers de cette passion.

Suivons le fil de l'histoire. On renvoya à *Tarquin* ses indignes émissaires, & on déclara ses biens confisqués. Ceux qui étoient dans la ville, ou tout-à-fait à portée, furent pillés par la populace. *Tarquin* déclara ouvertement la guerre au peuple Romain : il n'avoit plus pour lui que la petite ville de *Tarquinie*, ancien patrimoine de sa famille ; & celle de *Veïes*, dans laquelle il s'étoit ménagé des amis, & un parti considérable. Il faisoit l'impossible pour engager *Porsenna* à se joindre à lui ; mais le Roi de *Clusium* ne s'étoit pas encore décidé à cet égard. *Tarquin* retenoit toujours *Aronce* prisonnier, dans l'espérance de déterminer Porsenna par ce moyen. Cependant il fit marcher contre Rome ce qu'il put rassembler de troupes, & mit à leur tête ses deux fils

Aruns & *Titus*. De leur côté, les deux Consuls Romains, *Brutus* & *Valerius*, se préparoient à aller à leur rencontre, lorsque l'on vit arriver à l'armée Romaine, sous un nom tout nouveau, & sous lequel il n'avoit point été connu jusqu'alors, un frère de *Clélie*, qui se fit reconnoître de *Clelius* & de *Sulpicie*; ils retrouvèrent en lui ce même enfant qu'ils avoient perdu dans son berceau sur la mer de Sicile il y avoit plus de vingt ans.

Le Lecteur se rappellera sans doute cette aventure, que nous avons rapportée dès le commencement de l'extrait de ce Roman. Il se souviendra sur-tout de cet *Adherbal*, Prince de Numidie, qui fut des premiers à s'enflammer pour *Clélie*, dans le temps qu'elle étoit encore élevée à Carthage avec *Aronce*. C'est ce même *Adherbal* qui se trouve aujourd'hui être le frère de cette belle personne, dont, pendant si long-temps, il crut être amoureux. Voici l'explication de cette énigme.

Le Roi de Numidie avoit été, du vivant de son père, marié secrètement, & avoit eu un fils qu'il confia à un esclave sûr & fidèle, chargé de le transporter en Sicile, & de l'y élever, jusqu'à ce que le

Prince, étant monté sur le trône, pût le faire revenir auprès de lui. Cet esclave s'embarqua avec sa femme, & étant auprès du promontoire de *Lilibée*, ils firent naufrage, ainsi que tant d'autres. En se sauvant, ils trouvèrent un enfant qui nageoit avec son berceau; s'étoit le fils de *Clélius*: ils le nourrirent pendant quelque temps avec le petit Prince de Numidie, mais celui-ci ayant péri malheureusement, piqué par un serpent, le jeune Romain leur resta seul; & quelque temps après, les raisons qu'avoit le Roi de Numidie pour cacher son fils, ne subsistant plus, ils furent rappellés en Afrique, & ils présentèrent au Roi cet enfant comme son fils. Il fut élevé comme tel pendant bien des années. Cependant la femme de l'esclave étant prête de mourir, tourmentée par ses remords, déclara au Roi de *Numidie* qu'*Adherbal* n'étoit point son fils; & son mari fuyant la colère du Monarque Africain, passa jusqu'en Italie, & vint révéler à celui qu'il avoit traité jusqu'alors comme son Prince, le secret de sa naissance. Il en avoit la preuve en main. On avoit trouvé dans le berceau de l'enfant un anneau de Chevalier Romain: c'étoit celui de *Clélius*.

D'ailleurs, un billet écrit de la main de *Sulpicie*, déclaroit que l'enfant s'appelloit *Octave*. Tout fut éclairci. *Octave* (ci-devant *Adherbal*) perdit sans regret l'espoir de posséder un Empire, en gagnant la certitude & le droit d'être toujours aimé de *Clélie*, sinon comme son amant, au moins comme son frère; & il se joignit à son respectable père pour aller combattre, sous les ordres de *Brutus*, pour la liberté de Rome.

On se préparoit à une affaire, lorsque deux jeunes Grecs, dont l'extérieur sembloit annoncer des gens également distingués par leur naissance & par leur mérite, vinrent offrir leurs services aux Consuls. Leurs offres furent acceptées: l'armée Romaine devoit, deux jours après, sortir de la ville; le lendemain, ils furent présentés chez *Rassilia* où se trouvoit *Clélie*, & une compagnie choisie d'autres Dames Romaines, les unes respectables, les autres aimables. Elles parurent desirer de savoir l'histoire de ces deux étrangers, dont l'un s'étoit annoncé sous le nom de *Thémiste*, & l'autre sous celui de *Théagène*. Ce fut ce dernier qui se chargea de raconter les aventures du premier.

Hiſtoire de Thémiſte, & de la Princeſſe Lindamire.

Cet épiſode, qui occupe l'eſpace d'environ 400 pages dans le volume dont nous rendons compte, ne nous a paru ni fort clair, ni fort intéreſſant : ce qui nous en a plu davantage, c'eſt qu'il donne lieu à une digreſſion curieuſe dont nous parlerons à la fin de cet article. Quant au fond de l'hiſtoire, il ſuffira à nos Lecteurs de ſavoir que *Thémiſte*, jeune homme de qualité de *Syracuſe*, avoit été élevé avec la belle *Démarate*, & qu'ils s'étoient aimés dès leur enfance: pendant une abſence de *Thémiſte*, *Démarate* plut à *Périathe*, Roide Syracuſe. L'ambition & la vanité ne lui permirent pas de le rebuter : elle l'épouſa ; mais ſon cœur demeura toujours attaché à *Thémiſte*. Celui-ci revenant glorieux de quelques expéditions, trouva à la cour une ſœur du Roi, déjà veuve d'un Prince d'*Hymète* : elle s'appelloit *Lindamire* ; elle aima *Thémiſte*, & lui plut. Alors il s'établit une grande rivalité, quoique ſecrete, entre *Démarate* & *Lindamire*. Le Roi

étoit assez disposé à donner sa sœur à Thémiste ; mais la Reine traversoit ce projet d'hymen qui auroit rendu trop heureux son ancien amant. Un jeune Prince de *Messène* vint au secours de *Démarate*, & mit de nouveaux obstacles à l'union de *Themiste* & de *Lindamire*, de laquelle il devint amoureux. Il étoit prisonnier à *Syracuse*, dont le Roi étoit en guerre avec son père ; mais il offroit la paix, pourvu qu'on lui accordât *Lindamire*. Des combats, des blessures, des enlèvemens augmentent, à diverses reprises, les embarras de la situation de ces amans. *Thémiste*, dans le moment où il est le plus troublé, va consulter de sages solitaires qui habitent un vallon agréable sur le rivage de la mer, que l'on a surnommé, par excellence, *Port-Royal*. (Nous reviendrons sur cet article). Enfin *Thémiste*, poussé à bout, se révolte contre le Roi *Périanthe*, qui, courant le plus grand danger, ne peut lui faire mettre bas les armes qu'en lui promettant *Lindamire*. Mais la Princesse elle-même, pour le punir de sa rébellion, veut différer son mariage au moins d'une année. *Thémiste*, pour prouver sa soumission à la Princesse,

y consent, va passer cette année en Italie ; & sert, pendant une campagne, en qualité de volontaire, dans l'armée des Romains.

Cette armée étoit prête à combattre *Tarquin*, lorsqu'un nouveau secours de volontaires vint encore en augmenter la force. A leur tête étoit *Emile*, ce jeune Romain qui avoit dû épouser *Valérie*, mais à qui le retour d'*Herminius* l'avoit fait perdre. Il avoit été cacher ses chagrins dans la ville & la petite cour d'*Érice* : il y avoit appris que Rome venoit de secouer le joug de *Tarquin*, & il y étoit accouru pour combattre sous les étendards de *Brutus*. *Emile* s'étoit annoncé à *Erice* comme un amant malheureux ; ce qui lui procura l'amitié de quatre jeunes gens aimables, qui crurent trouver dans leurs infortunes de la conformité avec les siennes. Ils s'appelloient *Mélicrate*, *Lisidas*, *Calianthe* & *Alcimède*, tous quatre amans rebutés d'*Artélice*, jeune beauté qui faisoit tourner la tête à toute la ville d'*Erice*. Elle rebutoit tous ses amans, & cependant ne les dégoûtoit pas ; car il n'y avoit sorte de folies qu'ils ne fissent pour elle. L'un d'eux se ruina à lui donner des fêtes, & fut

déshérité par son père ; ce qui le réduisit à la mendicité, & il fallut qu'*Artélice*, lui refusant son cœur, lui donnât du pain. Le second devint fou ; & si l'on n'eût engagé *Artélice* à prendre quelque soin de lui, & à adoucir ses fureurs par quelques paroles honnêtes, il n'en seroit jamais revenu. Le troisième se perça de son épée en sa présence. Heureusement qu'il n'en mourut pas ; mais il ne guérit que parce qu'Artélice le pansa de ses propres mains ; car d'ailleurs il ne vouloit plus supporter la vie. La belle se cachoit voyant que sa présence causoit de si grands désordres ; mais le quatrième de ses amans, nommé *Mélicrate*, ayant donné une somme considérable pour gagner une éſclave, trouva moyen de s'introduire dans la maison de sa maîtresse : elle le reçut avec hauteur, & lui ordonna de sortir : il obéit. Elle lui défendit de dire qu'il eût trouvé moyen, de la voir il le lui promit. A la porte, il trouva un homme blessé, s'arrêta quelque temps par compassion auprès de ce malheureux qui expiroit. Les gardes de la ville l'arrêtèrent, & le prirent pour l'assassin de cet homme : il lui étoit aisé de prouver le contraire, en disant qu'il sortoit de la maison d'*Ar-*

télice; mais soumis aux ordres de sa belle, il se garda bien de déclarer d'où il venoit: ainsi son procès lui fut fait comme coupable d'un assassinat; & il alloit subir le plus honteux supplice, lorsque *Artelice* voyant quels étoient sa soumission & son amour, jugea enfin à propos de le sauver, & même de lui donner la préférence sur tous ses rivaux, & de l'épouser. Dans le même temps, on découvrit qu'un mari jaloux étoit l'assassin de celui qu'on avoit rencontré percé de coups. Les trois amans rebutés par *Artélice*, c'est-à-dire, *Lisidas*, *Calianthe* & *Alcimède*, apprenant qu'*Emile* alloit défendre la liberté de sa patrie, se joignirent à lui, & se rendirent, sous sa conduite, au camp des Romains.

La veille de la bataille que *Brutus* & *Valérius* se préparoient à livrer à *Tarquin*, le premier, endormi dans sa tente, vit en songe Lucrèce, qui, lui tendant la main, lui disoit: *Tu vaincras, Brutus; Rome sera vengée; & nous serons bientôt unis pour jamais.* Cette apparition redoubla le courage de *Brutus*. Dès le lendemain, les Romains marchèrent pour attaquer *Tarquin* dans son camp. Les enfans du tyran

le défendirent avec courage. *Brutus* s'attacha d'abord à *Sextus*, comme à celui qu'il avoit lieu de haïr davantage. Le combat fut furieux entr'eux. Enfin, *Sextus*, couvert de bleſſures, ne regagna qu'avec grande peine, & à la faveur de la vîteſſe de ſon cheval, le camp de ſon père.

Brutus s'appercevant que ſon aîle gauche plioit, y coutut, & trouva que c'étoit *Aruns*, Prince de *Pomécie*, fils aîne de *Tarquin*, qui cauſoit tout ce déſordre : il l'attaqua à ſon tour ; & cet ennemi, plus redoutable & plus eſtimable que *Sextus*, ſe défendit mieux. Cependant le Prince & le Conſul ſe portant les coups les plus violens, ſe précipitèrent l'un ſur l'autre, de manière que *Brutus*, en perçant le cœur d'Aruns, s'enferra de ſon épée, & ils tombèrent morts l'un & l'autre.

Les Romains voyant leur libérateur expirer, fuyoient déjà vers la ville, malgré les remontrances du Conſul *Valérius* ; lorſque le Prince *Aronce*, échappé de la ville de *Tarquinie*, où il étoit priſonnier, leur rendit la victoire que la mort de *Brutus* leur arrachoit. Le combat & le carnage recommencèrent, & durèrent juſqu'à la nuit. Comme la perte étoit grande,

de part & d'autre, on doutoit de quel côté avoit été l'avantage ; mais les Aruſpices ayant pris les augures pendant la nuit, décidèrent que l'avantage étoit du côté des Romains, puiſque leurs ennemis avoient perdu un homme de plus qu'eux dans la bataille. Cette déciſion, regardée comme un arrêt du ciel, redoubla le courage de ceux qui étoient déclarés vainqueurs ; & bientôt la queſtion ne fut plus douteuſe, puiſqu'on vit les Tarquiniens abandonner leur camp. Les Romains les pourſuivirent pendant quelque temps ; & ce fut dans cette occaſion qu'*Octave*, cidevant *Adherbal*, fut bleſſé dangereuſement. L'épée de celui qui l'avoit percé, lui reſta dans le corps, & on la reconnut pour avoir appartenue à *Clélius*, qui l'avoit donnée à *Aronce* : ainſi l'on ne douta point que ce ne fût le Prince de *Cluſium* qui l'eût bleſſé. D'ailleurs, ce Prince ni *Horace* ne ſe retrouvèrent plus ; & on crut qu'ils avoient auſſi péri dans la mêlée. Le corps de *Brutus* fut tranſporté à Rome ; on lui fit de ſuperbes funérailles, & le Conſul *Valérius* prononça ſon oraiſon funèbre devant le Sénat & le peuple. La ville de Rome étoit remplie de douleur

& de regret : *Hermilie* pleuroit, à la fois ſon amant *Aruns*, Prince de *Pomécie*, & ſon frère *Brutus* ; & *Clélie*, quoique ſon amant eût rendu les Romains victorieux, gémiſſoit, croyant que c'étoit lui qui avoit bleſſé mortellement ſon frère *Octave*.

Tels ſont les faits contenus dans le ſixième volume. Nous allons voir, à préſent, quels ſont les épiſodes ſur leſquels nous avons cru devoir nous arrêter.

Le premier eſt la deſcription de cette belle retraite de *Port-Royal*, dans laquelle *Thémiſte* va conſulter une ſociété de ſages Syracuſains qui s'y occupoient à cultiver les lettres, les ſciences, & les arts ; & y donnoient d'excellentes leçons de morale & de philoſophie, qu'ils rendoient encore plus efficaces en les pratiquant eux-mêmes. On voit bien que Mademoiſelle de *Scudéry*, en faiſant, bien ou mal-à-propos, entrer cette deſcription dans ſon Roman, a eu en vue la ſociété des ſolitaires de *Port-Royal-des-Champs*. Elle a particulièrement voulu déſigner, ſous le nom de *Timante*,

M,

M. *Arnaud d'Andilly*, ſi eſtimé, tant comme homme de lettres, que comme véritable philoſophe, tel qu'on l'étoit il y a plus de cent ans. (Il eſt mort en 1674.) Si la phyſique n'avoit pas alors atteint ſon degré de perfection, la morale y étoit du moins parvenue; & les philoſophes qui en donnoient dès-lors de leçons au reſte de la France, les appuyoient ſur les principes les plus ſolides. Balzac a dit de M. Arnaud d'Andilly, qu'il ne rougiſſoit point des vertus chrétiennes, & ne tiroit point vanité des autres vertus, talens, & qualités qu'il poſſédoit en ſi grand nombre. C'eſt aſſurément là un bel éloge. Mademoiſelle de *Scudéry* le confirme par le portrait qu'elle fait de *Timante*. Elle commence par dire » *que c'eſt un homme incomparable*; que » ſa taille eſt haute, ſa phyſionomie no» ble & ouverte, & qu'elle annonce en » même-temps la grandeur de ſon ame, » & la ſincérité de ſon cœur; que toutes » ſes actions ſe reſſentent de la vigueur & » de la vivacité de ſon eſprit; que ſes » manières ont quelque choſe d'impé» tueux; que ſes réponſes ſont nettes

» & ſubites, mais lumineuſes, & qu'elles » font connoître la promptitude de ſa » conception, & la force de ſon raiſon- » nement ; qu'il a fait d'immenſes études, » & qu'il n'en a fait aucunes qui n'ayent » tourné à l'avantage de ſon eſprit & de » ſon cœur ; qu'il eſt né Poëte, mais Poëte » mâle & élevé, peignant avec force & » avec grace, offrant toujours dans ſes » tableaux, non des monſtres & des ob- » jets chimériques, mais les objets les » plus vrais & les plus grands, préſentés » ſous le plus beau point de vue ; qu'il » mépriſe également le madrigal & » l'épigramme ; des pièces d'eſprit de ſi » peu de valeur, n'étant pas faites pour » ſon génie ; qu'il poſsède les langues » ſavantes & étrangères, & la ſienne » ſur-tout ; & ſait, mieux que perſonne, » tranſporter les beautés d'une langue » dans l'autre. Mais (ajoute Mademoi- » ſelle de *Scudéry*) le cœur de *Timante* » eſt préférable à ſon eſprit ; il a une » franchiſe ſi vraie, qu'on penſeroit qu'il » n'a jamais entendu dire qu'il y ait de » la diſſimulation dans le monde. Il dit » la vérité ſans crainte, & la ſoutient avec

» courage ; il se met aisément & forte-
» ment en colère, pour défendre ce qu'il
» croit être juste ; &, malgré cela, il a une
» bonté qui sent l'innocence du premier
» âge. Son humeur est naturellement en-
» jouée ; il inspire même la joie aux au-
» tres ; mais c'est une joie douce & pure,
» dans laquelle la malice ni les passions
» n'entrent pour rien. Il aime à louer
» le mérite où il le trouve ; & ce qui fait
» que ses louanges sont flateuses, c'est
» que l'on est sûr que la flaterie n'y entre
» pour rien : il déclare qu'il est le plus
» grand ennemi de la tyrannie, & que
» c'est à cause de cela qu'il résiste à toutes
» les passions, & ne s'attache qu'à la rai-
» son, parce que, dit-il, les passions sub-
» juguent & tyrannisent, & qu'au con-
» traire, la raison persuade & engage. Il
» assure que s'il avoit une passion, ce
» seroit l'amitié ; que ce sentiment est
» dans son cœur aussi violent que l'amour
» dans celui des autres hommes, & qu'il
» est persuadé qu'aucun amant n'aime
» autant sa maîtresse qu'il aime ses amis ;
» aussi ne s'est-il point séparé des perso-
» nes qui lui étoient chères, après avoir
» renoncé à tous les autres biens du

» monde. Il a formé avec elles une so-
» ciété où les talens & les connoissances
» de toute espèce, se trouve réunis &
» consolidés, par la pratique journalière
» & continuelle des vertus. Chacun d'eux
» a son habitation, son cabinet, son étu-
» de particulière; mais ils se réunissent
» tous les jours pour conférer ensemble,
» mettre en commun le résultat de leurs
» études & de leurs réflexions, sur les
» choses qu'ils ont lues: la plupart d'en-
» tr'eux portent à ces conférences de vrais
» trésors d'érudition & de philosophie;
» & ceux qui ne peuvent y assister qu'en
» qualité d'écoutans, ont leur tour en-
» suite, & triomphent dans un autre
» genre de conférence qui suit celles des
» études, c'est celle des occupations ma-
» nuelles; car la société des philosophes
» de *Syracuse*, dont *Timante* est un des
» principaux ornemens, s'occupe d'ouvra-
» ges manuels comme d'ouvrages d'esprit.
» Ils cultivent, les uns des arbres fruc-
» tiers, d'autres des parterres de fleurs,
» qui produisent ce qu'il y a de plus dé-
» licieux & de plus beau dans ces deux
» genres. Il y en a parmi eux qui travail-
» lent à de petits ouvrages simples, en

» apparence, mais faits avec soin & avec » goût, & qui méritent d'être prisés, tant » pour leur perfection que pour leur uti- » lité ».

Telle est la retraite de *Timante*, & le le lieu où *Thémiste* alla consulter ce grand philosophe; ou plutôt, tels étoient *Port-Royal*, & M. *Arnaud d'Andilly*, qui étoit l'ame & l'ornement de cette société de solitaires. Il est vrai que parmi ces Messieurs de *Port-Royal*, dont les uns, tels que M. *Lancelot*, composoient des Grammaires estimées pour toutes les langues, & des méthodes pour étudier toutes les sciences; les autres, des Livres excellens de controverse & de théologie morale (Messieurs *Arnaud* & *Nicole*); d'autres avoient pénétré dans tous les secrets de la géométrie, & n'en étoient pas moins des gens d'esprit & des railleurs aimables (M. *Pascal*); d'autres enfin étoient Poëtes, Orateurs, Historiens, Traducteurs (Messieurs d'*Andilly*, *le Maître de Sacy* son frère, *de Tillemont*, &c.) On trouvoit des Sages qui ne s'occupoient que de la culture des fruits & de petits & simples ouvrages: c'est ainsi que Messieurs de *Port-Royal*

avoient admis au nombre de leur confrères un simple Cordonnier, nommé *Charles*, qu'ils estimoient même beaucoup à cause de ses vertus; il faisoit des souliers pour toute la société: il y en avoit même parmi eux qui faisoient des sabots pour leurs confrères. M. *Lancelot* faisoit la cuisine, tant bien que mal; M. *de Coistin de Pontchâteau*, cousin germain du *Cardidal de Richelieu*, & l'un de ces Messieurs, cultivoit des fleurs; & M. d'*Andilly* avoit un talent & un goût particulier pour la culture des fruits. Dans les premières années de sa retraite, il en envoyoit régulièrement à *Louis XIV* & le *Cardinal Mazarin* qui les lui présentoit, lui disoit que c'étoient des fruits bénits.

On sait que M. d'*Andilly* ne se dévoua à la retraite qu'après avoir été chargé de commissions importantes, & avoir refusé une place dans le Ministère. Il étoit veuf, & père de neuf enfans, dont l'un fut le *Marquis de Pomponne*, qui fut Secretaire d'Etat des Affaires étrangères sous Louis XIV, & père de la *Marquise de Torcy*. Ceux qui descendent de M. d'Andilly, doivent s'honorer de compter parmi

leurs ancêtres un homme à qui le portrait que nous venons de copier a ressemblé.

Mais en voilà assez sur *Port-Royal* & sur M. d'*Andilly*. On sera peut-être étonné de trouver cela dans l'extrait du Roman. Après tout, c'est Mademoiselle de *Scudéry* même qui a fait ce singulier écart.

Le second Episode de ce volume, dont nous devons dire un mot, est une dispute de métaphysique galante, que Mademoiselle de *Scudéry* suppose qui s'éleva à la Cour d'*Erice*, entre un certain *Térame*, galant de profession, & raisonnant à perte de vue sur l'amour, & cette belle *Artélice*, dont les yeux faisoient tant de ravages, & qui prétendoit aussi, sans doute, subjuguer tous les cœurs par l'éclat de son esprit.

Maximes soutenues par Térame.

Première Maxime.

Quand, en amour, la peine passe le plaisir, & que l'on reconnoît que le joug auquel on s'est soumis est trop pesant, il

faut bien se dégager ; mais on est toujours obligé à la discrétion même envers une femme que l'on quitte ; & dans tous les temps de sa vie, il faut se taire & sur ses bontés & sur ses défauts ; car on ne doit jamais insulter l'autel sur lequel on a sacrifié ; c'est bien assez de l'abandonner.

Seconde Maxime.

Il y a bien de petits secrets qu'il faut dire à sa maîtresse pour l'intéresser, l'amuser, & lui prouver sa confiance ; mais il faut lui cacher ceux de la dernière importance ; car si on lui dit tout, elle devient maîtresse de votre sort, & quelquefois de votre vie ; & quelque amoureux que l'on soit d'une femme, il ne faut jamais la rendre tellement maîtresse de soi, que l'on soit dans une impossibilité réelle de la quitter.

Troisième Maxime.

Il faut, s'il se peut, que la Dame que vous aimez ne soit pas si sûre de votre cœur qu'elle ne puisse craindre qu'enfin,

si elle vous maltraitoit trop, vous ne pussiez la quitter. Dans la plupart des femmes, la certitude de ne pouvoir perdre leur amant, est le terme de leurs bons procédés.

Quatrième Maxime.

Pour être heureux, il faut plaire ; & pour plaire, il faut amuser : auprès de la plupart des femmes, il vaut mieux divertir que soupirer ; sur-tout, contez-leur beaucoup d'histoires qui prouvent la foiblesse des autres femmes ; rien n'encourage tant une Dame à être foible & tendre, que l'exemple de celles de sa connoissance, & d'un état pareil au sien : c'est ce qui fait que les femmes aiment communément tant la médisance : elles cherchent à l'autoriser.

Maximes contraires aux précédentes, débitées par Artélice.

Première Maxime.

Il faut n'avoir jamais connu l'amour, pour croire qu'on puisse renoncer aux sen-

timens qu'une belle nous a inſpirés, quand des ſentimens ſont véritablement entrés dans les cœur. Qui ceſſe d'être amoureux, ne l'a jamais été : quoi qu'il en ſoit, il eſt toujours bon d'être diſcret.

Seconde Maxime.

Quiconque peut avoir des ſecrets pour ſa maîtreſſe, n'eſt point amoureux. Il eſt certain qu'il eſt bien plus prudent de ne pas mettre ſa fortune & ſa vie à la merci d'une femme ; mais cette prudence eſt incompatible avec un amour véritable ; & c'eſt dire qu'il ne faut pas être amoureux, que de dire qu'il faut avoir quelque réſerve pour l'objet que l'on aime.

Troiſième Maxime.

Celui qui peut penſer qu'il n'aimera pas toujours, renonce à la plus grande douceur que l'on goûte en aimant. On ſe fait, ſans doute, illuſion en penſant que notre amour ira toujours en augmentant, & qu'il nous procurera éternellement de nouveaux plaiſirs ; mais ſans cette illuſion, qu'eſt-ce que l'amour, & même la jouiſſance ?

Quatrième Maxime.

Il faut se conformer au caractère de sa maîtresse : il y a des femmes qui veulent être amusées, d'autres qui veulent être attendries & intéressées ; en général, il faut commencer par amuser les femmes, mais ensuite il faut parvenir à les toucher ; & il faut bien alors (plus ou moins) soupirer & se plaindre. Heureux ceux que leurs Dames ne tiennent pas trop longtemps dans cette situation fâcheuse, & par laquelle il est impossible de ne pas passer, si l'on ne veut renoncer à toute idée de délicatesse !

Cinquième & dernière Maxime.

Il n'est point d'amour sans jalousie : quiconque est maître de ce dernier sentiment, l'est aussi de son affection, & par conséquent n'est point amoureux.

Les dix volumes de *Clélie*, & ceux du *grand Cyrus*, sont remplis de pareilles Maximes, & de discussions sur l'amour. Mademoiselle de *Scudéry* a même fait un

ouvrage à part, uniquement consacré à l'examen de ces belles questions ; il est intitulé *Conversations galantes*. Mais comme certainement nous ennuyerions nos Lecteurs, & même nos Lectrices, en nous étendant sur cette matière, nous nous contenterons de l'échantillon que nous venons de donner.

C'est dans ce volume que Mademoiselle de Scudéry a essayé de nous peindre Louis XIV, sous le nom d'*Alcandre* ; mais c'est Louis XIV n'ayant encore que dix-huit ans. Elle le loue beaucoup sur sa beauté & sur son air noble, « qui faisoit, » dit-elle, présager qu'il seroit un jour un » des plus grands Monarques qu'ait eu la » France. Elle vante aussi la vigueur avec » laquelle il supportoit les fatigues de la » chasse, son adresse à tous les exercices, » & ses grâces à celui de la danse. Les » éloges qu'elle fait de son cœur, ne sont » encore fondés que sur sa tendresse pour » la Reine, sa mère, & sur son amitié » pour *Monsieur*, son frère ; & l'opinion » de son courage, sur la fermeté qu'il » avoit témoignée à l'occasion de quelques » accidens dont il avoit été menacé : elle » juge qu'il sera magnifique, parce qu'il

» joue noblement ; qu'il ſera juſte & bon, » parce qu'il traite ſes domeſtiques avec » douceur & humanité ; qu'il ſera galant, » parce qu'il eſt poli avec les Dames ; en- » fin, qu'il ſera un grand guerrier & un » grand conquérant, parce qu'il entend » parler avec plaiſir de victoires & de com- » bats ». C'eſt ainſi que l'on ſe plaît en France à tirer de bonne heure de favorables augures des moindres actions d'un Prince encore jeune. Heureuſement les conjectures de Mademoiſelle de *Scudéry* ont été parfaitement réaliſées ; la ſplendeur & la gloire du règne de Louis XIV, ont même été plus loin que la France n'oſoit l'eſpérer, lorſque le Roman de *Clélie* fut imprimé, pour la premiere fois, ſous le miniſtère du Cardinal *Mazarin*.

Tome ſeptième.

Le volume que nous allons extraire, eſt le moins intéreſſant des dix qui compoſent la *Clelie*. L'Hiſtoire de la Princeſſe *Eliſmonde*, qui en remplit les trois quarts, eſt mieux écrite, peut-être, qu'aucun des autres Epiſodes ; mais elle n'offre aucune ſituation frappante, ni aucun tableau bien

agréable; ainſi nous paſſerons aſſez légèrement ſur ce tome.

Clélie ne pouvoit ſe conſoler de la perſuaſion où étoit ſon père *Clélius*, que c'étoit de la main d'*Aronce*, que ſon fils *Octave*, ci-devant *Adherbal*, avoit été bleſſé. Malgré les preuves que l'on croyoit en avoir, elle ne pouvoit le penſer. Elle chargea *Artémidore* & *Zénocrate*, que l'on avoit envoyés à *Cluſium*, d'éclaircir le fait en s'informant en même-temps de ce qu'Aronce étoit devenu. *Zénocrate* revint le premier, apprit qu'*Horace* & *Aronce*, devenus auſſi intimes amis qu'ils avoient été autrefois rivaux, avoient été pris par les *Veïentins*, en pourſuivant les troupes de *Tarquin*; qu'ils avoient été conduits devant ce Roi, qui avoit été chargé de retrouver *Aronce*, échappé de ſes fers; qu'il avoit abandonné aux *Veïentins* le reſte des priſonniers, parmi leſquels s'étoit trouvé *Horace*, qu'heureuſement *Tarquin* n'avoit pas reconnu.

Cependant *Tarquin* profita du bonheur qu'il avoit eu de reprendre le Prince de *Cluſium*, pour achever de ranger *Porſenna* dans ſons parti. Il lui fit entendre qu'*Aronce* ayant violé les droits de la

guerre, en rompant ses fers pour aller se mettre à la tête des Romains, pouvoit être justement condamné à perdre la vie ; & que si le Roi son père vouloit le sauver, il falloit qu'il se déclarât pour lui contre Rome, & qu'en même-temps il s'obligeât à renfermer son fils, pour l'empêcher d'aller encore se battre pour les Romains. *Porsenna* consentit à tout, & déclara qu'il retiendroit son fils dans la même tour, sur le lac de Trasimène, dans laquelle sa mère *Gallérite* l'avoit mis au monde. Artémidore & la Princesse des Léontins, sa sœur, qu'on avoit engagés à favoriser auprès de Porsenna les intérêts de Rome, n'apprirent qu'avec le plus grand chagrin le succès de cette négociation de *Tarquin*, qui donnoit à *Rome* un nouvel ennemi redoutable, dans la personne de *Porsenna*, & la privoit d'un secours aussi utile que celui d'*Aronce*. *Artémidore* revint avec douleur en apporter la nouvelle à *Rome*, où il trouva que *Valérius* avoit eu quelques embarras & quelques désagrémens, mais dont il s'étoit heureusement tiré : voici en quoi ils avoient consisté. Valérius, resté seul Consul, avoit cru pouvoir faire construire

un Palais, qui, sans être superbe en ornemens, avoit cependant de la grandeur, & étoit assez élevé. Il avoit aussi fait célébrer les jeux séculaires, avec toute la magnificence que la situation présente de Rome pouvoit permettre, comme étant alors unique chef de la République Romaine, & il y avoit occupé la place d'honneur; mais quelques jaloux, & quelques ennemis qu'il avoit dans la ville, avoient, à cette occasion, semé contre lui des bruits injurieux; on l'accusoit d'affecter la supériorité sur les autres Sénateurs, & de vouloir la conserver toujours, puisqu'il faisoit, dit-on, bâtir un Palais Royal, & ne se faisoit point élire de collégue au consulat. Le sage *Valérius* sentant qu'il étoit convenable de se prêter aux vœux du peuple Romain, lui donna les plus grandes preuves de déférence. Il fit abattre le commencement de la maison qu'il faisoit construire au haut du mont *Cœlien*, & résolut de ne faire bâtir qu'une simple & modeste habitation sur ce même mont; & il fit élire pour son collégue au consulat, d'abord Lucrétius, père de Lucrèce; & après la mort de celui-ci, le sage *Horace*, parent

de celui qui étoit amoureux de *Clélie*, & descendant de ces fameux *Horaces* qui avoient défendu la liberté de Rome, sous *Tullus-Hostilius*, contre les *Curiaces*, citoyens d'Albe; enfin *Valérius* ménagea si bien l'esprit & les dispositions du peuple, qu'il le satisfit entièrement, & fut même surnommé par lui *Publicola*. S'étant fait généralement aimer & admirer dans l'Italie & dans Rome même, il dissipa les intrigues des partisans de *Tarquin*, & se disposa à combattre, de nouveau, contre eux. En attendant que sa maison fût prête à le recevoir, il demeuroit chez *Rassilia*, tante de *Brutus*, avec *Valerie* & *Domitia*. Les Dames Romaines continuoient de s'assembler dans cette maison, & y rendoient leur société de plus en plus agréable, par le récit de quelques histoires qui leur paroissoit intéressantes. *Mérigène*, Asiatique, qui résidoit à la Cour d'*Erice* en Sicile, vint à Rome inviter *Thémiste* à retourner dans sa patrie, pour s'opposer à son rival qui marchoit pour l'attaquer: Thémiste promit à Mérigène de l'y suivre promptement; & ajouta que quand il auroit remporté la victoire sur les ennemis de la patrie, il reviendroit, avec les

troupes d'*Erice*, appuyer la cause des Romains. Cette espérance fit grand plaisir à *Valérius* : en même temps, *Clélius* ayant appris que le jeune *Horace*, prisonnier à *Veïes*, étoit entre les mains de *Manilius Veïentin*, son ancien ami, il le fit prier par *Mérigène*, qui devoit passer par Veïes, de lui rendre *Horace*, qu'il vouloit, disoit-il, faire épouser à *Clélie*, étant toujours furieux contre *Aroncé*. *Mérigène* promit de s'acquitter de cette commission auprès de Manilius, qu'il connoissoit déja, lui ayant porté des lettres de son fils, Roi d'Elide ; & assura d'avance Clélius, que *Manilius* se prêteroit volontiers à ce qu'il desiroit. On juge de la douleur que ressentit *Clélie*, d'un pareil arrangement. Cependant elle dissimula, & écouta, en apparence, tranquillement le récit que Mérigène fit la veille de son départ, aux Dames assemblées chez Rassilia, des avantures d'Hortence, fils de Manilius, & des détails sur la manière dont ce jeune Veïentin étoit monté au trône d'Elide.

Hiſtoire d'Hortence, & de la Princeſſe Eliſmonde.

Manilius, un des citoyens de *Veïes* les plus diſtingués, l'étoit ſur-tout par ſon attachement pour la liberté de ſa patrie, qui ſe gouvernoit en république. Il eut un fils nommé *Hortence* ou *Hortentius*, qui fit eſpérer, dès ſa jeuneſſe, qu'il ſeroit un jour un Héros; mais il montra en même-temps un grand goût par la domination : d'ailleurs l'Oracle de Delphes, & quelques autres, annoncèrent à ſon père que cet enfant étoit deſtiné à régner : *Manilius* voulant prévenir l'effet de ſes préſages : confia Hortence à un de ſes amis, pour le conduire en Grèce ſous un nom inconnu : là, les talens & les hautes qualités du jeune Veïentin ſe perfectionnèrent. ayant appris qu'il y avoit guerre en *Theſſalie*, il s'y rendit pour acquérir de la gloire. En paſſant par la vallée de *Tempé*, il tua une cigogne, ignorant que c'étoit un crime capital dans ce pays de tuer un de ces animaux, leſquels ſervoient à purger ce canton des inſectes & des ſerpens qui

le désoloient. Il étoit prêt à subir le dernier supplice, lorsqu'*Andronice*, sœur de *Mélanthe*, Roi de *Messène*, allant joindre son frère, passa par la vallée de *Tempé*. S'étant informée du sujet pour lequel elle trouvoit une grande partie du peuple assemblé, on lui dit quelle étoit la faute qu'avoit commise *Hortence*, & on le lui présenta: la Princesse s'attendrit sur son sort, arrêta la main des bourreaux, & lui ordonna de la suivre jusques au camp de son frère. Chemin faisant, la Princesse est attaquée par un Seigneur Messénien, nommée *Attale*, qui en étoit amoureux, & qu'elle ne pouvoit souffrir; il vouloit l'enlever: *Hortence* la défendit avec tant de valeur, & si heureusement, qu'il blessa *Attale* dangereusement, & le laissa pour mort. Etant arrivé au camp de *Mélanthe*, *Hortence* s'informe de la cause de la guerre. Il apprend que *Mélanthe* attaquoit le Roi d'*Elide*, qui étoit vieux, & n'avoit qu'une fille unique, nommée *Elismonde*, jeune & charmante, parce que l'on croyoit que le Roi son père la destinoit à un certain Prince de *Cypariſſe*, que *Mélanthe* détestoit. *Mélanthe* faisoit la guerre uniquement pour empêcher ce

mariage, quoiqu'il ne fût point du tout amoureux d'*Eliſmonde*, qu'il avoit même confinée, ſans la voir, dans une tour, après avoir pris la ville d'*Elide*, dans laquelle elle s'étoit enfermée avec ſon père qui y étoit mort. Le Prince de *Cypariſſe* commandoit le reſte des troupes *Elienes*, qui achevoient de défendre le Royaume d'*Eliſmonde*. *Hortence* s'étant tranſporté auprès de *Mélanthe*, lui rendit des ſervices eſſentiels, quoiqu'il ſentît bien que la cauſe qu'il défendoit étoit injuſte; & il battit pluſieurs fois le Prince de *Cypariſſe*.

Le Général des *Eliens*, ne ſachant plus quelle reſſource employer pour ſoutenir ſa cauſe preſque tout-à-fait déſeſpérée, imagina de faire diſtribuer des portraits de la Princeſſe *Eliſmonde*, pour faire honte aux *Meſſéniens*, qui vouloient dépouiller de ſes Etats une ſi belle Princeſſe. Ces portraits firent un grand effet, & jouent un grand rôle dans l'épiſode de 400 pages, dont nous donnons ſeulement une légère idée. *Hortence* devient amoureux d'*Eliſmonde*, en voyant ſon portrait; il écrit au bas des complimens en proſe, & des vers galans: tous ces détails ſont aſſez

ennuyeux dans l'ouvrage. *Mélanthe*, qui n'eſt pas ſi aiſé à enflammer, conſent cependant, par politique, à épouſer *Eliſmonde*: il va lui rendre une viſite, accompagné d'*Hortence*. Le Monarque devient ſérieuſement amoureux de la Reine d'Elide, après l'avoir vue: & l'amour d'*Hortence* pour elle augmente en la voyant; mais la Reine ne prend aucun goût pour le Roi de Meſſène; & *Hortence*, au contraire, fait impreſſion ſur ſon cœur. On amuſe le Roi par des eſpérances de mariage éloignées; & c'eſt par le conſeil même d'*Hortence*, que l'on prend ce parti. Cependant le temps des jeux olympiques arrive, & on les célèbre en *Elide*. Hortence eſt vainqueur dans toutes les courſes, & dans tous les combats; il obtient le prix, au préjudice de Mélanthe même, & du Prince de *Cypariſſe*. Un dernier combattant lui diſpute long-temps la victoire; c'étoit Attale, le même qui avoit voulu enlever Andronice: enfin, Hortence l'emporte encore; mais l'inconnu, piqué de ſe voir vaincu, lui propoſe de ſe battre en duel; Hortence accepte le défi, tue ſon ennemi, & eſt griévement bleſſé. En le déshabillant pour le panſer de ſes

bleſſures, on trouva ſur lui le portrait d'*Eliſmonde*; on le porta au Roi de Meſſène, qui ne douta plus qu'il ne fût ſon rival. Auſſi-tôt il jura de le perdre, & ce fut envain que la Reine d'*Elide* voulut s'intéreſſer pour lui; l'intérêt qu'elle y prenoit le rendoit encore plus odieux au Roi. La fureur de ce Monarque augmenta lorſqu'il apprit, par le Gouverneur d'*Hortence*, quels étoient ſon pays, ſa naiſſance; & que les Oracles lui avoient promis qu'il régneroit un jour. Bientôt il le regarda comme un rival de ſa couronne, ainſi que de ſon amour. Il étoit prêt à le faire périr, lorſqu'*Andronice* obtint ſa grace, à condition qu'il ſortiroit des Etats de *Meſſène*. Il partoit en effet, lorſque le Prince de *Cypariſſe* le fit priſonnier, & enleva en même temps la Princeſſe *Andronice*. La guerre recommença, & fut déſavantageuſe à *Mélanthe*, tant qu'*Hortence* ne fut point à la tête de ſon armée. *Mélanthe* fut dangereuſement bleſſé; enfin *Hortence* s'étant échappé de ſa priſon, vola au ſecours de ce Prince; mais après pluſieurs combats, & pluſieurs traits de généroſité, *Mélanthe* mourut de ſes bleſſures. En mourant il voulut laiſſer ſon

royaume à *Hortence*, à condition qu'il épouseroit la Princesse *Andronice*. Quoiqu'Hortence eût de grandes obligations à cette Princesse, comme il n'en étoit point amoureux, il refusa cet honneur; & Andronice épousa le Prince de *Cypariſſe*, auquel elle apporta la couronne de *Meſſène*. *Eliſmonde* devint libre de faire un choix, & de partager sa couronne avec qui elle voudroit. *Hortence* n'osoit se proposer; mais la Reine & le peuple d'*Elide* le choisirent. Ainsi le fils de *Manilius* monta sur le trône; & sans porter atteinte à la liberté de la ville de *Veïes*, sa patrie, il obtint la couronne que les Oracles lui avoit promise.

Tome huitième.

Nos Lecteurs auront plus lieu d'être satisfaits de ce volume, que du précédent: quoique les faits en soient coupés par un long épisode, il fournit bien plus de situations & d'événemens intéressans.

Mérigène étant arrivé à Veïes, s'acquitta avec succès de la commission dont Clélius l'avoit chargé; & de l'aveu des Consuls

Consuls de Rome, il offrit le change de plusieurs Veïentins, prisonniers à Rome, contre le seul Horace. Manilius & sa république y consentirent, & Horace revint libre à Rome. Clélius voulut contraindre sa fille à lui donner la main; mais son cœur étoit fidèle au Prince de Clusium; & Horace lui-même étoit trop généreux, quoique toujours amoureux d'elle, pour la disputer à un rival aimé. Il prit le sage parti de ne point refuser Clélius, de peur de l'irriter, & pour qu'il ne formât point d'autres projets; mais il assura Clélie, qu'il n'étoit pas capable de penser à la contraindre, n'ayant pu réussir à lui plaire. Il chercha à justifier Aronce, en quoi il fut même aidé par Octave; il assura *Clélius* qu'il ne pouvoit pas croire qu'il eût été blessé par *Aronce*, ni concevoir comment l'épée de ce Prince s'étoit trouvée dans sa plaie.

Cependant *Horace* étant arrivé de *Veïes*, avoit donné aux Consuls un avis qui leur parut important; c'étoit que les *Veïentins* étoient possesseurs d'une statue, à laquelle étoit attachée l'espérance de dominer, non-seulement sur l'Italie, mais sur le monde entier. C'étoit une statue de *Pal-*

las, travaillée en Grèce avec beaucoup d'art : on prétend que *Tarquin* l'avoit fait venir pour la placer dans le capitole, parce que les plus fameux oracles avoient déclaré que la gloire d'être la capitale & la maîtresse du monde, étoit assurée à la ville dans le temple principal de laquelle cette statue seroit placée ; mais que *Tarquin* l'ayant encore dans son Palais quand il avoit été obligé de quitter Rome, il l'avoit cédée aux *Veïentins*, sans leur dire cependant de quelle conséquence étoit ce présent. Le jeune *Horace* avoit vu cette statue à *Veïes*, & en avoit appris le secret, quoiqu'il ne fût sçu que de peu de personnes.

Les Consuls s'occupoient des moyens de recouvrer cette statue, lorsqu'on vit entrer dans Rome, par le *Pont Sublicien*, un chariot de course traîné par des chevaux fougueux, qui, résistant à celui qui les conduisoit, l'emportèrent malgré lui dans la ville, & s'arrêtèrent devant la maison de *Clélius*. Le jeune Horace reconnut celui qui étoit dans le char pour *Telane*, neveu de *Manilius* ; & en reconnoissance des bons traitemens qu'il avoit reçus de son oncle, pendant qu'il étoit prisonnier,

il accueillit *Telane*, l'engagea à se reposer, & lui demanda par quel hasard il avait été entraîné ainsi de *Veies* à *Rome*. « L'on célébroit (dit Télane) des jeux dans » notre ville, & nos Magistrats avoient » promis, pour prix, au vainqueur, une » belle statue, dont *Tarquin* nous a fait » présent. J'ai concouru avec plusieurs au- » tres aux courses des chariots, & j'ai été » assez heureux pour l'emporter sur tous » mes rivaux; le prix m'a été adjugé: la » statue étoit placée au bout de la carriere; » mais quand je m'en suis approché, & » que j'ai voulu l'enlever pour la mettre » sur mon char, mes chevaux ont pris le » mors aux dents, & m'ont entraîné jus- » ques ici, sans que j'aie pu les retenir ».

On juge bien que ce discours fut rapporté aux Consuls, qui comprirent que la Déesse même se déclaroit pour *Rome* & qu'il étoit très-intéressant pour la République naissante de ramener la statue dans la ville. On redoubla donc de soins; on envoya des Députés à *Veïes*, & on déclara aux *Veïentins* qu'on garderoit *Télane* jusqu'à ce qu'ils envoyassent à Rome la statue qui paroissoit elle-même vouloir y passer. Pendant le cours de la négociation,

le neveu de *Manilius* fut très-bien traité chez *Clélius*. Les Dames de la société de *Clélie* lui parurent aimables; mais il distingua sur toutes, la charmante *Plotine*, objet des vœux d'*Amilcar*, & de plusieurs autres dont l'aimable Carthaginois n'étoit point jaloux, parce qu'il étoit sûr du cœur & de la sincérité de cette belle: il la laissoit plaire, étant certain d'être aimé.

La réponse de *Veïes* arriva enfin: la statue fut envoyée à Rome, s'y laissa conduire; & *Télane* retourna à *Veïes*, au désespoir de perdre de vue les beaux yeux de *Plotine*. On acheva de consacrer le temple de *Jupiter Capitolin*, & de le préparer pour recevoir la statue. Cette consécration se fit avec beaucoup de cérémonies, au milieu desquelles le vieux Consul *Horace* donna une preuve de piété & de zéle assez remarquable. Quelqu'un qui avoit envie de troubler la cérémonie (peut-être quelque émissaire de *Tarquin*) s'écria, dans le moment le plus intéressant, & lorsque le Consul faisoit les libations sur la victime, que son fils venoit d'être malheureusement tué. C'en étoit assez pour troubler le sacrifice; mais les sentimens Romains étoient déjà trop bien établis

dans le cœur des premiers Magistrats de cette ville, pour n'en pas bannir toute espèce de foiblesse. *Horace*, qu'on vouloit engager à remettre la cerémonie à un autre jour, répondit qu'il vouloit continuer ; que son fils étoit à la patrie avant d'être à lui, & qu'il en faisoit volontiers le sacrifice. Il continua donc, & eut la consolation, non-seulement d'avoir rempli ses fonctions avec courage, mais d'apprendre que le bruit que l'on avoit fait courir étoit absolument faux. Le temple de *Jupiter-Capitolin* étant en état de recevoir la statue, elle y fut placée. Cependant, malgré la complaisance que les citoyens de Veïes avoient eue de céder aux Romains ce trésor dont ils ne connoissoient pas tout le prix, la guerre continuoit toujours sur le même pied : les *Veïentins* étoient toujours alliés de *Tarquin* ; &, de plus, comme nous l'avons dit, il avoit acquis l'appui de *Porsenna*, en rendant à ce Roi, son fils (le Prince *Aronce*) sous la condition très-expresse que ce Prince abandonneroit le parti des Romains.

Il étoit fâcheux pour *Porsenna*, de ne pouvoir assurer l'exécution de cette condition, qu'en retenant son fils prisonnier

dans l'isle & le château situés au milieu du lac de Trasimène, dans lesquels il l'avoit confiné d'abord. Aussi *Porsenna* cherchat-il à l'en tirer, en le faisant changer de sentiment, & en l'obligeant à renoncer à *Clélie*, qui, après tout, étoit le grand lien qui l'attachoit aux Romains. La Reine *Gallérite*, encore plus affligée que le Roi son époux de la situation de son fils, se chargea du soin d'aller lui faire entendre raison : elle se rendit dans l'Isle sur le lac, & lui parla avec toute la tendresse dont étoit capable une mère qui avoit été elle-même si long-temps victime de l'amour. Elle lui proposa, de la part du Roi, d'épouser une Princesse de *Cere*, dont l'alliance étoit également noble & convenable à leurs intérêts ; & de suivre son père au siége qu'il se proposoit de mettre, conjointement avec *Tarquin*, devant Rome. *Aronce* ne voulut jamais entendre au premier article : quant au second, il répondit qu'il suivroit son père par-tout où il porteroit la guerre, le priant seulement de trouver bon qu'il ménageât ceux des Romains dont il avoit reçu des amitiés pendant tant d'années. *Gallérite* sentit bien que ce seroit inutilement qu'elle presseroit

ſon fils de faire un mariage ſi contraire à ſon inclination : « Mais, lui dit-elle, le » nom & la famille de *Clélius* ſont odieux » à *Porſenna* : tâchez de lui faire croire, » du moins pendant quelque temps, que » vous avez oublié *Clélie*. Feignez d'en » aimer une autre : la Princeſſe des Léon- » tins, qui eſt toujours ici, mérite aſſu- » rément votre eſtime & votre amitié : elle » vous accorde la ſienne. Paroiſſez avoir » pour elle un ſentiment plus vif ». *Aronce* à qui toute apparence de fauſſeté déplaiſoit, eut de la peine à y conſentir ; mais enfin il ſe détermina à ſuivre le conſeil de ſa mère, à condition que *Gallérite* mettroit la Princeſſe des *Léontins* dans le véritable ſecret de cette affaire ; & que Zénocrate, qui y ſeroit auſſi, ſeroit chargé de faire paſſer à *Clélie* des lettres qui l'empêcheroient de concevoir aucune alarme de cette feinte.

La Reine de *Cluſium* rendit compte à ſon époux du ſuccès de ſa négociation ſur le pied dont elle étoit convenue avec ſon fils. *Porſenna* en parut ſatisfait ; & , rappellant *Aronce* de ſa priſon, le fit venir auprès de lui, lui annonçant qu'il le char-

geroit incessamment de la conduite d'une partie du siége dont le projet l'occupoit.

Tandis qu'on en faisoit les préparatifs, *Valérius* se disposoit aussi à défendre cette ville. Il y faisoit construire un fort qui, étant en avant, couvroit une campagne agréable, garnie de maisons bien situées, dans lesquelles les Dames de la société de *Clélie* alloient passer les fêtes que l'on appelloit *Noménies*. Elles y étoient rassemblées chez *Valérie*, avec *Octave*, *Horace* & *Artémidore*, lorsqu'*Amilcar* y arriva, conduisant deux étrangères & un étranger, qu'il les assura être très-capables d'augmenter l'agrément de leur société. Quel fut l'étonnement d'Artémidore, lorsqu'il reconnut, dans ces deux étrangères, sa chère *Bérélise* & *Clidamire* ! Quant à l'homme qui les accompagnoit, on ne doutera pas qu'il ne fût capable de contribuer aux agrémens d'une société, quand on saura que c'étoit l'aimable *Anacréon*. Voici comment, & à quelle occasion, ces deux Dames étoient arrivées à Rome.

Tandis que *Bérélise* cherchoit à rejoindre *Artémidore*, en Italie, Aphranor, son pere, s'étoit remarié à une jeune femme qui ne pouvoit souffrir sa belle-fille. Les

querelles de ménage étoient bientôt devenues assez vives pour qu'*Aphranor* obligeât sa fille à se retirer à Léonte chez sa belle-sœur *Clidamire*. Quoiqu'elles ne s'aimassent pas trop l'une & l'autre, puisqu'elles étoient rivales, il fallut céder à l'autorité paternelle. Heureusement elle trouva *Clidamire* dans la disposition d'aller consulter quelque Oracle fameux, pour avoir l'interprétation de certains songes qui la tourmentoient. Bérélise avoit entendu parler des *sorts de Préneste*; c'étoient des Oracles que l'on consultoit dans cete petite ville d'Italie, à quelques lieues de Rome (*nous en parlerons plus bas avec plus de détail*). Elle détermina sa sœur à préférer cet Oracle, sachant bien qu'elle trouveroit immanquablement en Italie son cher *Artémidore*. *Anacréon*, qui se trouvoit par hasard à *Léonte*, ayant appris que ces deux Dames se proposoient de faire ce voyage, leur offrit de les accompagner. C'étoit un vieillard aimable, dont la compagnie ne pouvoit donner aucune prise à la médisance; car il avoit à-peu près soixante ans; mais il étoit gai, doux & galant, & très-propre à adoucir l'ennui du voyage par des contes agréables & tou-

jours courts, des vers charmans, dont il avoit composé les uns dans sa jeunesse, d'autres dans un âge plus mûr, & dans le même goût. Il jouoit de la lyre avec agrément, & s'accompagnoit en chantant de petits couplets, dont les vers lui étoient inspirés par les Muses, & les airs par les Amours. *Bérélise* & *Clidamire* furent charmées d'avoir un pareil compagnon de voyage; & elles arrivèrent avec lui à Rome, où elles trouvèrent Amilcar qui leur fit entendre qu'au milieu des troubles de la guerre, elles ne pouvoient pénétrer jusqu'à Préneste; qu'il falloit qu'elles attendissent que les chemins fussent libres, & que cependant elles se reposassent dans la compagnie des Dames respectables & aimables, auxquelles il les présenta. La rencontre d'*Artémidore* enchanta *Bérélise*; & quoique la présence de *Clidamire* les gênât beaucoup, ces deux amans n'en jouirent pas moins du plaisir de se revoir. *Amilcar*, pour empêcher qu'on ne prît trop garde à eux, fit beaucoup valoir auprès des Dames Romaines les talens d'*Anacréon*, & le pria de chanter pour elles, & de débiter ses plus jolis vers. Il y consentit de très-bonne grace.

Mademoiselle de Scudéry ne nous rapporte aucune de ces chansons. Persuadés que nos Lecteurs désireroient connoître quelques-unes de celles que pût débiter *Anacréon* à ces Dames, nous allons chercher dans les œuvres même de ce Poëte Grec, (source dans laquelle l'Auteur de *Clélie* auroit pu puiser aussi-bien que nous) de quoi suppléer à la négligence de Mademoiselle de Scudéry.

Imitation de plusieurs Odes d'Anacréon, sur sa vieillesse.

Ne fuyez point mes cheveux gris;
Jeunes beautés je vous ressemble,
Et comme vous, j'unis ensemble
Vif incarnat, blancheur de lys.
Si votre teint est blanc, & vos lèvres vermeilles,
Mes cheveux sont blanchis, & mon teint animé
Prouve bien qu'aux plaisirs j'ai consacré mes veilles:
En Silène nouveau, Bacchus m'a transformé;
Belles, permettez que j'admire
De près tant de charmes vainqueurs,
Et ne banniſſez pas de votre aimable empire;
L'heureux mortel qui porte vos couleurs.

IMITATION de l'Ode huitième d'Anacréon.

Cédant aux douceurs du repos,
Le sommeil sur mes yeux répandoit ses pavots ;
Je me crus transporté dans l'Isle de Cythère,
L'amour m'avoit rendu les feux dont je brûlois
Quand commençant ma brillante carrière,
Au-devant de s plaisirs je courois, je volois :
Douce erreur, flatteuse chimère !
Pendant toute une nuit j'ai cru jouir encor
Des douceurs de mon âge d'or ;
Je passois des bras de Glycère
Dans ceux d'Elise & de Cloris ;
Sur mes plus fiers rivaux je remportois le prix,
Et méprisois leur jalouse colère.
Par le jour réveillé, je me suis apperçu
Que je n'avoit fait qu'un beau songe ;
Mais qu'il est doux d'être déçu
Par un délicieux mensonge !
Dieu d'Amour, malgré ton pouvoir
Tu ne saurois me rendre ma jeunesse :
Ah ! du moins donne-moi l'espoir
De rêver chaque nuit, ainsi, dans ma vieillesse.

Quand Anacréon eût chanté ces deux Odes qui furent applaudies : « Je viens » de réciter mes derniers vers, dit-il » aux Dames Romaines ; c'eſt ainſi que » je me conſole de voir arriver l'âge, où, » au lieu des vrais plaiſirs, on n'a plus à » eſpérer que des adouciſſemens à ſes pei- » nes. Mais en attendant que je me retire, » dans l'eſpérance que l'amour m'enver- » ra encore un ſonge favorable dont vous » ſerez l'objet, je vais vous réciter une » des chanſons que j'ai compoſées dans » ma jeuneſſe, & qui ait eu le plus de » ſuccès. Ce fut l'aimable Zélis qui me » l'inſpira : elle peut vous être auſſi juſte- » ment appliquée ; & même, pour vous » la rendre plus perſonnelle, j'y ai ajouté » quelques vers relatifs à la façon dont je » vois que les Dames ſe coëffent à préſent » à Rome * ».

* Les Dames Romaines portoient alors des coëffures très-élevées.

IMITATION de l'Ode vingtième d'Anacréon.

Ne reparoîtras-tu jamais,
Siècle heureux des métamorphoses !
Si quelque jour tu renaissois,
Que je voudrois être de choses,
Pour approcher ma Zélis de plus près!
Je voudrois être sa chaussure,
Pour serrer toujours la mesure
D'un de ses plus piquans attraits.
Jupon, ruban, ou jarretière,
Quels trésors me seroient connus !
Si j'étois la ceinture entière,
Je serois celle de Vénus.
Courant de merveille en merveilles,
Perle ou diamant, j'ornerois
Ses bras, son sein, son col, ou ses oreilles,
Richement je releverois
L'éclat d'un teint parfait, de deux lèvres merveilles,
De deux yeux où l'amour puise ses plus beaux traits.
Si ma Zélis pouvoit être embellie,
Riche tribut des mines de l'Asie,
Ah! c'est moi qui l'embellirois.
Mais daigne m'excuser, je ne voudrois point être
Cette plume qu'on voit paroître

Sur les sommet de tes cheveux ;
De l'inconstance emblême malheureux ;
Trop loin de toi, Zélis, elle flotte égarée.
J'aime mieux, toujours amoureux,
Baiser les pieds d'une amante adorée,
Puis m'élevant un peu, lire dans ses beaux yeux ;
Attendre l'heure fortunée,
En profiter si-tôt qu'elle est sonnée,
Que planant sur sa tête, atteindre jusqu'aux cieux.

Lorsque Anacréon eut débité quelques-unes de ses chansons, *Amilcar*, pour laisser reposer le Poëte de *Théos*, dit aux Dames : « *Après ce que vous venez d'entendre, vous ne serez point étonnées d'apprendre que les talens & la gloire de celui que vous venez d'admirer, ont été prédits, il y a plus de 400 ans, au Poëte Héſiode, dans un ſonge Prophétique qu'il eut ſur le mont Hélicon. Je le ſais, parce que je poſſéde un manuſcrit précieux que j'ai rapporté de Grèce, & qui contient la vie du grand Héſiode. Comment?* lui répliqua-t-on, *la vie d'Héſiode eſt très-inconnue. Tout ce que nous ſavons de lui, c'eſt qu'il étoit contemporain d'Homère*». Amilcar propoſa de le leur faire mieux connoître :

elles acceptèrent ; & il se mit à raconter, suivant son goût & son usage, d'un ton enjoué, l'histoire de ce Poëte, dans laquelle est compris le récit de son songe prophétique.

Nous renvoyons à la fin de l'extrait de ce volume, celui de l'un & de l'autre, pour ne pas interrompre la suite des faits.

Aronce remis en liberté, entreprit une course assez hasardeuse, mais qui lui réussit. Il se rendit incognito à Rome, y vit avec mystère sa chère Clélie, & l'assura que son prétendu amour pour la Princesse des Léontins, n'étoit qu'une feinte, & qu'il lui restoit toujours sincèrement attaché. Il la persuada, & se justifia ensuite parfaitement sur la blessure d'Octave ; il s'étoit assuré que c'étoit un soldat de Tarquin (qui lui avoit enlevé son épée quand il l'avoit fait prisonnier), qui avoit blessé le frère de Clélie avec cette même épée.

Un autre éclaircissement qu'Aronce donna pendant son court séjour à Rome, ce fut celui de la naissance de Plotine. Cette aimable fille n'étoit point d'Ardée,

comme on le croyoit ; mais elle avoit été, fort jeune encore, confiée à la grande Veſtale, ſœur de Clélius. Cette Prêtreſſe, en mourant, avoit commencé à révéler le ſecret de ſa naiſſance ; mais ſon dernier ſoupir avoit arrêté ſon aveu : un vieillard qu'Aronce ramena avec lui, & qui avoit été long-temps priſonnier dans cette Iſle ſituée ſur le lac de Traſimène, acheva d'éclaricir ce myſtère. Plotine étoit fille de Clélius d'un premier lit, & par conſéquent ſœur de Clélie. Amilcar n'en fut que plus attaché à Plotine.

De retour au camp de Porſenna, Aronce s'apperçut que la Princeſſe des Léontins avoit des ſentimens tendres pour Zénocrate qui étoit reſté à Rome avec Artémidore. Loin d'en être affligé, il en eut de la joie, & n'en raſſura que mieux ſa chère Clélie, ſur les conſequences de l'amour qu'il feignoit pour la Princeſſe Sicilienne.

Cependant Porſenna, ignorant tout ce que nous venons de dire, preſſoit le ſiège de Rome ; & ayant conduit ſon fils à la tête de ſon armée, il la fit inveſtir de toutes parts. La Reine & la Princeſſe des

Léontins furent placés dans un château, couvert dans l'armée Toscane. Aronce fut chargé de l'attaque du mont Janicule. Pour s'emparer de cette colline, l'une des sept sur lesquelles Rome étoit située, il falloit emporter le Pont Sublicien, défendu par le jeune Horace, & par le brave Mutius. Aronce, forcé de les combattre, les attaqua avec vigueur, & blessa d'abord Mutius à la main; de sorte que celui-ci fut obligé de se retirer. Horace restoit seul pour défendre le Pont; & les deux rivaux se conduisoient avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils étoient sûrs d'être vus de Clélius & de Clélie, dont la maison se trouvoit sur le Janicule. Cependant comme la garnison de Rome étoit divisée de tous les côtés, ne sachant où seroit la plus forte attaque, & voyant que les troupes Toscanes s'étoient rassemblées en grand nombre vis-à-vis du Pont, Horace, convaincu qu'il étoit le plus foible, prit un parti généreux, mais bien dangereux. Il ordonna à ses gens de couper le Pont derrière lui, & restant seul avec cinq ou six braves à l'extrémité du côté des ennemis, il se défendit en lion. Ses

compagnons succombèrent, & il étoit presque seul, lorsqu'il eut avis que le Pont étoit coupé derrière lui. Alors il n'hésita pas à se jetter tout armé dans le Tibre, & après avoir fermé le chemin de la ville aux assiégeans, il chercha à regagner la rive du côté de Rome. L'étonnement des Toscans fut extrême, & l'on chercha de toutes parts à l'accabler de traits. Mais Aronce ordonnant à ses soldats de le ménager, lui laissa la liberté de retourner dans la ville, avec son bouclier criblé des flèches ennemies, & une seule blessûre à l'œil. Cependant le chemin de Rome se trouva, par cette manœuvre hardie, fermé aux troupes Toscanes, & il fallut prendre de nouvelles mesures pour y pénétrer.

Telle est la suite des faits contenus dans le huitième volume. Occupons à présent nos Lecteurs de l'histoire du Poëte Hésiode, & du récit de son rêve Prophétique.

Hiſtoire d'Héſiode.

Héſiode deſcendoit d'*Orphée*. Dius, ſon père, vivoit dans le bourg d'Aſcra, en Béotie : il étoit parent d'*Homere*. Son éducation fut confiée à un Grand-Prêtre d'un temple des Muſes, ſitué au pied du mont Hélicon. Cependant il ne ſe perfectionna d'abord que dans les exercices du corps, & devint un des plus adroits, des plus braves & des plus aimables jeunes hommes de ſon temps. Il négligea les talens de l'eſprit, l'éloquence & la poéſie. Un jour qu'il dormoit ſur les bords de l'Hypocrène, la Muſe *Calliope* lui apparut en ſonge, & lui reprocha de ne pas profiter des diſpoſitions favorables où étoient pour lui *Apollon* & les *Muſes*. Elle l'aſſura que s'il vouloit cultiver l'art des vers, les ſiens ſerviroient un jour de modèle à une foule preſque infinie de Poëtes illuſtres, qui, marchant ſur ſes traces, ſe rendroient fameux, non-ſeulement dans la Grèce, mais dans l'Italie & dans tout le reſte de l'Europe. Elle ne ſe borna pas à lui parler de ſes Diſciples en général, elle lui montra les principaux

d'entr'eux, & lui expliqua quel seroit leur genre de mérite.

Cette revue de tous les Poëtes Grecs, Latins, Italiens & François, accompagnée d'anecdotes, de réflexions & de jugemens sur leurs personnes & sur leurs ouvrages, occupe près de cent pages dans le Roman de Mademoiselle de *Scudéry*: nous nous garderons bien de les copier; mais nous en rapporterons quelques traits, après avoir achevé d'extraire l'Histoire d'*Hésiode*, qui occupe 350 pages.

Hésiode, enchanté de ce songe, & entraîné par les grandes espérances qu'on lui donnoit, résolut de se livrer à la poésie, & eut bientôt un nouveau motif pour cultiver cet aimable talent. Dans la même journée, une jeune personne, suivie de deux jeunes gens, vint se désaltérer à la fontaine d'Hypocrène. Hésiode en devint amoureux. Elle s'appelloit Climène, & étoit, ainsi que ses deux frères qui l'accompagnoient, du pays de Locres. Ils se rendoient à une certaine fête des Amours, qui se célébroit à quelque distance de l'Hélicon. Le nouveau Poëte les y suivit: on y disputoit un prix de chant & de Poésie; il

concourut, & le remporta, à la faveur d'un in-promptu que lui inſpirèrent les beaux yeux de Climène. Ce ſuccès découvrit ſon talent, & commença à le rendre célèbre. On lui parla de la magnificence de la Cour de *Locres*; du goût du Roi & de ſon favori *Lyſicrates* pour les arts : il s'y rendit, & y fut accueilli avec diſtinction. Bientôt il prouva qu'il étoit digne de la conſidération qu'on lui témoignoit. Ce fut là qu'il fit ce beau & grand Poëme ſur l'Agriculture & l'Aſtronomie, qui a ſervi de modele aux Géorgiques de *Virgile*. Il l'intitula, *les Ouvrages & les Jours*. Bientôt après, il publia ſa *Théogonie*, ou *Généalogie des Dieux*, ſource brillante de notre *Mythologie*; enſuite *le Bouclier d'Hercule*, Poëme dans lequel il célèbre les perſonnes illuſtres du temps qui l'avoit précédé, & ſur-tout les Dames; car, comme il étoit galant, il crut devoir s'attacher à louer le beau ſexe, différent d'*Homère* en cela, qui n'a preſque célébré que des Hommes & des Guerriers. Enfin, *Héſiode*, en publiant la fable de l'*Epervier & du Roſſignol*, a fourni le modèle de toutes les fables dans le goût d'*Eſope*.

Ces morceaux, tantôt sublimes, tantôt charmans, lui valurent des prix à tous les jeux, entr'autres un trépied d'or qu'il obtint a Delphes, & qu'il consacra dans le temple des Muses. *Homère* disputa ce prix à son cousin *Hésiode*, & *Homère* fut vaincu ; mais il se consola, comme tant d'autres Poëtes, en accusant le Public Grec de ne pas se connoître en Poésie. Il semble que la postérité ait justifié ce reproche.

Le reste de l'histoire d'*Hésiode* (dans Mademoiselle de *Scudéry*) est fort long, & ne nous a point paru intéressant. Il arrive bien des aventures à sa *Climène* à la Cour de *Locres*. *Lysicrates*, favori du Roi, en est d'abord amoureux, & *Climène* est assez disposée à répondre à l'amour de ce courtisan, qui est assez aimable ; mais le Roi l'ayant vue, & en étant devenu lui-même épris, *Lysicrates* a la bassesse de sacrifier sa maîtresse à son maitre. Les deux frères de *Climène*, favorisent aussi l'amour du Monarque, que la belle rejette. Enfin, elle s'enfuit, & concerte sa fuite avec *Hesiode*. Les deux frères, & *Lysicrates*, les poursuivent. Ils atteignirent *Hésiode*,

& le tuent près d'un Temple de Jupiter-Néméen, sur le bord de la mer. *Climène* se réfugie dans un Temple de Neptune, & y entre au moment que le Grand-Prêtre chantoit un hymne en l'honneur du Dieu, composée par *Héſiode*. Neptune, touché de cette belle prière, fait un miracle. Un dauphin paroît sur les eaux, &, s'approchant du rivage, il dépose le corps du malheureux Poëte, percé de coups, aux pieds de *Climène*. La belle, en l'embrassant, expire de douleur. Les deux frères revenoient triomphant du service qu'ils prétendoient avoir rendu au Roi en assassinant celui qui enlevoit leur sœur; mais ils trouvent cette sœur morte : des chiens marins se jettent sur eux & les dévorent. Ainsi finit l'histoire d'Héſiode.

Les Lecteurs penseront, sans doute, d'après les faits qu'ils viennent de lire, que ce n'étoit pas là la plus curieuse partie du Manuscrit d'*Amilcar;* ils auront raison. Les détails du songe sont bien plus piquans, puisque l'on y apprend le jugement que l'on doit porter de tant de Poëtes qui ont versifié pendant plus de deux mille cinq cents

ans,

ans, qui se sont écoulés depuis *Hésiode* jusqu'à Mademoiselle de *Scudéry*.

Nous avons promis d'offrir quelques traits de ce singulier songe, en voici :

Phémonoé, *Pithie*, ou Prêtresse *d'Apollon*, dans son temple de *Delphes*, est la première femme qui ait fait des vers. Peu de personnes de son sexe l'ont imitée : cependant on peut dire que la Poésie doit bien plus aux femmes qu'aux hommes ; car tous les jolis vers que les femmes n'ont pas faits, elles les ont inspirés.....

Amphion ajouta trois cordes à la lyre (qui en avoit déjà quatre), & il tira un si grand parti de cet instrument, qu'on dit que ce fut en en jouant qu'il construisit les murs de *Thèbes* (cela signifie qu'il adoucit l'esprit & les mœurs des habitans de la *Béotie*, & leur persuada de bâtir une ville).....

Comme Mademoiselle de *Scudéry* portoit dans sa société le nom de *Sapho*, ce qu'elle dit de sa Patrone peut mériter quelqu'attention. Selon elle, *Sapho* étoit brune, très-médiocrement belle ; mais

assez bien faite. Il nous reste peu de ses vers ; cependant son nom & son amour feront immortels. Le caractère de sa poésie, délicate & passionnée, est presque inimitable. Elle mourut victime de l'inconstance d'un amant dont la beauté l'avoit séduite, & qui avoit paru d'abord répondre à ses sentimens. Il n'appartient qu'aux cœurs délicats de supporter l'indifférence, & de succomber à l'infidélité...

Théognis sera le premier qui donnera des préceptes de morale en vers ; il entrera dans l'éducation des enfans des Grecs, d'apprendre par cœur les vers de *Théognis*. Plus de deux mille ans après, un homme d'Etat, nommé *Pibrac*, rendra le même service à la Jeunesse Françoise, en publiant des Quatrains : la Poésie n'en sera point brillante, mais la morale en sera pure, & le raisonnement excellent.....

Pindare, malgré sa sublimité, sera vaincu cinq fois dans les Jeux Olympiques, par la savante Corinne. Il est vrai qu'elle se servira du Dialecte Ionien, & Pindare du Dorique : mais le véritable avantage qu'elle aura sur le Poëte Thébain, sera une imagination plus vive, plus bril-

lante, & plus de délicateſſe. Pindare, loin d'être irrité contre un tel vainqueur, lui demandera, de bonne foi quel eſt ſon ſecret. « J'emploie, lui dira-t-elle, des fic- » tions ». D'après cet avis, le Poëte entreprendra un Ouvrage, où il les prodiguera & les accumulera outre meſure. « Vous vous êtes trompé, lui dira alors » la femme de goût; il faut ſemer du » grain, ſi l'on veut avoir une belle moiſ- » ſon; mais il ne faut pas que ce grain s'é- » touffe lui-même, & il ne doit y en avoir » qu'une quantité raiſonnable..... »

Nous voici, dit Amilcar, parvenu à l'article d'Anacréon.

Ah! interrompit alors le Poëte qui l'écoutoit, ſi Calliope a dit mon ſecret, ne le répétez pas. Ne craignez rien, repliqua Amilcar; elle m'a dit que vos vers ne vous ſeroient point inſpirés par les Muſes, mais par votre cœur; & ce ſecret ne vous fait qu'honneur. Mais dites-moi, je vous prie, ſi une anecdote qui vous regarde, & a été prédite ſur vous, eſt véritable? On prétend que, dans votre jeuneſſe, courant après une jeune fille, vous culebutâtes une nourrice qui tenoit dans ſes

bras une enfant : quoiqu'elles ne se fissent pas grand mal, la nourrice irritée, souhaita que cette enfant, que vous mettiez en grand danger dès la première année de sa vie, vous rendit par la suite tous les maux que vous aviez risqué de lui faire. L'augure, dit-on, s'est accompli. Quinze ans après, cette enfant devenue charmante, vous a fait tourner la tête ; & comme vous n'étiez plus jeune, vous avez souffert en l'aimant bien plus qu'elle n'avoit pu souffrir lorsque vous renversâtes sa nourrice..... Je suis obligé d'en convenir, répondit Anacréon ; & ma foi, j'avois besoin de cette expérience pour croire aux augures & aux oracles.....

L'illustre *Sophocle*, âgé de 85 ans, n'opposera à ceux qui voudront le faire interdire, qu'une Tragédie, qui lui eût fait une réputation immortelle, s'il ne l'avoit pas déjà acquise.....

Euripide, fait prisonnier par des soldats barbares, adoucira non-seulement leur férocité par la lecture de ses vers, mais il les attendrira au point qu'ils lui offriront d'être eux-mêmes ses esclaves.....

Ménandre sera le premier qui sentira

que la Comédie doit être la peinture des mœurs. Cependant, quoiqu'il doive faire cent neuf Comédiens, huit seulement remporteront le prix; tant il est vrai qu'il est difficile que ceux-même qui vivent dans le monde, en fassent une peinture toujours fidelle & agréable! Son rival Philémon remportera souvent l'avantage sur lui. Celui-ci, sûr de son talent, lui dira en riant: *N'as-tu point de honte de m'avoir vaincu?* Tous deux auront raison: le pinceau de Ménandre sera plus correct; le coloris de Philémon plus vrai. Le grand mérite qu'on cherche dans un portrait, c'est la ressemblance. Philémon vivra quatre-vingt-dix-sept ans, & composera quatre-vingt-dix Comédies.....

Calliope, continua *Amilcar*, fit voir en songe à *Hésiode*, après les Poëtes Grecs, les Poëtes Latins. *Plaute*, lui dit-elle, quoique simple garçon Meûnier ou Boulanger, surpassera *Aristophane* dans l'art de faire des Comédies. Les Drames Latins de *Plaute* seront plus simples, moins allégoriques; dès-lors ils peindront mieux les mœurs, & seront plus propres à corriger les ridicules. *Térence*, en imitant

Ménandre, le surpassera aussi. Faut-il s'en étonner ? Quoique simple affranchi, il sera guidé dans ses compositions par deux personnages illustres & du meilleur goût, *Lélius & Scipion l'Africain*. . . . .

O *Virgile !* tu surpasseras *Théocrite* dans tes Églogues : tes Géorgiques t'égaleront à *Héſiode*, & ton Enéïde t'approchera d'*Homère ;* mais si ces beaux & grands Ouvrages te rendent chers à la postérité, tu le seras à tes contemporains par la douceur de tes mœurs, & l'aimable simplicité de ton caractère. . . . . .

Catule & *Martial* feront l'un & l'autre des Epigrammes Latines ; mais quelle différence entre ces deux Poëtes ? On dira que les Epigrammes de Martial ne sont piquantes qu'à la fin, parce qu'il se contente de les finir par un seul trait ; & que celles de *Catule* sont Epigrammes par-tout, parce qu'il n'y a pas un seul mot, une seule expression qui n'ait son sel & son mérite. . . . . .

Treize ou quatorze siècles après, l'Italie recommencera à produire des Poëtes dignes d'estime. *Dante* sera le premier ; mais il ne fera briller que quelques étincelles

d'un génie non encore réglé. *Pétrarque* se fera grand honneur en chantant la passion que lui aura inspirée la belle *Laure* ; mais il mettra dans ses vers trop d'esprit & trop d'art, pour qu'on le croye véritablement épris. Le sentiment s'exprime plus naturellement. L'imagination brillera dans le Poëme que doit composer l'*Arioste*, que ses compatriotes surnommeront *le Divin*. L'inégalité de ses idées produira une variété charmante qui attachera ses Lecteurs au point que ceux qui auront commencé la lecture de son grand Ouvrage, ne pourront s'empêcher de l'achever sans interruption. Le *Tasse* aura l'imagination plus sage & plus reglée : il mettra beaucoup plus d'art dans la conduite de son Poëme, & sa versification sera mieux travaillée que celle de l'*Arioste*. Outre un grand Poëme épique, il sera, pour ainsi dire, l'inventeur de la Pastorale, & en donnera un parfait modèle dans son *Aminthe*. Hélas! ce Poëte si sage mourra fou : l'amour brouillera sa cervelle ; & l'*Arioste*, ce Poëte si fou, sera un homme très-sage ; & même ayant été chargé d'un gouvernement, il s'y attirera l'estime générale.....

Le ſonge d'*Héſiode* eſt ſi long, que *Calliope* lui montre même juſqu'à nos Poëtes François. Après lui avoir parlé de *Jean de Meun*, Auteur du Roman de la *Roſe*, & du Chanſonnier *Thibaut*, *Roi de Navarre*, elle prédit que *Marot* ſera le plus aimable, le plus gai, le plus naturel & le plus galant des Poëtes François du premier âge. Ses Epigrammes vaudront, dit-elle, celles de *Catule*; quelques-unes de ſes chanſons, celles d'*Horace*, & peut-être même celles d'*Anacréon*.....

Anacréon, qui écoutoit la lecture d'*Amilcar*, l'arrêta en cet endroit, en aſſurant qu'il ne craignoit pas des rivaux qui ne devoient lui diſputer la gloire de primer dans ſon genre que bien des ſiècles après ſa mort. Non, reprit le Carthaginois, aimable Anacréon, ils ne chercheront jamais qu'à vous imiter : ils ſe feront même honneur quelquefois de vous traduire. Vous aurez, dans tous les pays & dans tous les ſiècles, nombre d'Imitateurs & de Diſciples. Heureux ceux qui pourront parler, à peu près comme vous, le langage du cœur, & celui du plaiſir.....

Deſportes ſera le premier des Poëtes

François à qui son talent procurera une véritable opulence ; & le souvenir de sa fortune durera plus que celui de ses vers. *Théophile* mourra fou comme le *Tasse*, aura l'imagination aussi déréglée que l'Arioste ; mais son talent pour la Poésie ne sera que médiocre. Cet Auteur ne mérite pas qu'on s'arrête long-temps à en parler ; il ne sera pas digne d'être fou.

Enfin la France sera gouvernée par un grand homme, dont les résolutions politiques feront le destin de l'Europe ; dont les plans d'Administration décideront du sort de la France, & dont le goût éclairé assurera dans ce pays la gloire des Lettres. *Richelieu* sera le fondateur d'un Tribunal Académique, qui pendant plusieurs siècles donnera des loix à la Littérature Françoise. La justesse des expressions & celle des idées, se tiennent de trop près pour qu'en réglant les unes, on ne rectifie pas les autres : en apprenant à un peuple à bien parler, on lui apprend aussi à bien penser. O ! mon cher *Hésiode*, (dit en ce moment *Calliope*,) je borne ici la longue énumération que je vous ai faite des Poëtes qui doivent se signaler après

vous. Tant que le grand établiſſement dont je viens de vous parler, ſe ſoutiendra en France, conformément au génie du grand homme qui l'a inſtitué, la gloire littéraire de la Grèce, le Parnaſſe, l'Hélicon, le Temple des Muſes, y ſeront tranſportés.

Dans le Roman de *Clélie*, le ſonge d'*Héſiode* ne finit pas encore ici: mais nous croyons devoir nous arrêter.

Tome neuvième.

La valeur avec laquelle *Horace* avoit défendu le *Pont Sublicien*, avoit empêché les Troupes de *Porſenna*, à la tête deſquelles étoit *Aronce*, de s'emparer du mont *Janicule*; mais la ville n'en étoit pas pour cela moins environnée de troupes ennemies, & les Tarquiniens ayant jetté deux Ponts de bateaux ſur le Tibre, au-deſſus & au-deſſous de la ville, les différentes parties des troupes des aſſiégeans pouvoient ſe communiquer, & aucuns vivres ne pouvoient entrer dans

Rome. Le peuple commençant à souffrir de la famine, le Sénat résolut de forcer le Pont pour faciliter l'entrée aux subsistances que l'on pouvoit tirer de la campagne. *Horace* & *Herminius* furent chargés de cette expédition, & s'en acquittèrent avec beaucoup de valeur; ils laissèrent aller au fil de l'eau des bateaux chargés de matières combustibles : & y ayant mis le feu, le Pont de bateaux des assiégeans s'enflamma, & les assiégés ayant en même-temps fait deux sorties pour empêcher les *Tarquiniens* d'éteindre le feu, le Pont fut brûlé ; & les assiégés ayant pénétré dans la fertile campagne d'*Ostie*, ramenèrent à Rome une grande quantité de vivres. Le Syracusain *Thémiste* se trouva dans cette occasion du côté des Romains, & ayant apperçu son rival, le Prince de *Messene*, dans le parti opposé, il courut sur lui ; ils se battirent avec acharnement, & le dernier fut mortellement blessé.

Artémidore le fut aussi grièvement dans une fausse attaque qui se faisoit en même-temps du côté du mont *Janicule*, pour détourner *Aronce* de l'attention qu'il

auroit pu donner à ce qui se passait du côté de l'armée de *Tarquin*. Le Prince des Léontins fut rapporté dans Rome, & livré aux soins de *Bérélise* & de *Clidamire*, qui dans ce moment se disputoient l'honneur de le rappeller à la vie, toutes deux de bonne-foi, mais par des motifs bien différens : la tendre *Bérélise* éprouvoit une douleur vive & sincère ; celle de *Clidamire* n'étoit que par son ambition.

Pendant ce temps, *Mutius*, Républicain zélé, soldat déterminé, & toujours amoureux de *Valérie*, qu'il vouloit mériter par quelque coup d'éclat, conçut un projet qu'il ne voulut communiquer à personne, & qu'il pria les Consuls de lui laisser exécuter, les assurant qu'il étoit nécessaire au salut de l'Etat. On le laissa sortir de la ville, déguisé en soldat Toscan : par des chemins détournés qui lui étoient connus, il parvint dans le camp & jusques à la tente du Roi de *Ciusium*. Il vit alors dans cette tente un homme de bonne mine, & vêtu de pourpre, qui faisoit distribuer aux soldats Toscans leur solde en sa présence. Comme cette fonc-

tion n'étoit pas, dans ce temps, regardée comme indigne des Rois, & qu'elle leur étoit au contraire communément réservée. *Mutius* le prit pour *Porsenna*, &, s'approchant de lui sans rien dire, lui plongea son poignard dans le cœur. Cette action aussi imprudente que cruelle, étonna toute l'armée, & on dit qu'il falloit mener l'assassin au Roi. Il comprit alors qu'il avoit manqué en quelque façon son coup, & n'avoit point, comme il se l'imaginoit, délivré Rome du défenseur de son ennemi. Cependant on le traîna enchaîné devant le Monarque Toscan, qui présidoit un peu plus loin à un sacrifice. *Mutius* se présentant devant lui, avec une fermeté farouche, *qui es-tu* (lui dit le Roi,) *& qui a pu t'induire à commettre le meurtre dont tu viens de te rendre coupable ? Je suis Chevalier Romain*, (répondit-il,) *& c'est toi, soutien des tyrans de ma patrie, que je voulois frapper. Je me suis mépris ; mais apprends que si tu as échappé à mes coups, tu ne te sauveras pas de ceux que te préparent trois cents de mes compatriotes, tous jeunes & braves, & qui comme moi ont juré ta perte.*

Un pareil discours devoit irriter le Roi du Clusium, & il produisit cet effet. *Porsenna* condamna *Mutius* à subir les plus cruelles tortures, pour parvenir à connoître ses complices; mais le Romain se trouvant dans ce moment auprès de l'autel du sacrifice, & quoique entouré de soldats, ayant les mains libres, il porta son bras droit au milieu des flammes qui brilloient sur l'autel, & l'y tenant avec assurance : *tyran*, dit-il, *juges par ce que je fais dans ce moment, si les tortures pourront me faire quelque impression, & m'arracher le nom de mes amis! d'ailleurs que te serviroit-il de chercher à les connoître?* . . . . .

Aronce, qui arriva dans ce moment, appaisa la colère du Roi son père, quelque juste qu'elle fût; & celui-ci ordonna seulement qu'on gardât sévèrement *Mutius* dans une tente. Le Prince lui fit entendre que les Romains ne le haissoient pas personnellement, mais seulement à cause de la protection qu'il accordoit à *Tarquin*; celui-ci, & la cruelle *Tullie*, vinrent en vain faire de nouveaux efforts pour réchauffer la colère de *Porsenna*;

la Princeſſe des *Léontins* ſe joignit à *Aronce*, & ils ſe retirèrent très-mécontens. Bientot on apprit à *Porſenna*, qu'ils cherchoient à ſéparer leurs troupes des ſiennes : il n'en parut point fort inquiet ; il renvoya même *Mutius* à Rome, avec *Celer* & *Telano*, qui étoient auſſi ſes priſonniers, leur donnant ordre de ſignifier aux Romains, que s'ils vouloient rendre à *Tarquin* tous les anciens biens de ſa famille ſitués hors de Rome, ou la valeur de ceux qui étoient trop près de la ville, & reſtituer à lui-même *Porſenna* quelques portions du terrein de *Cluſium*, dont les Républicains s'étoient emparés, il étoit prêt à faire la paix avec eux : qu'en attendant, ils arrêteroient une trève pour le temps dont ils conviendroient, & qu'il demandoit pour ôtages vingt jeunes perſonnes de la ville, & vingt enfans de Sénateurs.

Mutius, porteur de propoſitions auſſi agréables, fut reçu dans la ville avec applaudiſſement : le Sénat, ſans approuver le coup hardi qu'il avoit voulu faire, rendit juſtice à l'intrépidité avec laquelle il s'étoit conduit, & lui aſſigna des champs

auprès de Rome, qui furent & sont encore nommés, de son nom, *les champs Mutiens*. On lui donna en même temps le surnom de *Scevola*, c'est-à-dire, *Gaucher*, parce qu'ayant tenu long-temps sa main droite sur le feu, il ne lui étoit plus possible de s'en servir. On tira au sort les jeunes personnes & les enfans qui devoient passer en qualité d'ôtages au camp de *Porsenna*; & comme on ne choisit que parmi les filles de la première distinction, *Clélie* & *Plautine* furent du nombre. Avant le départ de celles-ci, *Clélius* la reconnut publiquement pour sa fille, en avouant qu'elle étoit née d'une Dame d'*Ardée*, qui étoit déjà veuve & mère d'*Horace*, quand *Clélius* en devint amoureux. Il l'épousa secrètement, & elle mourut en couche de *Plotine*. *Clélius* alors épousa *Sulpicie*, dont il eut *Clélie*.

Valérie, *Hermilie* & *Collatine* furent aussi du nombre des ôtages. Dès qu'elles furent parties, les troupes Toscanes se retirèrent jusqu'à une certaine distance. Les belles Romaines furent reçues au camp Toscan avec applaudissement, & même avec enthousiasme: on juge combien

Aronce fut enchanté de revoir sa chère *Clélie!* Mais sa joie ne fut pas de longue durée. *Porsenna* défendit bientôt à son fils d'avoir aucun commerce avec la fille de *Clélius* : elle étoit réduite à ne voir que la Reine *Galérite*, & la Princesse des *Léontins*. La première voyant l'objet de la passion de son fils, le trouva si aimable, qu'il fut entièrement justifié dans son cœur. La seconde se plaignoit & consoloit *Clélie* tout de son mieux. *Zenocrate* étoit allé à Rome, savoir des nouvelles d'*Artémidore*, de la part de la Princesse des *Léontins* sa sœur; il en rapporta d'assez bonnes : & c'est à cette occasion que *Clélie* ayant paru desirer de savoir l'histoire de cette Princesse, il la lui raconta.

Nous allons donc enfin apprendre dans le neuvieme volume de ce Roman, l'histoire de la Princesse des Léontins, après en avoir entendu parler si avantageusement dès le premier.

Hiſtoire de Liſimène, Princeſſe des Léontins.

Le Prince de *Léonte*, frère aîné de *Liſimène* & d'*Artémidore*, étoit d'un caractere violent & emporté. Etant devenu maître de ſes Etats, *Liſimène* auroit eu beaucoup à ſouffrir avec lui, ſans l'appui de la Princeſſe Douairiere, leur mère. Ce fut pour ſe ſouſtraire à la violence de ce caractère, qu'elle fit voyager de bonne heure le Prince *Artémidore*, accompagné d'un ſage Gouverneur nommé *Cléante*. Malheureuſement on apprit bientôt que l'un & l'autre avoient été enlevés par des Pirates, & qu'on ne ſavoit ce qu'ils étoient devenus. Cependant les attraits de *Liſimène* s'étant développés, un grand Seigneur Sicilien, nommé *Méleonte*, favori du Prince, devint amoureux de Liſimène plutôt par ambition que par tendreſſe. La Princeſſe ne lui témoigna que de l'indifférence: & par bonheur, la Princeſſe-Mère empêcha que l'on usât de contrainte pour rendre *Méleonte* heureux. Liſimène

en eût été d'autant plus affligée, qu'elle aimoit secrètement *Zénocrate*, descendant des Princes d'*Hemèze*, qui en étoit éperduement amoureux ; mais ils se croyoient si bien obligés de cacher leurs sentimens mutuels, qu'ils ne se les communiquèrent que lorsque la jalousie d'Amérinthe les alarma.

Cette *Amérinthe* étoit aimée assez publiquement du Prince, & secrètement de *Méléonte*, qui, comme nous l'avons dit, ne vouloit épouser *Lisimène* que par ambition : elle cherchoit dont à jouer de mauvais tours à la Princesse ; elle s'apperçut de l'intelligence qui étoit entr'elle & *Zénocrate*, & elle les dénonça à la Princesse-Mère & au Prince, qui firent à *Lisimène* de violens reproches, auxquels elle fut très-sensible : cependant, ces deux amans ne s'étoient jamais ouverts l'un à l'autre, sur la nature de leurs sentimens, quoiqu'ils fussent très-tendres. La Princesse étant plongée dans l'affliction. *Zénocrate* la pressa de lui en dire la cause ; il arracha enfin d'elle cet aveu : *ah ! Zénocrate, on me fait le reproche le plus injuste, & vous y entrez*

pour quelque chose ; on assure que vous m'aimez, & l'on me soupçonne de répondre à votre tendresse ; vous savez si jamais de pareils sentimens sont entrés dans notre ame, ou du moins dans nos discours ? Ah ! Madame, répondit Zénocrate, en se jettant à ses genoux, *on a découvert mon secret : que je serois heureux si c'étoit aussi le vôtre !* C'est ainsi que ces deux amans convinrent de leurs sentimens mutuels ; mais Lisimène fit promettre à Zénocrate de les cacher a tous les yeux ; ce qui fut scrupuleusement observé.

Un jour que la Princesse se promenoit, avec deux Dames seulement & quelques esclaves, dans un bois voisin du château où elle se tenoit, elles furent attaquées par des voleurs, & presque aussi-tôt secourues par un jeune homme que le hasard sembloit avoir conduit dans cet endroit. Elles le remercioient du soin qu'il avoit pris d'elles, lorsque le jeune homme se fit connoître à sa sœur pour *Artémidore*. Mais nous avons peine à comprendre pourquoi Mademoiselle de Scudéry fait dissimuler à ce jeune Prince ce

qu'il eſt, juſqu'à ce que ſon Gouverneur *Cléante* ſoit venu le rejoindre ; c'eſt cette diſſimulation qui eſt cauſe que l'on inſpire à *Méleonte* de la jalouſie contre cet étranger, qui a rendu ſervice à *Liſimène*, & qu'elle a en conſéquence logé dans ſon château. Cette inquiétude paſſe de l'amant au frère aîné : il vient dans le château même de ſa ſœur attaquer ce jeune étranger : ils le rencontrent dans le jardin avec Liſimène ; ils fondent ſur lui avec fureur, & tirant des fléches d'une main égarée, *Liſimène* & *Artémidore* ſont tous deux bleſſés. Dans le même moment le gouverneur *Cléante* arrive d'un côté, la mère des deux Princes & de la Princeſſe de l'autre, la reconnoiſſance d'*Artémidore* bleſſé eſt décidée, & le Prince aîné rougiſſant de ſon ſoupçon mal-fondé, eſt obligé d'exiler ſon favori *Méleonte*. Le frère & la ſœur ſe rétabliſſent de leurs bleſſures ; mais *Méleonte*, malgré ſon éloignement, conſerve du crédit à la Cour, & ſuſcite de nouvelles perſécutions à *Liſimène*, en la convainquant de ſa tendreſſe pour *Zénocrate*. Le Prince de *Léonte* exile celui-ci, à ſon retour, & *Zénocrate* ſe retire

à *Agrigente*. *Artémidore* y passe aussi, & c'est-là qu'il devient amoureux de *Bérélise*. Nous avons vu quelles furent pour lui les suites de cet amour & de celui de *Clitandre* : comment il se vit contraint de passer d'*Agrigente* en Italie, avec son ami *Zénocrate*. Pendant ce temps, *Méleonte* étoit revenu à la Cour de son Souverain, & il faisoit éprouver de nouvelles persécutions à *Lisimène*, qui avoit perdu la Princesse sa mère. La jeune Princesse des Léontins, ne trouve aucun moyen de s'y soustraire qu'en se retirant aussi en Italie ; elle va s'établir dans un château, sur le lac de Trasimène, où nous l'avons vu tenir un bureau d'esprit ; de-là elle a passé à *Clusium*, & a enfin retrouvé, comme nous l'avons encore vu, son frère *Artémidore*, & son amant *Zénocrate*.

Retournons au camp de *Porsenna*. Ce Roi ayant reconnu que *Clélie* étoit du nombre des Demoiselles Romaines qui lui avoient été envoyées en ôtage, sachant bien que c'étoit elle dont *Aronce* étoit épris, & n'approuvant point cet amour, qui avoit engagé son fils dans les intérêts

de Rome, commença par défendre à *Aronce*, & aux autres Officiers de marque de ſon armée, de voir les Dames Romaines; & celles-ci reſtèrent comme priſonnières, dans les tentes qu'on leur avoit aſſignées. Mais bientôt Clélie eut un chagrin plus violent, & une inquiétude encore plus cruelle. Tarquin & Tullie vinrent faire une viſite à *Porſenna*; & après avoir été long-temps en conference avec ce Roi, il fit arrêter le Prince *Aronce* ſon fils. On jugea que cette réſolution étoit l'effet de quelques nouvelles noirceurs de la part de *Tullie*, & on ne ſe trompoit pas.

Tome dixième & dernier.

Tarquin & *Tullie* avoient effectivement accuſé le Prince de Cluſium d'avoir été d'accord avec *Mutius* pour aſſaſſiner ſon père; &, quoique *Porſenna* fût bien ſûr qu'*Aronce* étoit incapable d'un projet réel d'attentat contre ſa perſonne, il croyoit du moins, que de concert avec *Clélie*, il avoit fait jouer cette ſcène pour l'effrayer,

& l'engager à faire la paix avec les Romains : & cette seule idée suffisoit pour le faire croire coupable. La Princesse des *Léontins* faisoit tous ses efforts pour dissuader *Porsenna*, & n'y pouvoit pas réussir, quoique la Reine *Galérite* se joignît à elle. Pendant ce temps, *Clélie* eut une nouvelle cause de chagrin & d'inquiétude. Le coupable *Sextus*, dernier des fils de *Tarquin*, en parut amoureux, & elle eut lieu de craindre qu'il ne lui préparât le sort de *Lucrèce*.

L'espèce d'arrêt dans lequel on avoit mis les ôtages de Rome dans le camp de *Porsenna*, inquiétoit beaucoup les Consuls. Les Romains n'osoient plus profiter de la trève pour aller visiter celles de ces Dames qui étoient leurs parentes ou leurs maîtresses. *Artémidore*, *Zénocrate*, *Thémiste* & *Amilcar*, étoient les seuls qui, à titre d'étrangers, pussent aller librement d'un camp à l'autre. La Princesse des *Léontins*, qui avoit reçu des nouvelles de la cour de *Léonte*, avertit son frère, & le convainquit, par des lettres, que *Clidamire* ne lui paroissoit attachée que par ambition; qu'elle le trahissoit pour *Méleonte*,

& que la seule *Bérélise* méritoit son cœur.

Amilcar, étant au camp de *Porsenna*, reçut des nouvelles du Prince de *Carthage*, Souverain d'*Utique*, qui le pressoit de retourner dans sa patrie. La raison qu'on lui en donnoit étoit très-forte ; &, quoique son attachement pour *Plotine* eût paru lui faire oublier tout-à-fait l'*Afrique*, il ne put cependant se refuser à y faire un voyage ; mais il assura sa belle maîtresse qu'aussi-tôt qu'il auroit déféré au devoir de son amitié envers le Prince de Carthage, il reviendroit s'établir pour toujours à Rome, & s'attacher uniquement à elle. Cependant, avant que de partir pour *Utique*, il voulut encore voir ce que deviendroit le Prince *Aronce*, & être sûr de l'effet des efforts que l'on faisoit pour désabuser le Roi son père.

Thémiste, quoique rappellé en Sicile par de grands intérêts, voulut différer aussi son départ jusqu'à la même époque.

Quant à *Zénocrate*, on juge bien qu'il ne pensoit pas à perdre de vue la belle *Princesse des Léontins*.

Les raisons qui rappelloient *Amilcar* en

Afrique, fourniſſent ici la matière d'un petit épiſode de 250 pages, que nous allons tâcher de réduire en peu de mots.

Hiſtoire de Cloraniſbe & de Liſonice.

Le Prince de *Carthage* porte ce nom, parce qu'il deſcend de *Didon ;* mais la ville de *Carthage* ſe gouverne en République, & le Prince n'eſt Souverain que de la ville d'*Utique*. Ce Prince étant arrivé fort jeune à la Souveraineté, laiſſa prendre beaucoup d'empire ſur lui à ſa ſœur aînée, Princeſſe ambitieuſe, & de beaucoup d'eſprit. Il avoit d'ailleurs un favori, jeune homme de mérite, du crédit duquel la Princeſſe fut jalouſe. Elle le fit accuſer de trahiſon pendant qu'il étoit à l'armée que le Prince avoit envoyée contre les Numides ; &, ayant ſupprimé ſes juſtifications, *Cloraniſbe*, (c'étoit le nom du favori) fut confiné dans une Terre qu'il avoit ſur les frontières de la principauté d'*Utique*. Dans le voiſinage de cette Terre en étoit une autre où ſe trouvoit un Général des troupes de *Maſſilie*

(nommé *Boſtar*) qui y étoit également exilé par ſon Roi, avec ſa femme & ſa fille que l'on appelloit *Liſonice*. Celle-ci étoit parfaitement belle & aimable, mais ambitieuſe. *Cloraniſbe* ayant fait connoiſſance avec cette famille, conçut le plus ardent amour pour *Liſonice*, & le lui déclara ; mais celle-ci, ennuyée de la vie ſolitaire, ne lui donna quelque eſpérance qu'en cas qu'il revînt en grace à ſa cour. *Amilcar*, qui étoit eſtimé du Prince & ami de *Cloraniſbe*, négocia ſa juſtification, & en vint à bout : alors *Liſonice* écouta plus favorablement les ſoupirs de *Cloraniſbe*, & conſentit même à l'épouſer, dans l'eſpérance d'aller à la cour d'*Utique* ; mais ce n'étoit pas le compte du nouvel époux. Il craignoit que le Prince ne devînt amoureux de ſa femme, d'autant plus qu'il avoit déjà vu ſon portrait, lequel avoit fait du bruit à Utique. Le Favori aſſura donc ſon maître que ſa femme n'étoit que médiocrement jolie, que ſon portrait étoit flatté. Dans cette opinion, le *Prince de Carthage* fut quelque temps ſans s'en occuper ; mais la maligne Princeſſe ayant découvert que *Liſonice* étoit digne de l'at-

tention de son frère, & que c'étoit un nouveau moyen de le brouiller avec son Favori, elle découvrit la ruse de *Cloranisbe*. *Lisonice*, de son côté, y contribua, en se montrant avantageusement au Prince de *Carthage*, quand il vint chasser du côté de son château. Le Souverain d'*Utique* en devint amoureux, & voulut obliger son Favori à la répudier pour la lui céder. On juge bien que celui-ci résistoit à une prétention aussi injuste : elle mettoit le trouble dans la cour d'*Utique*. Les sujets étoient prêts à se révolter, & c'est dans cette circonstance qu'on vouloit rappeller Amilcar à *Utique*.

Cependant *Porsenna* persistoit dans son injuste soupçon contre *Aronce*. Il avoit demandé *Mutius* aux Romains, dans l'espérance de l'éclaircir, & *Mutius* avoit disparu. La rigueur de la détention des Dames Romaines étoit redoublée : il n'y avoit plus que les *Tarquiniens* qui pussent les voir, & les persécutions de *Sextus* mettoient le comble aux allarmes de *Clélie*. Tout étoit à craindre pour elle : elle eut même avis que le fils de Tarquin vouloit l'enlever & la conduire à *Cumes*, dont le

tyran étoit ami de son père. Cette fille, également tendre, chaste & courageuse, prit tout-à-coup une résolution désespérée: elle harangue ses compagnes, leur proposa de passer le *Tibre* à la nage, & de se retirer dans *Rome*, pour éviter les violences & les persécutions dont elles étoient menacées. Ce coup hardi fut conçu & exécuté avec plus de succès qu'il n'est peut-être aisé de l'imaginer. *Clélie* & ses compagnes dirent à leurs gardes qu'elles vouloient se baigner ; & sous prétexte de se déshabiller, elles les écartèrent. Un soldat, qu'elles avoient gagné, leur ayant fait trouver des planches, & un cheval vigoureux pour *Clélie*, elle traversa le fleuve, & elles arrivèrent toutes sur l'autre rive, au grand étonnement de leurs compatriotes. Le peuple s'empressa à faciliter leur abord, & on les conduisit aux Consuls. Le Sénat applaudit, de même que le peuple, à leur vertueuse intrépidité ; mais il sentit que leur démarche étoit imprudente, & pouvoit avoir des suites fâcheuses. Il fit ériger à *Clélie* une statue, monument durable de sa hardiesse ; mais en même-temps, pour maintenir la trêve, & con-

ſerver les eſpérances de la paix, on réſolut de renvoyer les ôtages à *Porſenna*, ſous la conduite d'un vieux & ſage Sénateur nommé *Clélius*, qui étoit chargé de repréſenter au Roi de Cluſium que la crainte des violences des Partiſans de *Tarquin*, & particulièrement de *Sextus*, étoit ce qui avoit déterminé les Dames Romaines à la fuite; que les ſoupçons qu'on avoit voulu lui donner ſur le Prince *Aronce*, étoient tout-à-fait mal fondés, & inventés par *Tarquin* & *Tullie*; que ſi l'on n'avoit pu repréſenter d'abord *Mutius*, c'eſt qu'il étoit abſent, ayant été conſulter les ſorts de *Préneſte*; mais qu'il ſeroit bientôt de retour, & pourroit juſtifier pleinement le Prince de *Cluſium*. Effectivement *Mutius* avoit été à *Préneſte* conſulter les *ſorts* ſur ſon amour pour *Valérie*, & ce brave Romain s'y étoit trouvé en bonne & nombreuſe compagnie; car c'eſt dans ce temple de la Fortune que Modemoiſelle de Scudéry raſſemble enfin la plupart de ſes perſonnages, & où elle fait décider le ſort de chacun; de ſorte que cet Oracle eſt la grande machine qu'elle emploie pour dénouer le fil de ſon volumineux Roman.

Il faut commencer par dire ce que c'étoit que les *sorts de Préneſte*; en voici l'hiſtoire en deux mots.

Le temple de la Fortune à *Préneſte** eſt ſitué au pied d'un rocher qui s'eſt fendu autrefois, & dont les éclats ont pris la forme des différentes lettres de l'ancien alphabet Toſcan. Ces lettres, combinées & aſſemblées, peuvent faire des mots, & ces mots réunis forment un ſens qui eſt la réponſe aux queſtions faites à l'Oracle. Pour recevoir ces réponſes, on commence par écrire ſur un billet ſa queſtion, & on la porte dans le temple, où le Grand-Prêtre la reçoit, & la place dans un coffre de bois d'olivier. A certain jour préfixe, on vient chercher la réponſe, & elle ſe trouve contenue dans un certain nombre de lettres que le Grand-Prêtre arrange à ce deſſein; mais ce jour n'arrive que plus ou moins de temps après que les queſtions ont été faites: ainſi chacun attend, à *Préneſte*, quel ſera ſon deſtin.

* Cette ville s'appelle aujourd'hui *Paleſtrine*, & eſt ſituée à environ ſix lieues de Rome.

Durant cet intervalle, les dévots à la Fortune se promènent, conversent, & raisonnent ensemble. Le jour des réponses est un grand jour, qui commence par des sacrifices, & par le chant d'une Ode à la Déesse.

Voyons à présent quels étoient les personnages consultans à *Préneste*, & quelles réponses ils reçurent; car ce sont ces réponses qui vont nous apprendre comment nos 73 personnages se tirèrent d'affaire. La mort nous a déjà débarrassés de quelques uns, mais non pas du plus grand nombre.

Nous avons dit que *Bérélise*, *Clidamire* & *Anacréon* étoient venus exprès de *Sicile* pour consulter cet oracle; *Amilcar*, qui leur avoit fait les honneurs de *Rome*, pendant quelques jours, les avoit accompagnés à *Préneste*; le Prince *Artémidore* n'avoit pu quitter leur compagnie, & *Zénocrate* les y avoit aussi suivis, tant pour son compte, que pour celui de la Princesse *Lisimène*, qui l'avoit chargé de consulter pour elle. Les demandes qu'ils firent furent conformes à la situation de leur ame. *Clidamire* avoit demandé, *si sa*

passion dominante & véritable seroit satisfaite ; Bérélise, si son amour sincère & constant la rendroit heureuse; Artémidore, s'il pourroit suivre son inclination ; Anacréon, si le seul desir qu'il eût formé pendant le cours de sa vie seroit accompli : c'étoit de finir ses jours dans les plaisirs ; Amilcar, lequel des deux sentiments seroit couronné, celui de l'amitié qui le rappelloit en Afrique, ou celui de l'amour qui le retenoit en Italie; Zénocrate, quel seroit le sort de la Princesse des Léontins, de qui le sien dépendoit. Tandis qu'ils attendoient des réponses à ces demandes, les Siciliens virent arriver à *Préneste* un personnage qu'ils n'y attendoient pas ; c'étoit *Méléonte* Ce n'étoit point pour consulter les *sorts* qu'il y venoit : mais pour y chercher le Prince *Artémidore*, lui apprendre que son frère aîné étoit mort, & que la Souveraineté lui appartenoit. *Méléonte*, ambitieux, & désirant conserver les emplois importans qu'il avoit à la Cour de *Léonte*, s'étoit chargé de cette commission, pour tâcher d'appaiser *Artémidore*, qu'il croyoit prévenu contre lui ; mais tout fut concilié moyennant qu'il se chargeât de *Clidamire*, qu'il ai-

moit, & dont il eſt certain qu'il étoit aimé. Auſſi *Clidamire* eut-elle pour réponſe : *l'amour eſt la plus douce comme la plus forte des paſſions ; & c'eſt celle qu'on eſt le plus heureux de ſatisfaire.*

Artémidore & *Bérélise*, libres de ſe livrer à leur inclination mutuelle, eurent tous deux la même réponſe, *régnez & ſoyez heureux.*

Zénocrate en reçut auſſi une double pour la Princeſſe des Léontins & pour lui, *tous vos maux ſont finis.* Effectivement *Zénocrate* reçut bientôt la nouvelle qu'il avoit hérité de la principauté d'Hémèze ; & il retourna en *Sicile* avec la Princeſſe des *Léontins*, qu'il epouſa.

Amilcar fut aſſuré que ſon amitié ſeroit ſatisfaite, & ſon amour content, ſans qu'il quittât l'Italie. Effectivement, il reçut bientôt de ſecondes nouvelles d'Afrique, qui lui apprirent que le Prince de *Carthage*, Souverain d'*Utique*, étant mort, & ſa méchante ſœur ayant péri dans une révolte occaſionnée par ſes injuſtices, *Cloraniſbe* étoit monté ſur le trône avec ſa femme *Liſonice*, dont l'ambition avoit été ſatisfaite. Ainſi l'ami d'*Amilcar* étant heureux & tranquille, rien

ne l'empêchoit de se livrer à l'espérance d'épouser *Plotine*. Il l'obtint de Clélius, lorsqu'*Aronce* eut épousé *Clélie*, & fut ainsi le beau-frère du Prince son intime ami.

Anacréon fut assuré par l'Oracle qu'il vivroit long-temps au milieu des plaisirs; qu'il mourroit enfin entre ses deux dieux favoris, Bacchus & l'Amour; mais que la gloire de ses vers seroit immortelle, & qu'il donneroit son nom au genre de Poësie le plus aimable & le plus voluptueux.

Tandis que ceux & celles dont nous venons de parler, consultoient l'Oracle en personne, l'on voyoit dans le Temple des Députés de *Porsenaa*, de *Tarquin* & de *Tullie*, chargés d'interroger pour eux le Grand-Prêtre de la Fortune. Ils emportèrent leurs réponses cachetées.

Le jeune *Horace*, *Octave*, ci-devant *Adherbal*, & *Mutius*, y étoient aussi. Le premier avoit demandé, *s'il seroit enfin heureux dans ses amours?* La réponse fut, *change d'objet si tu veux l'être : Octave, s'il pouvoit se consoler de n'être que le frère de Clélie?* On lui répondit, *ton sort*

eſt doux, & peut l'être encore plus. Enfin, *Mutius*, qui ne s'étoit occupé dans ſa demande que de *Valerie*, eut pour réponſe, *conſole-toi avec la gloire, des rigueurs de l'Amour.*

Ces réponſes ayant été rendues à tous ceux dont nous venons de parler, & à beaucoup d'autres, la ville de Préneſte fut abandonnée juſqu'à une nouvelle époque.

De retour à Rome, *Mutius* apprit qu'il y étoit néceſſaire pour achever de perſuader *Porſenna* de l'innocence de ſon fils; & il ſe rendit au camp de ce Roi; mais ni ſon témoignage, ni l'éloquence de *Clélius*, n'auroient pu venir à bout de vaincre la prévention invétérée, ſi une nouvelle entrepriſe audacieuſe de *Sextus* ne lui eût enfin ouvert les yeux. Ce fils de *Tarquin* entreprit d'enlever les ôtages ramenés au camp de *Porſenna*; il y réuſſit d'abord à un certain point: il fit monter dans un chariot quelques-unes de Dames Romaines, entre leſquelles étoient *Clélie* & *Plotine*, & les entraînoit du côté de *Cumes*, lorſque les Romains les voyant paſſer du haut de leurs murailles, quoique

le *Tibre* fût entre-deux, quelques-uns des Chevaliers traversèrent le fleuve à la nage, & allèrent attaquer *Sextus*. Mais comme ils n'étoient pas en grand nombre, le fils de Tarquin, dont les forces étoient supérieures, se retourna contre eux, & fit *Horace* & *Octave* prisonniers. Heureusement que, pendant ce temps, *Porsenna* étant averti de l'entreprise, & en étant indigné, sentit combien *Clélie* & ses compagnes avoient eu raison de recourir à la fuite. Il rendit aussi-tôt la liberté à son fils *Aronce*, & lui permit d'aller secourir son amante, & de se joindre aux Romains pour poursuivre *Sextus*, & même tous les Tarquins. On juge avec quelle ardeur le Prince de *Clusium* s'y porta : bientôt *les Dames*, *Horace* & *Octave* furent délivrés. *Sextus* poursuivi & attaqué vivement, périt par la main d'*Aronce*, qui vengea à la fois *Lucrèce* & *Clélie*. Le Prince revint triomphant auprès de son père ; il en fut reçu avec tendresse, ainsi que de sa mère *Galérite*. Le dernier sceau fut mis à sa justification, par l'ouverture de la boëte contenant la réponse des sorts de *Préneste*. Elle

étoit en ces termes : *Rends justice à l'innocence de ton fils ; accorde ta tendresse à ses vertus & à son courage, & couronne son amour.* En même-temps, le Grand-Prêtre de la Fortune avertissoit *Porsenna*, que *Tarquin* & *Tullie* avoient voulu le corrompre, en lui envoyant de grands présens ; mais qu'en Grand-Prêtre honnête & fidèle à ses dieux, il avoit rendu toutes les réponses scrupuleusement, & que telle étoit celle qu'il avoit envoyée à *Tullie*, *Rome est perdue pour toi ; Cumes est ton seul asyle.* Effectivement, de ce moment, le peu de troupes qui restoient à *Tarquin*, se séparèrent de celles de *Porsenna.* Le Roi détrôné & sa femme, se retirèrent à *Cumes*, & l'on n'a plus entendu parler d'eux à Rome.

Aronce étant parfaitement justifié & rentré dans les bonnes graces de son père, *Porsonna* consentit à son mariage avec *Clélie. Clélius* fut enchanté de cette union, d'autant plus qu'elle fut le gage de l'alliance de *Porsenna* avec les Romains.

Amilcar épousa *Plotine ; Herminius*, *Valérie*, fille du Consul *Valérius Publicola ; Horace* se consola en épousant *Her-*

milie, sœur de *Brutus*, & qu'avoit autrefois aimée *Aronce*, Prince de *Pomécie*, fils aîné de *Tarquin ; Octave*, ci-devant *Adherbal*, content d'être frère de *Clelie*, après en avoir été si long temps amoureux, ne voulut point se marier ; & *Mutius* se consola avec la gloire, des disgraces de l'amour, aussi-bien qu'*Emile*, qui devint un des citoyens de la République des plus distingués & qui fut l'Auteur de la race illustre des *Emiliens*.

Il ne nous reste plus qu'à rendre compte de ce que nous avons remarqué de plus singulier & d'épisodique dans ce dernier volume.

Un certain *Téanor*,) dont nous avons supprimé les minces & froides aventures, parce que l'on peut très-bien suivre sans cela toute la chaîne du Roman de *Clélie*,) raconte qu'il a vu en Toscane, un château superbe & délicieux, dont il fait la description abrégée en une soixantaine de pages : il dit que ce Palais s'appelle *Valterre ;* & il est aisé d'y reconnoître le magnifique château de *Vaux-le-Vicomte*, que M. *Fouquet* (qui étoit Surintendant

des Finances, lorsque Mademoiselle de *Scudéry* composoit Clélie), a fait bâtir avec tant de magnificence ; qui a depuis appartenu à *M. le Maréchal de Villars*, & au Duc son fils, & appartient aujourd'hui à *M. le Duc de Praslin*. L'on voit bien que l'Auteur a eu intention de flater le Surintendant régnant, en amenant ainsi la description de son château ; mais on sera peut-être étonné en remarquant que M. Fouquet se trouvoit aussi satisfait de l'éloge de sa maison, que de celui de ses vertus & de ses talens. C'est qu'il regardoit *Vaux* comme un monument de son bon goût & de son amour pour les Arts, autant que comme une preuve de sa richesse & de sa magnificence. Ceux qui ont vu le château de Vaux, reconnoîtront, dans Clélie, jusqu'au dernier recoin de l'extérieur & de l'intérieur de ce beau lieu. Mais bornons-nous à dire comment Mademoiselle de Scudéry amene tout cela, & fait l'éloge du propriétaire. « Cet ouvrage, dit-elle, a été entrepris par un homme qui ne fait rien » que de grand, & de qui l'esprit, par » sa vaste étendue, ne peut concevoir de

» petits desseins ; par un homme qui, don-
» nant toute sa vie au service du Roi, veut
» même que ses plaisirs servent à l'embel-
» lissement & à la gloire de son pays ».
Elle nous apprend ensuite que *Cléonime*, (c'est-à-dire, M. Fouquet) a eu le mérite d'embellir un lieu disgracié de la nature, & que c'est un chef-d'œuvre qui n'étoit réservé qu'à lui. Elle dit « qu'*Ar-*
» *témire*, femme de *Cléonime*, a une de
» ces grandes beautés que l'on admire tou-
» jours davantage, & que ses vertus re-
» doublent le prix de sa beauté ». C'étoit la seconde femme de M. Fouquet : elle s'appelloit *Marie de Castille* : elle n'est morte qu'en 1716..... 36 ans après son mari, 55 après sa disgrace.

Mademoiselle de Scudéry, parle aussi de l'écureuil que M. Fouquet portoit dans ses armes, & qu'il avoit pris pour sa devise ; elle fait l'éloge de ce mot latin *quò non ascendam?* (où ne monterai-je pas?) que M. Fouquet faisoit dire à son écureuil, & qu'il comptoit bien appliquer à sa personne « Oui, dit l'Auteur de Clé-
» lie, où ne doit pas monter celui qui,
» par ses grands emplois, a donné lieu de

» faire paroître toutes les grandes quali-
» tés de son esprit & de son cœur ? Qui
» par sa justice, son humanité & sa ma-
» gnificence, a trouvé l'art d'obliger les
» heureux & les malheureux, & d'être
» le protecteur de tous les gens vertueux,
» que la fortune a maltraités, aussi bien
» que celui des sciences & des beaux
» arts ».

Ce que l'on vient de lire s'imprimoit en 1660 & 1661. M. Fouquet fut disgracié & arrêté ; on lui fit son procès, qui dura trois ans, qu'il passa à la Bastille. En 1664, il fut conduit dans le donjon du château de *Pignerol*, où il est resté jusqu'à sa mort, arrivée en 1680. En 1666, il parut une seconde édition de Clélie ; mais Mademoiselle de Scudéry, & son ami Pélisson, qui étoient très-attachés à M. Fouquet, eurent la générosité & le courage de ne rien retrancher des éloges qui avoient été donnés à ce Ministre disgracié, & même condamné.

Un autre portrait flateur que Mademoiselle de Scudéry a trouvé moyen de placer dans ce volume, & qu'elle a amené avec plus d'esprit & d'adresse, c'est

l'éloge du Cardinal Mazarin, qui ne mourut qu'en 1661.

Amilcar étant à Préneſte avec les Dames Romaines, Siciliennes, & beaucoup d'hommes, on s'amuſe à faire des ſouhaits, & l'on fait dire à chacun ce qu'il déſireroit le plus. Comme tous les hommes, en qualité de galans, formoient unanimement le même vœu, & diſoient qu'ils voudroient être aimés de la Dame dont ils étoient amoureux, les Dames qui, comme de raiſon, faiſoient les loix du jeu, leur ordonnent à tous de former d'autres vœux, dans leſquels l'amour n'entrât pour rien. Chaque homme déclare donc ce qu'il déſireroit. L'un dit qu'il voudroit gouverner un grand Empire; l'autre, qu'il voudroit avoir beaucoup d'eſprit & de ſcience; un troiſième, être très-éloquent & très perſuaſif; le quatrième, être le plus courageux & le plus vaillant homme du monde; un cinquième, être d'une belle figure, & la conſerver long-temps, ainſi qu'une parfaite ſanté; un ſixième, être très-riche & très-élevé en dignité. Quand chacun eut dit ce qu'il deſiroit, *Amilcar*, qui étoit le

dernier à parler, s'écria : Messieurs, tout ce que vous desirez est fort agréable ; mais je vous avoue que je serois bien fâché d'en avoir quelque chose, sans en avoir le tout ; effectivement, que me serviroit d'être riche, sans être en bonne santé ; d'avoir de l'esprit, sans être éloquent ; de gouverner un grand Empire, & de n'avoir ni science ni esprit ? Non, Messieurs, il faut réunir tous ces avantages, ou n'en desirer aucun. Pour moi, voici ce que je voudrois être : là-dessus il fait le portrait d'un homme qui possède tous les talens & toutes les vertus, & qui réunit tous les avantages ; & l'on reconnoît dans ce portrait imaginaire, (à ne pouvoir s'y tromper) le *Cardinal Mazarin*. Quoique Mademoiselle de *Scudéry* le flate sur beaucoup d'articles, il y en a cependant qui le caractérisent sans aucune équivoque. Elle parle de sa première négociation d'éclat, lorsqu'accompagnant le Cardinal *Barberin*, neveu & Légat du Pape, dans le Milanois, il arrêta les deux armées Françoise & Espagnole, qui étoient en présence ; & leur ayant, partie par adresse,

partie par éloquence, fait, pour ainsi dire, tomber les armes des mains, il les engagea à faire la paix, & à conclure le traité de *Querasque*, en 1631. « Je voudrois, » dit *Amilcar*, qu'un grand Roi, en mourant me confiât la conduite du jeune » Prince qui doit lui succéder, & celle de tous ses Etats ; que je fusse » chargé de remplacer un grand Ministre, & que j'eusse à ménager les intérêts du même Empire ; j'y réussirois, » & je le gouvernerois heureusement, » sans cependant suivre les mêmes maximes & les mêmes règles de conduite que mon prédécesseur. Je profiterois de ses fautes, & mettrois plus » de douceur & moins de sévérité dans » ma façon d'agir ; & cependant je pourrois m'attribuer l'honneur de plusieurs » villes prises, & de plusieurs grandes » batailles gagnées.

» La fortune ne me seroit pourtant » pas toujours favorable ; au contraire, » mes victoires seroient tout-à-coup interrompues par un grand soulèvement » du peuple ; le désordre commenceroit » dans le cœur de l'État, je verrois pres-

» que tout un Royaume soulevé contre
» moi, & je me trouverois tout-à-la-
» fois une guerre étrangère & une guerre
» civile à soutenir ; mais je saurois par-
» faitement l'art de céder à la tempête ;
» pour empêcher le vaisseau de périr. Je
» voudrois me sacrifier au repos de l'Etat,
» en m'éloignant volontairement deux
» fois ; mais pendant ces glorieux exils, je
» vivrois dans ma solitude avec la même
» tranquillité, & avec la même autorité,
» gouvernant de loin comme de près,
» absent comme présent, montrant que
» le principe de ma grandeur & de ma
» félicité, est au-dedans de moi-même.
» Après cela, je rétablirois le calme par-
» tout, & je ferois régner avec gloire le
» jeune Prince que je servirois, sans em-
» ployer cette politique sanglante, tou-
» jours suivie de la terreur & de l'effroi.
» Après de nouveaux succès à la guerre,
» je surprendrois agréablement toute la
» terre, par une négociation qui rameno-
» roit la paix ; je la traiterois seul avec le
» premier Ministre d'un Royaume voisin,
» & je conclurois le mariage de mon
» jeune Roi avec une belle Princesse, qui

» pourroit lui apporter un jour en dot un » grand Empire ».

Il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe, dans ce que nous venons de dire, l'abrégé de l'hiſtoire du Cardinal Mazarin, préſentée de la manière du monde la plus flateuſe.

Il nous reſte à parler de deux perſonnages ſinguliers, que Mademoiſelle de Scudéry introduit dans le temple de la Fortune, pour conſulter les ſorts de Préneſte; ce ſont un mari & une femme, dont l'un s'appelle *Scaurus*, & l'autre *Liriane*. Le portrait du premier eſt très-ſingulier & très-plaiſant, & l'on n'en ſera point étonné quand on ſaura que c'eſt celui du Poëte *Scaron*. Celui de la femme eſt très flateur; & il l'auroit été bien davantage, ſi les ſorts de Préneſte n'étoient pas une fable, & que Mademoiſelle de Scudéry eût pu prévoir, en 1660, ce que deviendroit cette Madame *Scaron*. On vit entrer (dit l'Auteur du Roman) dans le temple de la Fortune, une eſpèce de boîte fort propre, portée par deux eſclaves. Cette maniere de chaiſe-à-porteurs étoit, en-dedans, entourée de rideaux; & ſur l'impériale on voyoit le

portrait d'un jeune homme d'une physionomie agréable & spirituelle, & dont le teint étoit frais & vermeil. Au bas du portrait on lisoit ces vers (dont Mademoiselle de Scudéry ne nous a fourni que l'idée) :

C'est ici la vive peinture
De *Scaurus*, tel qu'il fut en jeunesse, en santé;
A présent il n'a plus ni vigueur, ni beauté,
Son pauvre corps est tourmenté;
Mais les Dieux, après tout, ne l'ont pas maltraité;
Puisque pour adoucir tous les maux qu'il endure,
Il lui reste l'esprit, les talens, la gaieté.
Sur le Parnasse il est comblé de gloire;
Il a pour hôpital le temple de Mémoire,
Et l'auguste Junon * s'intéresse à ses jours;
L'aimable *Liriane* à son sort est unie:
Favori d'Apollon, soigné par les Amours,
Ah! son sort est digne d'envie.

* L'on sait que Scaron prenoit le titre de malade de la Reine Anne d'Autriche, qui le protégeoit & lui faisoit une pension.

Cette

Cette inſcription attira l'attention de tous ceux qui rempliſſoient le temple, & on eut la plus grande curioſité de voir le perſonnage que renfermoit la boëte ; mais on fut bientôt diſtrait par la vue d'une jeune & belle perſonne qui ſuivoit la chaiſe ; c'étoit *Liriane*, femme de *Scaurux*. « Elle étoit, dit Mademoiſelle » de Scudéry, admirablement belle & » fort bien faite ; ſa taille étoit élevée, » ſans être diſproportionnée ; ſon teint » étoit fort uni & fort beau ; ſes cheveux » d'un châtain clair & très-agréables ; le » nez très-bien fait ; la bouche bien tail- » lée ; les yeux noirs, brillans, doux, » paſſionnés & pleins d'eſprit. La mélan- » colie douce y paroiſſoit quelquefois avec » toutes ſes charmes ; l'enjouement s'y » faiſoit voir à ſon tour : enfin, ſon regard » étoit à-la-fois noble, doux, enjoué & » modeſte. Son eſprit étoit fait exprès pour » ſa beauté ; c'eſt-à-dire, qu'il étoit grand, » agréable & bien tourné : elle parloit » juſte, de bonne grace & ſans affecta- » tion ; elle ſavoit mille choſes dont elle » ne tiroit point vanité, & elle ne faiſoit » point la belle, quoiqu'elle le fût infini- » ment : enfin, joignant les charmes de

» la vertu à ceux de la beauté & de l'es-
» prit, elle méritoit toute l'admiration
» qu'on eut pour elle dans le temple de la
» Fortune ».

Cependant, au bout de quelque temps, on en revint au perſonnage de la machine, & on demanda de nouveau à le voir. « Je le connois, dir Amilcar ; c'eſt un » homme qui a été autrefois charmant par » ſa figure, qui l'eſt aujourd'hui par la » gaîté de ſon humeur, & qui eſt eſti- » mable par la fermeté de ſon eſprit. Il » s'eſt fait une ſanté malgré la nature, & » ſa gaîté perce à travers ſes douleurs. Il » demeure à *Cluſium*, où il eſt aimé de la » cour & de la ville, & où tous les étran- » gers vont le viſiter avec empreſſement. » De quelque choſe que l'on parle, il » trouve toujours un ſujet de ſe divertir, » & de divertir les autres. *Liriane*, qui » eſt d'une naiſſance fort noble, mais que » la fortune, contraire à ſes parens, avoit » entraînée dès ſon enfance au fond des » déſerts de la Lybie, en étant revenue » dans une ſituation qui ne lui permettoit » pas de vivre en bonne compagnie, ſi elle » n'uniſſoit ſon ſort à celui de quelqu'un » qui la reſſemblât chez lui, a épouſé

» *Scaurus*, prouvant également par-là » quelle eſt ſa vertu & ſon goût pour » une ſociété honnête & ſpirituelle ».

Amilcar ne ſe trompoit pas : quand on eut tiré les rideaux de la chaiſe-à-porteur, il reconnut *Scaurus*. Aimable malade, lui dit-il, quel motif vous amène dans ce temple ? venez-vous demander votre guériſon à la Déeſſe ? Oh ! que non, lui répondit, d'un air tout à fait burleſque, l'infirme de *Cluſium* : je viens donner un exemple ſingulier de déſintéreſſement & d'indifférence ſur l'avenir, au milieu du temple de la Fortune & de la curioſité. Je n'y demande rien ; je ſuis content de mon ſort, comme vous le voyez par l'inſcription que j'ai miſe au bas de mon ancien portrait. Ma perſonne durera tant qu'il plaira aux Dieux ; ma réputation tout de même ; ma foi, je ne m'en embarraſſe guère, pourvu que je rie & que je faſſe rire, & je ſuis ſûr que je vais trouver matière à rire, & à vous faire rire dans les réponſes que chacun de vous, *curieux & curieuſes*, recevra du Grand-Prêtre. On applaudit à la plaiſanterie du malade, & on le laiſſa prendre le ſage parti de ſe

divertir du sort des autres, sans s'inquiéter du sien.

La clef du manuscrit de *Clélie* que nous possédons, nous apprend que l'on a fait l'application de quelques caractères épisodiques, & qui figurent très-médiocrement dans *Clélie*, à quelques personnes considérables de la cour & du Parnasse François des premières années du règne de Louis XIV. Comme ces applications fourniſſent quelques anecdotes, on sera peut-être bien aise d'en apprendre quelque chose.

A la fin du songe d'*Héſiode*, Mademoiselle de *Scudéry* parle d'une Dame illustre par sa naissance & sa beauté, qui le sera aussi, dit-elle, par son esprit & ses talens, & qui réussira particulièrement à faire des Elégies. C'est certainement de Madame la Comtesse de la *Suze* que Mademoiselle de *Scudéry* a voulu parler. On sait quels ont été les talens & les aventures de cette Dame, fille du Maréchal de Coligny-Châtillon, mariée d'abord à un grand Seigneur Ecossois de la Maison d'Hamilton, ensuite au Comte de la Suze, de la Maison de Champagne, dont elle se sépara après s'être fait Catholique (son mari restant Calviniſte,)

afin, dit-on alors, de ne se rencontrer avec lui ni dans ce monde, ni dans l'autre. Il est très-vrai qu'elle a fait des Elégies, dans lesquelles on trouve du sentiment & de la délicatesse. Si les rimes en sont quelquefois mauvaises, il ne faut pas s'en prendre à elle. L'on sait, ou l'on peut savoir, qu'après avoir composé le fond de ses Elégies, en avoir dessiné la marche & arrangé les pensées, elle ordonnoit à quelque Poëte subalterne de faire le reste *. Elle avoit un valet-de-chambre qu'elle chargeoit ordinairement de ses commissions pour le Parnasse. « *Dumont*, » lui disoit-elle, *porte cela au Rimeur* ». Cette Dame célèbre mourut en 1673, étant encore assez jeune : ainsi, en 1660, elle étoit dans son moment le plus brillant.

Nous avons parlé de *Damo*, cette prétendue fille de *Pithagore*, qui s'étoit chargée de l'éducation de *Brutus*. Il y a tout lieu de croire que celle que Mademoiselle de *Scudéry* a eu en vue en faisant

* On croit que ce Poëte subalterne s'appelloit *Subligni*.

ce beau portrait, est la fameuse *Ninon de l'Enclos*. Quoiqu'elle ait vécu assez longtemps pour faire un legs à M. de Voltaire, encore vivant, elle est née d'assez bonne heure pour avoir donné, dès 1656 ou 1657, des leçons aux jeunes gens qui en méritoient la peine; car l'époque de sa naissance est l'an 1616, & M. de Voltaire nous assure que le Cardinal de Richelieu eut ses premières faveurs. Dans la fleur de sa jeunesse, elle fit tourner la tête à des personnes considérables, respectables & estimables, de tout âge, de toute espèce, & de tout mérite. Un peu plus tard, elle étoit très-capable de donner des leçons de politesse, de galanterie, même d'honneur & de délicatesse aux jeunes gens faits pour jouer les plus beaux rôles sur le grand théâtre du monde. En 1654, la Reine *Christine*, étant venue en France, voulut connoître *Ninon* comme une personne célèbre par son esprit & ses graces, encore plus que par sa beauté. Elle la mit au nombre des curiosités qu'un voyageur en France, de quelque rang qu'il pût être, ne pouvoit pas négliger de voir. Elle alla trouver *Ninon* dans sa petite maison, à peu de distance de Paris, & elle eut avec

elle une assez longue conversation, dont elle sortit très-satisfaite. Dès ces temps, *Saint-Evremond* avoit dit d'elle :

L'indulgente & sage Nature
A formé l'ame de *Ninon*,
De la volupté d'*Epicure*,
Et de la vertu de *Caton*.

Et elle avoit dit elle-même à *S. Evremond*, qu'elle n'avoit jamais demandé à Dieu autre chose, sinon *de lui faire la grace d'être un honnête homme, & de la préserver d'être une honnête femme.*

En 1660, elle étoit l'amie intime de cette même Madame *Scaron*, dont Mademoiselle de Scudéry fait un si beau portrait, & qui a été depuis Madame de *Maintenon*. Ces deux Dames s'enlevoient alors des amans, & se le pardonnoient; preuve de leur bonne-foi, & de la solidité de leur amitié; mais on ne peut nier que Madame de *Maintenon* n'ait eu, à la fin, l'avantage, & que sa dernière conquête n'ait valu toutes celles que *Ninon de l'Enclos* a pu accumuler pendant toute sa vie.

Revenons aux jeunes gens à qui *Ninon* a pu rendre les mêmes services que, suivant Mademoiselle de Scudéry, *Damo* rendoit au jeune *Brutus*. Ce fut elle qui forma le Marquis de *Sévigné*, fils de la célèbre Madame de *Sévigné*, & frère de Madame de *Grignan* *. Ninon en fit, dit-on, un homme charmant, aimable, accompli; & elle y eut d'autant plus de mérite, que le terrein étoit ingrat; car, si l'on en croit Madame de *Sévigné*, sa mère, *son cœur étoit une citrouille fricassée dans de la neige.* Il falloit absolument tout le *mérite* de *Ninon* pour tirer parti de ce cœur-là.

Elle en forma encore beaucoup d'autres qui ne lui firent pas tous également honneur. Un Abbé de *Châteauneuf* fut aussi aimable dans son état que le Marquis de Sévigné dans le sien. Il avoit beaucoup d'esprit & de goût, & devoit au moins ce dernier avantage à la fréquentation de *Ninon*; mais un M. *Raymond*, Introducteur des Ambassadeurs, avoit si peu de

* On sait qu'il quitta pour elle la fameuse Actrice du Théâtre François, Mademoiselle *Champmeslé*.

disposition réelles, qu'il ne gagna, à la fréquentation de cette femme célèbre, que des prétentions de toute espèce, qu'il soutenoit mal : cependant il se vantoit par-tout d'être l'élève de Mademoiselle de l'*Enclos* ; mais *Ninon* en haussoit les épaules, & rougissoit de celui-là, elle qui s'étoit fait honneur de tant d'autres.

Une autre éducation qu'elle manqua, fut celle de l'Abbé *Têtu*, qu'on avoit surnommé *Têtu*, *Taistoi*, parce qu'il étoit bavard & insupportable. Elle ne le corrigea point de ce défaut, car l'amour même n'en corrige pas. L'Abbé n'étant plus jeune, eut enfin l'ambition de son état, & s'avisa de vouloir convertir celle qui avoit voulu autrefois l'instruire ; mais *Ninon* n'eut garde de choisir pour Directeur son ancien écolier. *Fi donc, l'Abbé*, lui disoit-elle ; *je vois bien que tu t'imagines que ma conversion te fera honneur, & te procurera une Abbaye ; mais je te réponds que si tu ne fais jamais fortune que par mon ame, tu mourras sans Bénéfice.*

Quand *Ninon* étoit jeune & galante, elle s'appelloit *Ninon* ; ce fut dans ce tems heureux & brillant qu'elle fut aimée du *Grand-Condé*, du Duc de *Longueville*,

du Duc de la *Rochefoucault*, des Maréchaux d'*Albret* & de *Choiseul*, qu'elle recevoit à titre de grands Seigneurs, & du Marquis de la *Châtre*, à qui elle fit ce fameux billet, & de quelques autres gens aimables, avec qui elle se moquoit du billet. Lorsqu'en perdant quelque chose des agrémens de sa jeunesse, elle gagna plus de considération, on ne l'appella plus que Mademoiselle de *Lenclos*. Ce fut alors que la maison qu'elle occupoit rue des Tournelles, derrière la Place Royale, devint le rendez-vous des personnes de l'un & de l'autre sexe, de l'esprit le plus délicat, du meilleur ton & de la meilleure compagnie. Enfin, cette maison remplaça avantageusement l'Hôtel de Rambouillet. Nous avons encore vu des Dames qui se faisoient honneur d'avoir vécu dans cette société. Les trois dernières ont été *Madame la Marquise de Lambert*, morte en 1733; *Madame du Tort*, morte plusieurs années après, amie particulière de *M. de Fontenelle*; & *Mylady*, *Comtesse de Sandrich*, fille du fameux *Lord Rochester*. Cette Dame est morte très-âgée, à Paris, où elle a vécu pendant bien des années: elle a été la dernière

qui ait pu se vanter d'avoir été amie de *Ninon Lenclos* ; elle en a toujours parlé avec estime & intérêt, & son suffrage est d'un grand prix ; car cette Dame Angloise étoit une femme d'un mérite supérieur. *Saint Evremont* dit d'elle dans sa jeunesse que le *Lord Rochester* eût été la personne d'Angleterre qui eût eu le plus d'esprit, s'il n'avoit point eu sa fille.

Nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser de dire ici un mot de Madame la Duchesse de Nemours, à qui tous les volumes de la premiere édition ont été dédiés par Mademoiselle de Scudéry. Les premiers lui sont adressés sous le nom de Mademoiselle de Longueville, & les derniers sous celui de Duchesse de Nemours. Les éloges lui sont prodigués dans l'Epître dédicatoire, & dans les vers mis au bas de son portrait ; & en vérité une partie de ces éloges ont été mérités ; n'eût-on, pour en juger, que les Mémoires qu'elle nous a laissés de ce qui s'est passé sous ses yeux, à Paris & à la Cour, du temps de la Fronde, il faudroit en convenir. Quoique le style de ces Mémoires soit fort simple, on voit que l'Auteur jugeoit en femme d'esprit, &

en femme raisonnable, de la conduite & des intérêts des différens partis. Souvent elle n'étoit pas de l'avis de ses parens, & elle fait avec beaucoup de franchise, le portrait du Duc de Longueville, son père; de la Duchesse de Longueville, sa belle-mère, sœur du Prince de Condé; & celui de ce Prince. Tous les autres grands & petits personnages qui figurèrent alors à la Cour, & dans le Parlement de Paris, y sont peints avec la même vérité; la politique souple du Cardinal Mazarin, l'étourderie du Coadjuteur, &c. y sont mises dans tout leur jour: on voit que Madame de Nemours étoit Royaliste, & qu'elle sentoit bien que quelques misérables atteintes que la cabale vouloit donner à l'autorité Royale, pendant la minorité de Louis XIV, finiroient par son triomphe. Cette Princesse étoit née en 1625, du premier mariage du Duc de Longueville, son père, avec Louise de Bourbon-Soissons; elle épousa, en 1657, Henri de Savoie, Duc de Nemours, qui mourut deux ans après, & dont elle n'eut point d'enfans. Elle n'est morte qu'en 1707, héritière de tous les grands biens de sa maison, & entre

autres de la principauté de Neufchâtel.

Une anecdote des dernières années de sa vie, nous paroît assez singulière pour mériter d'être rapportée. Etant très-vieille, elle étoit très-dévote ; & donnant beaucoup aux pauvres, elle affectoit une grande simplicité dans son train & dans ses habillemens. Un jour elle entra dans l'Eglise de Notre-Dame, & se plaça dans un confessionnal, aux pieds d'un Prêtre qui ne la connoissoit pas. Ayant commencé sa confession, elle lui dit que ce qui l'embarrassoit le plus, étoit d'avoir dans le cœur une haine & une rancune à laquelle elle ne pouvoit renoncer. Le Confesseur, après l'avoir exhortée à pardonner à son ennemi, quel qu'il fût, voulut entrer un peu en éclaircissement sur les causes de cette haine : « Cet » homme injuste, lui dit la Princesse, me » retient ma Souveraineté ; il y a mis » garnison, il y agit en maître, & veut » me forcer à la laisser à qui bon lui » semblera ; mais c'est un ingrat, comme » sont tous ces Rois ; il oublie que je lui » ai toujours été fidelle, dans le temps où » tout le monde l'abandonnoit ; que » j'étois Royaliste, quand toute ma fa-

» mille étoit Frondeuse : après être enfin » devenu le maître chez lui, il veut l'être » aussi chez les autres, &c.... Ah ! mon » Père, si vous ne croyez pas que je puisse » faire mes Pâques avec cette rancune » sur le cœur, je renonce à approcher » jamais des Sacremens, cela est plus » fort que moi ». Le Confesseur croyant à ces propos que la vieille pénitente étoit folle, & la voyant d'ailleurs très-mal mise, crut n'avoir d'autres conseils à lui donner que celui de se bien nourrir, pour rassurer sa tête qu'il croyoit ébranlée, & voulut même lui donner un écu ; la Duchesse souriant, sans doute, sous sa coëffe, le refusa simplement & se retira. Le Prêtre l'ayant suivie jusqu'à la porte de l'Eglise, où elle retrouva ses gens, fut fort étonné d'apprendre que cette vieille bonne-femme, à qui il vouloit donner l'aumône, étoit Princesse à toutes sortes de titres, & riche d'ailleurs de plus d'un million de rente.

Voici encore quelques pensées éparses dans la *Clélie* de Mademoiselle de *Scudéry*, & qui nous ont paru bonnes à rassembler.

Il faut ſouvent, pour bien ſervir ſes amis, ne pas croire tout ce qu'ils diſent, & ne pas faire tout ce qu'ils veulent.

La reconnoiſſance doit faire naître l'amitié; mais il ne lui appartient pas de faire naître l'amour.

Il y a une grande différence entre la bonté & la douceur, puiſqu'il y a de très-bonnes perſonnes qui ne ſont pas douces; & de douces, en apparence, qui ne ſont pas bonnes. C'eſt que la bonté eſt une vertu du cœur, & la douceur un effet du caractère.

Les Rois doivent donner promptement & de bonne grâce, & les belles donner tard & difficilement pour faire valoir ce qu'elles accordent; mais il ne faut jamais que leurs refus ſoient aſſez déciſifs pour faire perdre toute eſpérance; car l'amour ne peut ſubſiſter ſans eſpoir.

La vivacité de l'eſprit eſt ſouvent la cauſe que l'on s'ennuie; on veut mettre dans ſes plaiſirs trop de continuité, & les plaiſirs ſans intervalle ennuient. C'eſt vouloir dormir ſans avoir veillé, & vouloir ſe repoſer ſans avoir eu de fatigue... C'eſt ce qui fait, je penſe, qu'il y a moins d'hommes qui s'ennuient que de femmes.

La plupart des vices trouvent moyen de se déguiser : l'avare prétend qu'il n'est qu'économe ; le prodigue, libéral ; le téméraire, brave ; l'hypocrite, dévot ; mais l'envieux ne peut colorer son vice. Les grands personnages peuvent tout au plus, dans les grandes occasions, mettre en avant le prétexte du bien public, pour décrier leurs rivaux ; mais le commun des envieux n'a point d'excuses.

Le sujet de *Clélie*, quoique très-intéressant, n'a point paru assez théâtral à nos Auteurs François, pour qu'aucun d'eux se soit hazardé à en tirer ni Tragédie, ni Opéra. Comme il n'y a vraiment aucune catastrophe, ce sujet ne pouvoit point être traité dans le genre terrible ; & comme les fêtes, sur notre théâtre lyrique, doivent être liées à l'action, nos Auteurs d'Opéra n'ont pas pensé que ce sujet pût amener cinq, ou même trois fêtes. Les Italiens n'étant pas assujettis aux mêmes règles, se sont emparés de ce sujet ; & l'un des derniers ouvrages du célèbre Abbé *Metastase*, est intitulé *le Triomphe de Clélie*. Si cet Opéra n'offre aucunes fêtes, du moins le second & le troisième

acte présentent deux spectacles fort remarquables. Dans l'un, on voit *Horace* défendant le pont *Sublicien*, & chassant les Toscans qui s'en étoient emparé par surprise ; ensuite s'appercevant que les ennemis reviennent en forces pour le reprendre, on le voit encourager les Romains à le brûler & à l'abattre derrière lui ; ce qu'ils exécutent avec le regret de le laisser seul exposé au danger. Tarquin arrive avec de nouvelles troupes, & combat ce valeureux Romain, qui résiste seul contre toute une armée, & qui enfin voyant le pont tout-à-fait détruit, se jette dans le Tibre, le passe heureusement à la nage, & gagne la rive du côté de Rome.

Au troisieme acte, on voit *Clélie*, avertie que Tarquin veut l'enlever, chercher à s'échapper en traversant le Tibre, & à passer à la nage du côté de Rome. Par bonheur elle trouve un cheval, monte dessus, fend heureusement les flots, & entre dans la ville. De pareilles scènes suffisent en Italie pour faire d'un Opéra une pièce à grand spectacle ; en France il faudroit y joindre des danses & des fêtes plus gaies & plus animées ; c'est ce qui nous fait croire qu'il seroit très-difficile,

pour ne pas dire impoſſible, de faire de *Clélie* un Drame lyrique François; mais ſi l'on oſoit l'entreprendre, au moins faudroit-il tirer plus de parti que n'a fait Métaſtaſe du Roman de Mademoiſelle de Scudéry. L'Auteur Italien n'a peut-être pas connu le Roman François. Il fait Tarquin amant de Clélie, & le fait, comme de raiſon, mépriſer & maltraiter; mais il lui donne Horace pour rival: il nous ſemble qu'il auroit pu tirer meilleur parti d'un perſonnage auſſi intéreſſant qu'*Aronce*, fils de *Porſenna*. Au lieu de *Lariſſe*, fille de *Porſenna*, & de ſon amant *Mannio*, ne pourroit-on pas (toujours d'après Mademoiſelle de *Scudéry*) mettre ſur la ſcène *Plotine*, & en rendre *Horace* amoureux?

Pour bien comprendre ce que nous venons de dire, il faut connoître l'Opéra de Métaſtaſe; on le trouvera dans le dixième volume de l'édition *in*-8. des Ouvrages de ce fameux Auteur, imprimés en Italien, à Paris, en 1769, & qui ſe vend chez le Libraire *Molini*.

Ceux qui voudroient lire cet Opéra en François, ne peuvent pas encore avoir cette ſatisfaction; car quoique nous ayons

une bonne Traduction Françoise des Ouvrages de Métastase, en douze petits volumes *in*-12. (qui se trouve chez tous les Libraires de Paris bien assortis) les deux derniers Opéras, la *Clélie*, & le *Romulus & Erfilie*, n'y sont pas compris; mais ils doivent former le treizième volume, qui doit être incessamment imprimé, & qui sera, sans doute, reçu aussi favorablement que les précédens, le Traducteur étant le même, & la version étant fidelle, & aussi bien écrite qu'une traduction en prose de vers lyriques peut l'être.

Lorsque les premières traductions de ces Opéras Italiens parurent, (il y a environ vingt-cinq ans) le Public François se récria sur l'extrême différence qu'il y avoit entre un Opéra Italien & un Opéra François. Elle ne nous effrayeroit pas tant aujourd'hui; il est même aisé de prévoir qu'après, nous être familiarisés avec cette musique étrangère, nous nous raprocherons de la forme de leurs Drames.

Tout le monde convient que *Métastase* a de commun avec *Quinault*, d'avoir fait des vers tout-à-fait propres au chant & à la musique, dont la diction est pure & claire, les pensées souvent délicates &

ingénieuſes, & quelquefois nobles & élevées. Ses comparaiſons ſont toujours priſes dans la nature, & ménagées de manière à donner beau jeu au Muſicien pour exercer ſon talent pour la muſique expreſſive. Métaſtaſe met pluſieurs fois dans chaque Opéra, ſes perſonnages dans des ſituations que le Muſicien (pour peu qu'il ait d'ame & d'intelligence) doit rendre par une muſique travaillée relativement à ces ſituations.

Nous allons rapporter deux ou trois petits morceaux de la *Clélie* Italienne, ſeulement pour donner un échantillon du genre de la poéſie lyrique de Métaſtaſe, & faire naître à ceux de nos compatriotes qui deſirent connoître cet Auteur, l'envie d'en juger par des traductions étendues.

Air de la Scène première, entre Tarquin & Clélie.

Quoi! Rome pourroit être ſoumiſe à un Tarquin! Non, écoute; on verra plutôt le Tibre retourner à ſa ſource; le ſoleil au milieu de ſa carrière, remonter vers l'Orient, que l'on ne verra Rome ſoumettre, de nouveau, ſa tête altière à un joug indigne. Mais quand même un

destin cruel forceroit Rome à rentrer dans son ancien esclavage, Clélie mourra libre & ton ennemie.

Air de la troisième Scène du premier Acte.

Lariſſe parlant à son amie *Clélie.*

Ah ! c'est un devoir cruel, difficile ; impossible même à remplir, que de cacher la flamme amoureuse dont brûle un cœur fidèle. L'amour renfermé dans un cœur, & que l'on y croit enseveli, prisonnier révolté, brise ses liens, s'échappe, s'élance, paroît sur le visage de celle dont il est le maître, découvre ses plus secrettes pensées & ses plus chers sentimens.

Air de la cinquième Scène du second Acte.

Porsenna à *Clélie.*

Croyez-vous donc, belle Clélie, que ce n'est que sur les bords du Tibre que l'on voit éclater une noble hardiesse ? Croyez-vous que les Dieux ne forment des cœurs bien faits & des ames élevées, qu'à l'ombre du Capitole ? Non, le soleil fertilise plus d'un rivage ; la justice & la vertu sont respectées dans plus d'un pays ;

& l'on trouve hors de Rome des cœurs échauffés par le feu de l'honneur & l'amour de la gloire.

Air de la Scène treizieme du même Acte.

Clélie à *Tarquin.*

Non, Tarquin, je ne m'abaisse pas à être ton ennemie; tes ennemis sont dans ton cœur. Se joindre à eux pour te tourmenter, seroit une barbarie. Je dois abandonner aux remords & à la honte, celui qui a tant de crimes à se reprocher, & de plus, la douleur du mauvais succès de ses crimes.

Air de le quatorzième Scène du même Acte.

Le vaisseau qui va chercher les trésors sous un autre hémisphère, ne peut espérer de les rapporter sans être exposé aux tempêtes : qui craint toujours les dangers, ne doit jamais concevoir d'espérance.

TABLE du premier Volume d'Octobre.

EXTRAIT du Romain d'Alexandre-le-grand. *Page* 7
Extrait de l'Hiſtoire de Giglan. 59
Extrait de l'Hiſtoire de Geoffroy de Mayence. 91
Fin des Romans en vers & en proſe, relatifs à l'Hiſtoire de Charlemagne. 114
Extrait d'un Manuſcrit contenant les faits & geſtes de Charlemagne. 119
Extrait d'un ſecond Manuſcrit contenant les faits & geſtes de Charlemagne. 134
Extrait du Roman intitulé Philoména. 156
Récit d'un Miracle opéré dans l'Egliſe de l'Abbaye de Notre-Dame de la Graſſe. 170
Hiſtoire de la ſultane de Perſe & des Viſirs. 184
Hiſtoire du Tailleur & de ſa femme, &c. 186
Hiſtoire du Sultan Agſchid. 191
Hiſtoire du Roi, du Sophi & du Barbier. 197
Hiſtoire racontée par la Reine Can-Zadé. 201
Hiſtoire de Kébal. 206
Hiſtoire du Roi Togrulbey & de ſes enfans. 212

TABLE du ſecond Volume d'Octobre.

CLÉLIE, Hiſtoire Romaine. *Page* 5
Hiſtoire d'Artémidore. 63
Hiſtoire de Ceſonie. 66
Hiſtoire d'Herminius & de Valérie. 80
Hiſtoire de Thémiſte & de la Princeſſe Lindamire. 89

Maximes soutenues par Térame. 103
Maximes contraires aux précédentes, débitées par Artélice. 105
Histoire d'Hortence & de la Princesse Elismonde. 115
Imitation de plusieurs Odes d'Anacréon, sur sa vieillesse. 131
Histoire d'Hésiode. 140
Histoire de Lisimène, Princesse des Léontins. 162
Histoire de Cloranisbe & de Lisonice. 170

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le second Volume du mois d'Octobre de *la Bibliothéque des Romans* : je crois que le Public ne peut trop accueillir cet Ouvrage, dans lequel on lui fait connoître, d'une manière aussi instructive qu'agréable, une branche de Littérature où l'imagination, toujours intéressante, même dans ses écarts, joue le principal rôle. A Paris, le 14 Octobre 1777.

AMEILHON.

De l'Imprimerie de GRANGÉ, rue de la Parcheminerie.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols.37-38.

209685

LE C.
B582u